

# ヴァイオレット<sup>®</sup> エヴァーガーデン 外伝

Kana Akatsuki 暁 佳奈

Illustration 高瀬亜貴子



# ヴァイオレット エヴァーガーデン 外伝





J-GARDEN.FR



KO-FI.COM/JGARDEN

DONS



TRADUCTION  
CORRECTION RAITEI

TRADUCTION  
(C1/C2+DÉBUT C4) NOVA



JGARDENSCAN



J-GARDENFANTRAD



JGARDENFANTRAD

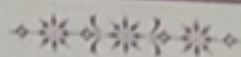


JGARDEN\_



DISCORD.GG/XYEJAJ4

# Sommaire



*La princesse et la  
poupée de souvenirs automatiques*

---

*Éternité et la  
poupée de souvenirs automatiques*

---

*Benedict Blue*

---

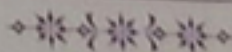
*Cattleya Baudelaire*

---

*Gilbert Bougainvillea et  
Claudia Hodgins*

---

*La compagnie postale et la  
poupée de souvenirs automatiques*



*Claudia Hodgins*

— Gilbert Bougainvillea et Claudia Hodgins —



*Charlotte Abelfreyja Drossel*

— La princesse et la poupée de souvenirs automatiques —

*Lux Sibyl*

— La compagnie postale et la poupée de souvenirs automatiques —



*Cattleya Baudelaire*

— Cattleya Baudelaire —



*Violet Evergarden*



*Amy Bartlett*

— Éternité et la poupée de souvenirs automatiques —

*Benedict Blue*

— Benedict Blue —





# ヴァイオレット<sup>®</sup> エヴァーガーデン 外伝



*Une cuillère à café d'égoïsme, de larmes et de camélia blancs ;*

*Une cuillère à soupe de solitude, d'irritation et d'Alberta ;*

*Une pincée de tristesse d'être traitée comme un outil ;*

*Et un soupçon d'appréhension et d'espoir pour l'avenir.*

*Telle était la « recette » de mon être.*

*Une cuillère à café d'artificialité, de détachement et d'indifférence ;*

*Une cuillère à soupe de broche d'émeraude, d'innocence et de dévotion ;*

*Un sens de la dévotion ;*

*Une pincée de secrets du passé cachés dans des yeux bleus ;*

*Saupoudrez d'une pincée d'un esprit qui n'a pas peur de l'inconnu ;*

*Cerise sur le gâteau, ajoutez un certain don pour l'action ;*

*Et vous avez Violet Evergarden !*

*Depuis ma rencontre avec elle, après avoir appris à connaître et à accepter l'amour, j'ai changé.*

*Alors que je regardais dehors, dans les profondeurs d'une forêt, je me surpris à me demander ce que cette excentrique poupée de souvenirs automatiques avait pu devenir.*

## La princesse et la poupée de souvenirs automatiques

---

— Telles sont les traditions.

Dit Alberta à la femme qui la suivait de près alors qu'elles foulait la tapisserie du couloir, imprimée de camélias blancs qui étaient le motif de sa nation. Elle occupait le premier rang des dames de la cour royale du royaume de Drossel en tant que gouvernante. Tel était son rôle et sa profession.

Un tablier blanc modérément froufroutant était noué sur sa longue robe noire, qui était en quelque sorte parfaitement boutonnée. La silhouette distincte d'Alberta, une femme assez mure avec des mèches blanches visibles dans ses cheveux, ne laissait pas indifférent. Le simple fait que les personnes passant près d'elle la saluaient et inclinaient la tête à sa vue, avec toute la solennité possible, était bien signe que son statut en cette maison était des plus élevés.

— Notre pays de Drossel a depuis longtemps résolu les problèmes politiques et évité la guerre en multipliant les mariages avec les familles royales des nations voisines. Pas une seule princesse née ici n'est restée au pays. Elles se marient toutes avec des étrangers. Certains nationalistes ne voient pas cela d'un bon œil, et l'évènement n'est pas exempt de formalités... Il est nécessaire de les respecter, au nom de Drossel et de l'amour pour nos voisins.

Tout en parlant, Alberta avait remarqué que son interlocutrice marchait d'une manière inquiétante et silencieuse. Même si le tapis sur lequel ils marchaient était très lisse, elle sentait à peine sa présence. L'on aurait dit un chevalier-espion, type de personnes auquel Alberta avait bien entendu eu à faire au cours de sa longue période de travail à la cour. Contrairement aux chevaliers ordinaires, les chevaliers-espions agissaient secrètement pour le compte personnel du roi. Afin d'exterminer les gens ou simplement d'écouter les conversations, ils ne faisaient pas de bruit en marchant.

Devenant légèrement nerveuse et se retournant, elle vit une femme qui se tenait là, pas moins magnifique que l'intérieur du palais se trouvant derrière elle.

— Cela revient à lire des lettres d'amour en public, non ?

Les mots qui sortaient de ses lèvres rosées étaient aussi beaux que le chant des oiseaux. Bien qu'Alberta soit une personne du même sexe, elle-même fut abasourdie un instant par une telle beauté.

Ses cheveux dorés brillaient dans la lumière du soleil qui pénétrait par les fenêtres du palais. Encadrés par des cils de la même nuance dorée, ses yeux étaient des bijoux bleus. Son corps était enveloppé d'une veste d'un bleu prussien sur une robe blanche à ruban. Au milieu de la cravate se trouvait une broche d'émeraude très voyante. Des gants noirs recouvraient ses mains qui tenaient sa valise. Enfin, ses pieds étaient ornés de bottes en tricot brun cacao. Ces dernières lui conféraient une bonne démarche. Ainsi marcher sans faire de bruit était probablement sa manière habituelle de circuler.

— Oui, c'est exact. C'est pourquoi vous avez été sollicitée, Madame Violet Evergarden.

Malgré la voix rauque d'Alberta, son nom restait élégant.

Bien qu'elle ait ressenti une sorte d'aura extraordinaire de la part de la poupée de souvenirs automatiques, qui était dotée d'un physique hors du commun, Alberta se ressaisit et conduisit la poupée à sa cliente, la troisième princesse.

Le Royaume de Drossel était une petite nation dont le palais était situé au bord d'une rivière. Débordant de beauté artistique, ses constructions étaient célèbres, faisant de l'industrie du tourisme la principale source de revenus de la population. Les parterres de fleurs artificiels étant très répandus dans la capitale, celle-ci étant surnommée la "Ville des Fleurs".

Bien que le palais et la famille royale existent, les affaires politiques étaient transférées au parlement. La famille royale est pour les citoyens surtout un symbole de l'histoire.

Un homme né dans cette famille royale aurait eu pour but de participer aux événements dans toutes sortes de pays, mais la condition actuelle des femmes, comme l'avait expliqué Alberta, était celle d'actifs politiques contraints de se marier dans d'autres nations.

— Madame Violet Evergarden du service postal de CH est ici pour s'entretenir avec Votre Altesse, la troisième princesse Charlotte Abelfreyja Drossel.

Et cette princesse n'allait pas y faire exception.

— Alors vous êtes enfin arrivée !

Au fond de la salle d'audience, la troisième princesse de Drossel s'allongea négligemment sur le siège royal disposé avec révérence, enlaçant des peluches.

Plus clairs que bruns, ses cheveux roses ambrés cascadaient comme le flot d'une rivière. Son diadème, qui était probablement sur sa tête initialement, jonchait le sol parmi des mouchoirs en papier usagés, la personne ayant fait cela semblant avoir pleuré de toute son âme. Si son nez n'avait pas été abrasé et si ses yeux n'avaient pas été rouges et injectés de sang, on aurait pu noter qu'il s'agissait d'une adorable jeune fille d'une dizaine d'années.

Bien qu'elle soit vêtue d'une magnifique robe bleu roi, elle ne ressemblait pour l'instant qu'à une enfant qui grognait tout en reniflant. Alberta couvrit son visage d'une main et laissa échapper un soupir prolongé devant la silhouette de la princesse.

— Enchantée de faire votre connaissance. J'accours là où mes clients le désirent. Je suis du service des poupées de souvenirs automatiques, Violet Evergarden.

Lorsque la femme invitée, Violet, se leva de sa position agenouillée, elle semblait gracieuse sans se défaire de son impassibilité de poupée. Elle ne comprenait pas forcément la dernière princesse de ce royaume, mais n'illustrait pas non plus un aspect de nervosité contrairement à cette dernière qui affichait sa perte de sang-froid.

- Je suis Charlotte Abelfreyja Drossel. En tant que troisième princesse de ce pays, je vais désormais épouser le prince d'une nation voisine, Damian Baldur Flügel. Je vous demanderai d'écrire les lettres d'amour publiques que je suis censée échanger avec Son Altesse.

Sa voix semblait encore jeune.

- Votre Altesse, votre manque de tenue ne sied guère à votre statut.

Alberta fit une remarque franche, à laquelle Charlotte répondit en gonflant ses joues.

- Les femmes sur le point de se marier sont émotionnellement instables. Vous le savez puisque vous vous êtes mariée deux fois, n'est-ce pas, Alberta ? Deux fois ! Ça doit être bien ! Les gens des classes inférieures peuvent divorcer au moins !!
- Laissez-moi donc en dehors de ça... votre Altesse, nous avons une invitée d'un autre pays. Vous ne montrez pas l'exemple. Je vous en prie, asseyez-vous correctement sur le trône. Vous aussi, mesdemoiselles, n'écoutez pas la princesse et allez lui arranger les cheveux.

Une fois qu'Alberta tapa dans ses mains, les autres dames de la cour, qui attendaient, se dévoilèrent et nettoyèrent le sol tout en s'occupant de la princesse. En quelques minutes, grâce à de la poudre de riz, du fard à joues et une bonne posture assise, Charlotte retrouva une silhouette présentable. Redressée, elle redevint une figure digne d'être louée comme une charmante princesse. Comme si elle avait gardé son sang-froid depuis le début, Charlotte pointa la baguette chargée de pierres précieuses qu'elle tenait vers Violet,

- Les lettres d'amour publiques sont une tradition dans toute cette région. Que ces beaux textes communiquent effectivement l'amour et qu'ils fassent croire aux gens que le mariage entre nous deux est quelque chose de superbe, tout cela dépend de vos compétences.
- J'en suis consciente. Je m'efforcerai de ne pas trahir vos attentes.

— D'une certaine façon, je n'ai pas l'impression de parler à un être humain. Est-ce intrinsèque à votre métier ? Au fait, quel âge avez-vous ?

À cette question, l'expression de Violet se transforma en surprise pour la première fois depuis son arrivée ici. Elle prit brièvement un air pensif.

— Hé, allez-vous mentir sur votre âge ? Répondez donc !

— Je m'excuse. La vérité est que je ne connais pas mon âge. Charlotte cligna des yeux.

— Vous mentez. Il n'y a personne qui ne connaîtrait pas son propre âge.

— Je suis orpheline.

À la réponse, la pièce déjà silencieuse s'enfonça encore davantage dans le silence complet pendant un instant. Charlotte réalisa qu'il y avait des gens qui faisaient exception à ce qu'elle considérait comme le bon sens. La princesse aurait pu glisser cette gaffe sous le tapis à ce moment-là, mais elle se mit plutôt à fermer les yeux comme si elle avait honte.

— C'était une erreur de ma part. Je savais qu'il y avait des gens dans ce genre de circonstances malheureuses parmi les classes inférieures. Mais on ne réalise jamais vraiment avant d'avoir effectivement à faire à quelqu'un dans cette situation. Pouvez-vous pardonner mon impolitesse ?

— Je vous en prie, je n'ai jamais pensé que c'était malheureux. Mais revenons-en au sujet, pourquoi me demander mon âge ?

Légèrement déçue par cette réponse qui n'avait rien de triste, Charlotte répondit.

— Vous êtes roturière, alors je voulais avoir votre avis puisque vous avez le physique de quelqu'un semblant encore jeune... Jusqu'à quel âge pensez-vous que l'on ait une chance avec un homme plus âgé ?

— Par chance, vous voulez dire... ?

— Jusqu'à quel point peut-on encore envisager être épris de cette personne si intérêt romantique il y a ?

Alberta lui chuchota quelque chose à l'oreille en même temps. À ce moment-là, Violet fit le même visage pensif qu'avant.

— Que... pourrait être un intérêt romantique ?

Plus personne dans la pièce ne parvenait à masquer son étonnement.

— Attendez, c'est moi qui pose les questions !

— Je... ne comprends pas... le sentiment d'amour romantique.

Violet prit sa broche vert émeraude en main et en caressa sa surface brillante,

— Je vous prie de m'excuser. Je suis en train d'étudier le sujet. Mais si je devais essayer de répondre dans la mesure de mes capacités. Il existe d'innombrables couples mariés et amoureux avec des écarts d'âge. Y'a-t-il des barrières sociétales particulières ?

— Même si notre partenaire a dix ans de plus ?

— Je pense que ça ne joue pas.

— Même s'il n'y a pas d'amour ?

Le silence reprit de nouveau.

— Que se passe-t-il encore ?

— Je réfléchis... sur le mot « amour ».

Ce seul mot avait probablement plongé Violet encore plus profondément dans un tourbillon de pensées. Elle finit par se taire.

- Qu'est-ce qui vous prend ? Comment avez-vous vécu jusqu'à maintenant !? La conversation ne fait pas sens ! Plutôt que de parler de moi, je m'inquiète pour votre avenir ! Allez-vous écrire des lettres d'amour dans cet état ?! Je vous ai appelée, car j'ai cru comprendre que vous étiez très réputée. Assurez-vous de ne pas me décevoir !

Alors que les jambes et les bras de Charlotte se tortillaient d'indignation, Violet répondit de manière concise.

- Certainement
- Un peu plus d'entrain, bon sang ! J'ai l'impression d'être la seule à être en colère !
- Mais je ne suis pas en colère.
- Je n'aime pas être la seule à exposer mes sentiments ! Cessez cette inexpressivité !

Comme on le lui disait, Violet approcha ses mains de ses joues, les poussant légèrement. Comme si elle avait conclu que quelque chose n'allait pas, elle s'arrêta à mi-chemin.

- Je vais essayer de faire un effort, alors puis-je vous faire attendre un moment ?

Elle recommença ensuite à toucher ses douces joues. Apparemment, elle tentait de remédier à son manque d'expression par la force physique. N'en pouvant plus, Charlotte descendit de son trône et s'accrocha à Alberta.

- Alberta ! Cette personne sait-elle vraiment ce qu'elle fait ?

Alberta, comme pour réprimander Charlotte, ayant posé ses pieds sur le plancher en bois, rétorqua.

- Madame Violet est une personne très renommée dans le monde des poupées. Les humains sont des créatures différentes dans leur vie privée et dans leur vie professionnelle.

— Quelqu'un qui ne comprend pas la romance ne peut décidément pas écrire une lettre d'amour digne de ce nom !

Le cri de désespoir de Charlotte résonna dans tout le palais. Mais ses craintes et lamentations furent contredites quelques jours plus tard.

***Monseigneur Damian Baldur Flügel,***

*Si je vous disais que le simple fait de prononcer votre nom ou de l'écrire ainsi fait frémir mon cœur, que penseriez-vous ? Mes journées dans cette capitale des fleurs consistent à soupirer pour m'unir à vous dans diverses circonstances.*

*Lorsque j'observe la lune dans le ciel nocturne, je pense par exemple à la lune éclip­sée comme à un pétale dansant vers le bas en voltigeant. Et, par la suite, je réfléchis à la question suivante : à quoi pensez-vous lorsque vous voyez la même chose ? À la griffe d'un chat, ou peut-être à une épée incurvée brillante ? Comme on pourrait s'y attendre, voyez-vous la Lune comme une simple lune ? Je suis certaine que, quelle que soit votre réponse, elle me paraîtra merveilleuse et me fera sourire.*

*Parmi les nuits noires où les étoiles se reflètent magnifiquement dans le ciel, y en a-t-il une où vous pensez à moi dans votre palais illuminé au clair de lune ? Non, cela ne me dérange pas si ce n'est pas sous la lune. Même si c'est sous le ciel de la rosée brillante de l'aube, au bord d'une rivière d'un bleu parfaitement clair volant les cœurs, ou dans une foule où il n'est même pas permis de rester immobile, y a-t-il une situation dans laquelle vous pensez à moi comme je pense à vous ? Votre Altesse Damian Baldur Flügel, à quels moments est-ce que je transcende votre esprit ? En admirant amoureuxment des camélias blancs, je pense toujours à vous.*

Devant le palais, où les citoyens s'étaient rassemblés dans une grande agitation, une jeune femme de la cour, bien habillée, lit à haute voix la lettre d'amour de la princesse à partir d'un parchemin. Après avoir écouté tout cela, le public sembla touché par l'innocence de la jeune princesse amoureuse et acclama la lettre d'amour.

— Dame Charlotte est adorable !!

— Je suis bien d'accord. Et les mots sont d'une justesse... Je me demande souvent ce que la personne que j'aime pense de moi au beau milieu de la nuit !

— Comment Son Altesse Damian va-t-il répondre à cela ?

Dans un premier temps, la lettre d'amour initiale était lue à haute voix par une personne de la cour avant d'être affichée publiquement en ville dans un endroit prévu à cet effet. Ensuite, la lettre de l'autre partie était remise et apposée à côté, ce qui permettait à tous de suivre l'échange entre les deux interlocuteurs.

\* \* \*

— On dirait bien que la poupée engagée ne fait pas les choses à moitié.

— Je me demande si Flügel en aura trouvé une de ce niveau !

En réalité, la population n'avait aucune idée qu'il s'agissait d'un simple échange de courtoisie. Pour cette dernière, les *Lettres d'amour publiques* étaient un festival qui se déroulait une fois toutes les quelques décennies.

— Vous semblez être très ignorante sur l'amour, mais on dirait bien que vous n'usurpez pas votre réputation.

Quelque temps après la présentation publique, dans un jardin situé dans l'enceinte du palais, Charlotte et Violet s'assirent face à face à une table et prirent le thé à l'intérieur d'un reposoir en forme de dôme, sur lequel étaient sculptés des déesses et des anges. Dans le jardin au ciel plutôt clair et au soleil éblouissant, des camélias blancs se balançaient et s'envolaient au gré de la brise depuis les parterres de fleurs.

— Je n'ai certes aucune notion dans la romance. Mais depuis que j'exerce cette profession, je lis bien évidemment beaucoup de livres. Les romans d'amour y compris. Une fois que l'on en retient le vocabulaire, le style d'écriture et les clichés qui les composent, il ne reste plus qu'à les utiliser.

— On pourrait croire que vous parlez de mathématiques !! Bon, tant que ça a plu au public... Mais vous avez inventé beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

— Cela semble être une constante dans le monde entier. Partout, quand on aime, on pense à sa moitié toute sa journée et l'on est curieux de savoir si elle en fait de même. C'est corroboré par les romans d'amour, également.

Tandis que Violet buvait gracieusement son thé noir, Charlotte grimaçait.

Elle voulait faire s'effondrer d'une manière ou d'une autre l'expression de cette femme qui ressemblait presque parfaitement à une poupée, mais ne parvenait pas à trouver une manière adéquate de le faire.

— Je ne vous le pardonnerai pas si nous ne gagnons pas cet échange !

— S'agit-il vraiment de gagner ou de perdre ?

\* \* \*

La lettre d'amour de Flügel fut envoyée à Drossel peu après.

---

*Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,*

*Ceci est pour vous, vous qui êtes d'une telle beauté dans votre château de camélias blancs. Quant à savoir à quoi je pense au clair de lune, il n'est pas facile de répondre à cette question. J'imagine toutes sortes de choses concernant notre avenir. Quel sera le son de mon cœur lorsque nous nous verrons en face à face ?*

*Quand viendra le moment d'échanger un baiser, sourirez-vous timidement en ouvrant les yeux ? Une fois que j'aurai enlacé votre corps frêle, serai-je capable de rester aussi délicat que si vous étiez en verre ? Les sentiments que je ressens à votre égard, l'objet de ma passion dans mon histoire d'amour, débordent constamment. À partir de maintenant, vous serez l'objet prioritaire de mon attention.*

*Mes yeux vous appartiennent déjà, et votre existence a noyé mon esprit de pensées. Bien que vous soyez une princesse, vous êtes presque comme un esprit des eaux faisant couler les bateaux avec votre voix soyeuse. Il est extrêmement difficile de vous dire que je me noie dans l'amour.*

*Ce que je peux dire tout présentement toutefois, c'est que je veux vous toucher une fois que vous serez mienne. Ce qui, je le souhaite, arrivera bientôt.*

À la lettre d'amour de Flügel, qu'un messenger avait lue d'une voix résonnante, les visages des jeunes femmes de Drossel devinrent roses. Certaines s'évanouirent sur place.

Charlotte n'y fit pas exception et devint rouge comme une tomate, avant que son corps ne frissonne. Enfin, elle décida de retourner dans ses quartiers en versant quelques larmes.

Violet et Alberta, qui avaient lu en même temps, regardaient ensemble l'ennemi devant les portes fermées de la salle.

— Est-elle gênée ?

— La princesse agit ainsi quand les choses ne se passent pas comme prévu.

— Vous la comprenez si bien.

— J'ai vu la princesse venir au monde. Ensuite, ma mission a été qu'elle grandisse en bonne santé. Je ne suis pas sa mère, la reine, alors il serait bien maladroit de le dire publiquement, mais elle est comme ma propre fille. Je connais ses expressions.

— Le visage en pleurs de tout à l'heure était donc du dégoût envers la réponse fervente ?

Alberta resta silencieuse un moment à la question de Violet.

— La princesse n'a rencontré son époux, son Altesse Damian, qu'une seule fois. Il semble que les deux aient eu une conversation en marge de leurs salutations. C'était encore avant que les fiançailles ne soient discutées. À l'époque, la princesse avait pleuré, mais ne nous a jamais dit pourquoi. Peut-être repense-t-elle à cela.

— Je vois.

Alberta finit par rire un peu des réponses presque mécaniques de Violet.

— Cette personne est encore une enfant, malgré sa grande maturité. Nous l'avons élevée de cette façon, dans une condition ambiguë. Peut-être parce que son enfance a été écourtée, la princesse redevient de temps en temps une enfant. Elle pleure et perd son sang-froid. Madame Violet, la princesse n'est peut-être pas le visage de son peuple, mais pardonnez-lui.

— Je suis la Poupée de mes clients. Une telle considération n'est pas nécessaire. À ce propos, je n'ai pas encore vu le roi et la reine ; est-il

inutile que je les salue ?

À cette question, Alberta secoua la tête.

— Le roi doit s'occuper d'affaires gouvernementales. La reine vit... au Palais royal depuis plusieurs années maintenant. Ils assisteront très probablement à la cérémonie de mariage, cependant... Excusez-moi, je vais voir comment la princesse se porte.

Violet s'inclina une fois et quitta les lieux.

Alberta sortit de la poche de son tablier un anneau contenant plusieurs clés et inséra la plus polie d'entre elles dans le trou de serrure de la porte.

— Même si vous vous cachez, je saurai tout de suite où vous êtes.

À l'intérieur de la chambre de la princesse se trouvaient de nombreux meubles blancs. Un sentiment de richesse régnait. Passant devant une commode et un énorme lit qui semblaient être des endroits où une personne pourrait se cacher, Alberta se dirigea vers les rideaux, qui avaient clairement une forme humaine. Quand elle en retourna l'un d'eux, Charlotte était là, hoquetant et sanglotant dans les tissus de dentelle.

— Je ne comprends pas pourquoi se cacher quand on désire être trouvée.

— Alberta, espèce de méchante ! Belle-mère !

— Si j'étais votre vraie belle-mère, vous auriez déjà toutes mes faveurs. Princesse, quand vous êtes émotive, vous oubliez rapidement votre position... Je suis inquiète. À Flügel, je ne serai pas derrière vous !

À ces mots, les larmes de Charlotte s'arrêtèrent complètement et elle fut momentanément pétrifiée. Elle continua à fixer Alberta sans mot dire, puis des larmes recommencèrent à couler de ses yeux.

— Comment peux-tu dire une telle chose ?

Elle était consciente de cela, mais n'avait pas voulu l'entendre de la bouche de l'intéressée. De tels sentiments transparaissaient dans sa voix.

— Je suis la gouvernante du Palais Royal. Je crois qu'un certain nombre de jeunes dames de la cour vous suivront lorsque vous quitterez le pays, mais je ne peux pas les rejoindre. Mon rôle est d'élever les princesses nées dans ce pays.

— Tu pourrais élever mes enfants. Dit, quand je les aurai, je t'appellerai. Alberta, tu voudras aussi voir mes enfants, n'est-ce pas ? Vivre à Flügel sera sûrement plus amusant si nous sommes ensemble. N'est-ce pas ?

Alors que Charlotte la fixa d'un regard implorant, Alberta tourna la tête.

— Ce n'est pas une proposition que je peux accepter sans broncher. J'appartiens au Palais Royal, pas à vous, dame Charlotte.

Les lèvres de Charlotte tremblèrent de façon erratique. Elle balança ses petits poings et frappa la poitrine d'Alberta sans aucune force.

— Tu... as été celle qui a été choisie pour m'arracher à ma mère ! Tu m'as élevée, au point que j'ai oublié à quoi ressemble son visage ! Tu m'appartiens... ! et tout du moins, je t'appartiens ! Tu m'as élevée depuis ma plus tendre enfance ! C'est une partie de ta propre vie... Comment... Comment peux-tu tirer un trait là-dessus si facilement ?!

— Princesse, c'est pour votre bien.

— Si c'est vraiment pour mon bien, alors tu dois rester à mes côtés... C'est déjà assez... J'ai l'impression que ces lettres, toi et beaucoup d'autres choses aurez raison de moi.

— Princesse...

— Va-t'en... Va-t'en !

S'enroulant autour des rideaux, Charlotte s'accroupit sur place et dissimula son visage.

— Non, je serai à vos côtés.

Alberta ne partit pas, même après qu'on lui ait sommé de le faire. Elle retira la main qui était sur le point de toucher Charlotte et, à la place, l'embrassa muettement par–derrière. Une telle gentillesse la rendait heureuse, mais c'était aussi détestable, car cette douceur était précisément ce qu'elle craignait de perdre. La fureur, le chagrin et la joie envahirent Charlotte, la rendant désorientée.

— Si tu ne veux pas être avec moi, ne me traite pas si gentiment.

Elle fit de son mieux pour prononcer ces mots.

— C'est précisément parce que je ne peux pas vous suivre... que je veux profiter du temps qu'il nous reste pour vous traiter avec gentillesse.

Quoi qu'il en soit, la réponse d'Alberta la fit pleurer une fois de plus. Les bruits de ses sanglots se poursuivirent sans interruption pendant un moment, et, après un moment de silence, Charlotte demanda d'une voix tremblante,

— Hé... Quand je vais me marier, que se passera–t–il ?

C'était une question pour le moins vaste.

— Que veux–tu dire par là ?

Alors qu'Alberta lui répondait encore plus doucement que d'habitude, Charlotte demanda comme un petit enfant.

— Je ne pourrai plus revenir ici, n'est–ce pas ?

— Vous êtes la princesse, après tout. Il est sûr que vous ne pourrez pas aller et venir comme bon vous semble.

— Alors, sur qui dois–je m'appuyer là–bas ? Et si jamais j'ai besoin de l'aide de quelqu'un ?

— C'est...

— Je me consacrerai à Flügel. À Son Altesse Damian aussi. C'est pour ça que je suis née. J'ai vécu comme une princesse parce que c'est mon devoir. C'est ce que je peux faire pour mon peuple. Mais...

Charlotte ajouta encore quelque chose dans sa succession rapide de mots, avant qu'Alberta ne puisse dire quoi que ce soit...

— Mais, même si je suis une princesse, je reste une pleurnicharde.

Des manifestement grosses gouttes coulèrent des yeux de Charlotte sur ses joues blanches.

— Une pleurnicharde et une poule mouillée.

Elle toucha les mains d'Alberta, qui l'enlaçait par–derrière, comme si elle s'accrochait à elle.

— Il y a beaucoup de choses que je ne peux pas faire.

C'était une mission énorme pour un si petit être. Son intérieur était rempli à ras bord d'anxiété.

— Jusqu'à présent, tu as été à mes côtés. C'est parce que tu étais là que j'ai pu faire de mon mieux dans beaucoup de domaines. Toi... Tout ce qu'il te reste à faire, c'est de me dire au revoir. Mais après avoir été envoyée au loin, que vais–je devenir... ?

Alors qu'elle tournait son cou pour regarder le visage de Charlotte, Alberta fit une grande inspiration. Charlotte était complètement pâle et terrifiée, ses larmes coulaient comme de la pluie.

— Je suis... dans une situation que je ne peux pas fuir.

Charlotte elle–même pouvait constater à quel point Alberta avait également l'air confuse. Il était vrai que les paroles d'Alberta étaient légèrement égoïstes. Il était évident qu'elle était irremplaçable pour Charlotte. Cependant, le fait que la fille souffrait réellement en ce moment lui avait été transmis. Sa souffrance était devenue celle d'Alberta.

— Son Altesse Damian deviendra sûrement votre force !

— Même si... notre mariage est arrangé ?

— C'est...

— Sera-t-il capable de chérir une femme qu'il n'aime même pas ?

— Avec le temps, vous construirez une bonne relation.

— Alberta, j'ai l'intention de faire des efforts. Bien entendu que je ne compte pas fuir. Je donnerai le meilleur de moi-même... mais, en sera-t-il de même pour Damian ?

Alberta ne sut quoi répondre.

\* \* \*

L'un et l'autre interlocuteur n'étant pas sûrs des sentiments de l'autre, les Lettres publiques continuèrent naturellement.

***Monseigneur Damian Baldur Flügel,***

*Savez-vous qu'il existe une légende dans mon pays qui stipule que présenter un ruban doré à un être aimé fera fructifier cet amour ? L'or est la couleur des étoiles. Que ce soit le jour ou la nuit, elles scintillent juste au-dessus de nous. Quelle que soit la distance qui nous sépare de nos corps, nous sommes sous la même lumière. Le ruban doré remplit le rôle d'émissaire des étoiles et communique ces sentiments même lorsque nous ne pouvons pas être ensemble. S'il vous plaît, considérez-le comme mon être et ayez-le à vos côtés.*

---

***Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,***

*J'ai certainement reçu le ruban doré. En ce moment, la couleur dorée des étoiles émet un doux éclat sur mon bras. Puisque vous m'avez raconté la légende de Drossel, laissez-moi vous dire qu'il existe un charme qui aurait fait ses preuves ici aussi. Je vous ai envoyé un mouchoir brodé de roses, que les chevaliers de Flügel laissent à leur moitié au pays lorsqu'ils se rendent sur les champs de bataille. Les roses de Flügel fleurissent d'un rouge aussi passionné que les sentiments des couples. Ces roses sont sublimées par notre royaume.*

*Il y a une raison pour laquelle nous les avons choisies : leur langage floral signifie une appartenance à l'autre pour l'éternité. Lorsque je réfléchis à l'avenir, dans lequel votre beauté sera des plus exaltantes, je finis même par penser que je souhaite vous prendre de mes mains et vous enfermer quelque part sans jamais laisser personne vous regarder.*

***Monseigneur Damian Baldur Flügel,***

*L'autre jour, peut-être parce que j'avais fixé un portrait de vous toute la journée, juste à cause du vent qui balançait une porte, je finis par me demander si vous étiez là. C'est étrange, n'est-ce pas ? Il y a un grand fleuve entre nos pays, et vous êtes de l'autre côté, dans ce royaume au sein d'une forêt d'un vert abondant. Vous n'étiez certainement pas là, mais, peu importe, je me surprénais à le penser.*

*Chaque occasion est certainement devenue un prétexte pour penser à vous. La douleur et les tremblements qui se répandent dans ma poitrine lors de ces occasions disparaîtront-ils lorsque nous serons réunis ?*

---

***Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,***

*Votre douleur est ma douleur. Le son que fait votre cœur doit être définitivement similaire au mien. Nous comptons tous deux sur nos doigts les jours où nous nous reverrons. Cette seule vérité est ce qui me reconforte de votre absence. Dans mon palais, les préparatifs pour vous accueillir se poursuivent sans relâche. Ce grésillement dans ma poitrine durant cette période où je ne peux vous rencontrer est une épreuve pour savoir si je suis digne de vous enlacer, n'est-ce pas ? Vous pourriez croire que vous allez arriver sur une terre totalement inconnue, seule. Pourtant, celui qui vous attend est votre serviteur en amour et celui qui vous protégera. Si vous me confiez tout, je suis sûr que tout se passera bien.*

---

Selon le modèle des lettres d'amour publiques, afin de donner plus de profondeur à l'échange, les préparatifs de la cérémonie de mariage progressaient également.

\* \* \*

Le séjour de Violet était prévu pour un mois. Pendant ce temps, la cour royale de Drossel nageait en pleine frénésie. La seule princesse du pays allait partir pour une nation étrangère, après tout.

Il n'était pas exagéré de dire que les longs couloirs du palais n'auraient pas suffi pour la liste des objets à rassembler pour le mariage. La différence entre la princesse et les civils était que la princesse ne s'occupait de rien. Bien qu'étant la personne au centre d'un tel maelstrom, Charlotte était déconnectée du tumulte.

Afin de contempler le contenu de ses lettres, elle avait de nouveau rendez-vous avec Violet autour d'un thé.

— Violet, passez-moi le lait !

— Très bien.

— Ces sucreries sont délicieuses. Mangez-en plus.

— Merci beaucoup.

Elles s'étaient naturellement habituées à leur petit rituel ensemble. Loin des dames de la cour, elles savouraient en tête à tête le thé noir sous le dôme du jardin. Ce fut un goûter très calme, au cours duquel la brise légère caressa les cheveux des deux jeunes filles avant de se retirer. Peut-être parce qu'elle était sous l'influence de la toujours très silencieuse Violet, ou à cause de l'instabilité émotionnelle d'avant le mariage, la conduite et le ton de Charlotte étaient également passifs.

— Comment dois-je répondre... à la prochaine lettre ?

Alors que Charlotte marmonnait cela en faisant des pauses, Violet répondit d'une voix calme.

— Si vous acceptez docilement les mots de l'autre partie, la romance risque de s'arrêter... Il serait bon de continuer un peu plus longtemps.

— D'une certaine manière, je m'en fiche...

Un profond soupir s'ensuivit. Bien que le cœur de Charlotte ait été agité au cours de la première étape de l'échange de lettres, elle était désormais devenue aussi sereine qu'un océan sans vague. Son visage était toutefois fatigué, comme le reflétait le thé noir. Elle prêta à peine attention au vaste assortiment de sucreries disposé sur la table, sa main tripotant ses fines mèches.

— Comme moi, il doit sûrement faire écrire ses lettres de toute façon. Je me demande même s'il se torture l'esprit comme nous le faisons. Contrairement à la dernière princesse d'une famille, la plus jeune, le prince Damian de Flügel n'attend que ce qui lui revient de droit en tant que prochain successeur au trône.

— Il semblerait que Son Altesse ne soit pas satisfaite des réponses de l'autre partie...

Violet mit du sucre dans son thé et le mélangea avec une cuillère en argent. Peut-être était-ce à cause du silence, mais le son résonnait fort. Le bruit semblait strident, perturbé comme l'esprit de Charlotte. Il s'agissait avant tout d'un mariage politique. Le bonheur avait-il vraiment sa place dans l'équation ?

— Non, ce n'est pas ça... Je pense que le contenu est passionné et qu'il fait palpiter mon cœur. En ce moment, parmi les jeunes femmes de ce pays, il semblerait que Son Altesse Damian rencontre un franc succès. C'est juste que...

Charlotte leva son visage abattu, les parterres de fleurs du jardin se reflétant dans ses yeux. Les tas de camélias blancs se tenaient bien haut. Cette année-là aussi, la saison la plus prospère de ces fleurs plantées dans tout le pays avait porté ses fruits. Avec telle vue, Charlotte était capable de voir le passé.

— C'est juste que... je ne l'ai rencontré une fois et il n'était pas le genre d'homme à utiliser de tels mots.

Dans ses yeux, un paysage de souvenirs refit faiblement surface. Violet n'avait pas particulièrement incité à la conversation et buvait silencieusement son thé noir.

Peut-être était-ce précisément pour cette raison que Charlotte poursuivait, ce qu'elle n'aurait peut-être pas fait avec les dames de la cour, avides de commérages, ou encore avec Alberta qui était telle une seconde mère.

— Cette personne... est complètement différente de ces lettres.

Ne disant rien, Violet ne dirigeait sérieusement que ses yeux bleus vers Charlotte. Remarquant son regard, cette dernière toucha le diadème sur sa propre tête. Le symbole en argent de la famille royale y brillait. Il la gênait quand elle pleurait, alors elle le jetait toujours. Cette fois-ci, Charlotte le détacha délicatement de ses cheveux et le laissa sur la table.

— Pour l'instant, je ne veux plus être la troisième princesse de Drossel. Son ton n'était pas celui de la plaisanterie.

— Violet, cessez un petit moment d'être une poupée et écoutez-moi. En tant qu'être humain. Je n'ai pas besoin de conseils ou de pitié. Juste... une oreille attentive. Cela suffira très bien.

Violet posa sa tasse de thé sur sa soucoupe.

— Entendu.

Et, comme prévu, elle hocha la tête comme une poupée.

Cette attitude et cette voix distante, qui avaient d'abord irrité Charlotte, lui procuraient désormais, paradoxalement, un sentiment d'aise.

-- *Cette poupée est définitivement très obéissante !*

Charlotte esquissa un sourire. C'était la première fois que la princesse lançait un sourire à Violet, cette dernière n'ayant pu observer que son visage en larmes à plusieurs reprises. N'étant plus une princesse, Charlotte débuta son récit pour son invitée.

— Le jour de mon dixième anniversaire, un banquet grandiose fut organisé dans la salle des fêtes du château de Drossel.

Ce jour était également celui où Charlotte avait rejoint la société. Elevée jusqu'à ce jour en autarcie dans le palais, comme si elle était cachée, ceci avait été un grand changement pour elle.

Il y avait des princes célèbres et des envoyés des pays voisins, ainsi que des rencontres en tête-à-tête avec un nombre de candidats au mariage suffisamment important pour qu'elle ne se souvienne pas de tous. Les danses et les conversations auxquelles elle n'était pas habituée s'étaient prolongées tard dans la nuit. Absolument épuisée, elle s'était enfuie dans le jardin sans dame de la cour pour l'accompagner.

- Les enfants de dix ans sont considérés comme des enfants. Dans la royauté, c'est toutefois différent... À cet âge, on entre officiellement sur le marché du mariage. Je n'avais pas eu la moindre impression que l'on célébrait mon anniversaire.

Le mariage occupait toutes les pensées des invités. Les plus vifs d'esprit avaient même commencé à imaginer les prénoms de ses enfants. Même si son partenaire n'était pas encore décidé, le fait que Charlotte allait se marier était déjà acté.

- J'étais ennuyée. Pourquoi n'avais-je pas d'autre choix que de penser au mariage ? Pourquoi tout le monde voulait-il précipiter les choses ? Pourquoi fallait-il que je naisse femme ? Pourquoi est-ce que ce sont les femmes qui donnent la vie ? Pourquoi devais-je être une princesse ? Pourquoi personne ne m'a demandé ce que je voulais faire ? Je pensais beaucoup à ces choses, et tous ces mots de félicitations superficiels avaient blessé mon cœur... alors j'ai naturellement fini par pleurer.

La vedette du banquet craquant en sanglots n'était décidément pas un spectacle à offrir. L'image de Drossel était en jeu, elle était parfaitement consciente de cela malgré son jeune âge.

Ce jour-là, elle portait une robe en mousseline de soie d'un blanc pur. Sûrement, si elle se mêlait à la foule des parterres de camélias blancs, personne ne la trouverait ainsi. Pensant précisément cela, elle s'était faufilée dans un parterre de fleurs légèrement exposé au clair de lune.

— Je n'arrêtais pas de pleurer au milieu des camélias blancs. Beaucoup de choses m'avaient rendu mélancolique.

Il n'y avait plus de retour en arrière possible. Elle était devenue incapable de revenir à l'époque où son anniversaire était simplement un événement heureux. Elle avait déjà rejoint les adultes. Elle avait cessé d'être quelqu'un qui n'appartenait qu'à elle-même. Elle était déjà devenue un outil politique au sens propre du terme et n'était tout simplement plus Charlotte. En pensant à cela, elle fut saisie de chagrin et des larmes coulèrent sans s'arrêter.

— Ce soir-là, le croissant de lune était vraiment magnifique.

Dans un monde de ténèbres, sur lequel le voile de la nuit s'était abattu, ce qui avait consolé Charlotte était la seule lumière de la lune, d'une puissance pourtant limitée. Si l'obscurité avait été totale, sa peur se serait ajoutée à sa tristesse et elle aurait probablement pleuré davantage.

— Mais, vous savez, la lumière de la lune fut soudainement bloquée. J'avais alors sursauté lorsque mon champ de vision s'était noirci d'un coup. En relevant mon visage... J'avais vu cette personne...

Un homme s'était tenu dans son champ de vision. Elle avait levé les yeux haut sans essayer ses larmes, dissimulant la lune.

— Cette personne me fixait comme si elle regardait quelque chose d'extrêmement amusant.

Avec un sourire indescriptible, ledit homme avait parlé en premier, ne disant rien d'autre qu'un simple "*Coucou*". Un mot bien inapproprié, impensable de la part de quelqu'un qui avait pénétré dans ce palais. S'accroupissant sur place comme Charlotte l'avait fait, il lui demanda la chose suivante : « *Personne n'est venue te trouver ?* ».

— Il m'avait saluée, donc il savait que j'étais la princesse de Drossel... mais il m'a traitée comme si j'étais une enfant jouant à cache-cache. Cela m'a énervé... mais je ne savais pas comment répondre, alors j'avais fini par pleurer davantage.

Pendant ses pleurs, l'homme lui caressa rudement la tête, l'encourageant même. « *Pleure, lâche-toi* ». Les caresses étaient semblables à celles que l'on faisait à un chien ou à un chat. Même Alberta n'avait jamais fait quelque chose de similaire.

Alors qu'elle sanglotait encore, elle lui demanda de cesser lui disant « *Ne me dis pas ça alors que je veux arrêter de pleurer* ». Pourtant, il persistait. Il lui tapota gentiment dans le dos et lui rétorqua : « *Tu peux continuer* ». Quand elle lui avait demandé pourquoi, il lui répondit en gloussant légèrement, face à elle : « *Pendant le banquet, j'ai pensé que tu étais une enfant terrible. Parce que tu te comportais presque comme si tu étais plus adulte que les autres. J'ai été soulagé de te voir pleurer dehors. C'est exact. Cette fête d'anniversaire est horrible. N'importe qui aurait envie de se défenestrer* ».

— Après avoir entendu ces mots, je regardai son visage sérieusement pour la première fois.

Le fait qu'il était le prince d'un pays prospère situé dans un bassin, au milieu de la végétation, se voyait d'une certaine manière. Elle n'avait pas été capable de se souvenir de quoi que ce soit d'autre à son sujet. Elle n'avait pas non plus conservé beaucoup de souvenirs du moment où ils s'étaient salués. Dans un monde aussi criard, tout le monde semblait avoir les mêmes traits.

Cependant, contrairement à tous les autres, qui riaient comme s'ils portaient un masque, il arborait un sourire quelque peu déplacé. Ses cheveux courts étaient cuivrés. Son visage était couvert de taches de rousseur. Ses traits n'étaient en aucun cas galants. Il était tout à fait normal.

— Pourtant, sur le coup, je pensais que c'était une personne merveilleuse.

Il y avait d'autres princes bien plus courtois. Il y avait d'autres personnes bien plus belles.

— Il ne m'a pas parlé avec arrogance et ne m'a pas traitée comme si j'exagérais mon chagrin. J'ai compris qu'il avait laissé nos statuts de côté pour me parler quand j'ai vu son visage souriant.

Les personnes en question étaient un homme d'une vingtaine d'années et une fillette de dix ans. Il lui avait parlé parce qu'elle pleurait. Comme elle était petite, il lui avait dit de pleurer comme n'importe quel enfant. C'est tout ce que l'homme avait fait. C'était son seul accomplissement.

--*Cependant...*

— Cela...

--*Cependant, cela...*

— Cela...

--*Rien que cela a été extrêmement...*

— Cela m'a rendue extrêmement heureuse.

À ce moment-là, cette nuit-là, son cœur avait été volé. Les yeux de Charlotte ne regardaient probablement personne, ne voyant que l'ombre de cet homme partout. Les joues rouges, les doigts qui se chevauchent, les lèvres qui tremblent... Aucun doute, elle était amoureuse.

— Notre conversation n'avait duré que quelques minutes. J'avais rapidement été retrouvée par Alberta et ramenée au palais. Quatre ans après, jusqu'à maintenant, nous ne nous sommes pas revus. Lorsque le sujet de la demande en mariage fut abordé, j'avais été choquée. Je croyais que c'était une opportunité spéciale que Dieu m'avait accordée. Je ne pouvais absolument pas la manquer. J'ai... recherché des informations sur l'intérêt politique qu'il y aurait à ce que Drossel et Flügel s'unissent, autant que je le pouvais. Je n'ai cessé de parler que de ça avec mon père et les députés pendant nos dîners. Je ne sais pas si c'est à cause de ça, mais en fin de compte, Drossel a choisi Flügel.

L'illusion d'une personne que Charlotte semblait regarder dans une partie du jardin avait déjà disparu.

— Pourtant, j'ai... eu très peur, paradoxalement. Je suis tellement heureuse de ce mariage, mais qu'en est-il de cette personne ? Peut-être avait-il déjà quelqu'un dans son cœur, mais n'a pas pu l'épouser

à cause de moi. Était-ce normal que je choisisse cette personne juste parce qu'elle avait été gentille avec moi une seule fois ? Même si je suis un atout pour le bien de Drossel, je mêle mes sentiments à tout ça, alors que ferai-je si cela n'aboutit pas à un résultat arrangeant les citoyens par la suite ? Il y a un écart d'âge entre cette personne et moi. Nous ne sommes peut-être pas sur la même longueur d'onde. Sans mon statut de princesse, je ne suis qu'une fille pleurnicharde. Il pourrait finir par me détester à un moment donné. Si cela arrive, comment pourrais-je continuer à vivre dans un pays inconnu, loin de ma patrie... ?

Elle continuait à réfléchir avec une inquiétude sans fin sur de telles choses. Sa tête était emplie de raisonnements et on pouvait ressentir son impuissance. Son anxiété déborda par la suite.

— Je pense, je pense, et ensuite tout commence à devenir un supplice.

Ayant repris conscience de la réalité, Charlotte baissa la tête de manière instable et tomba prostrée sur la table.

— Ces lettres sont toutes des fraudes. Je ne peux pas y voir ce que moi ou cette personne pensons vraiment. Cette situation peu claire... me ronge le cœur comme une maladie et me rend instable.

Ne disant rien de plus, Charlotte se tut. Les entourant de loin, les femmes qui surveillaient le goûter du duo bougèrent leur cou comme si elles étaient nerveuses.

Le fait d'avoir son front contre la table fraîche avait chassé ses pensées oisives pour un temps, mais elle se remit rapidement à soliloquer. Des larmes se formèrent lentement dans les yeux de Charlotte.

*--Nous n'avons même pas encore scellé notre union, que je suis stupide.*

Pourtant, elle était si, si anxieuse, qu'elle ne pouvait juste pas s'arrêter. Elle avait inévitablement peur de chaque jour, du moment présent et de l'avenir.

— Dame Charlotte, vous êtes vraiment une pleurnicheuse.

C'était un timbre de voix léger, chaleureux et doux. Charlotte regarda Violet.

— Violet ?

Violet se leva de son siège. Elle avait le visage de quelqu'un qui avait pris une sorte de décision. En portant un doigt à ses lèvres, Violet chuchota.

— Nous autres, poupées de souvenirs automatiques, sommes les fantômes de nos clients. Nous ne faisons rien qui dépasse le cadre de notre mission. C'est pourquoi ce que je m'appête à faire... est une action pouvant être considérée comme intrusive. Comme lorsque vous posez votre diadème, sachez que cette initiative n'engage que moi et n'a rien à voir avec l'entreprise qui m'emploie.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je vais faire une excursion. La vérité est que l'écriture de cette autre poupée me dit quelque chose. Cette manière avide et charmante d'implorer... Si c'est de la part de la personne à laquelle je pense, elle offrira très probablement son aide. Je vais aller la voir.

Elle voulait dire qu'elle prévoyait de visiter la capitale de l'autre côté de la rivière. Que diable avait-elle en tête ?

— Je souhaite arrêter vos larmes.

La silhouette de Violet, alors qu'elle chuchotait en se tenant au milieu de la végétation luxuriante, ne ressemblait à rien d'autre qu'à une lumière étincelante pour Charlotte, qui était incapable de voir le monde correctement à cause de ses larmes.

Lorsqu'elle lui demanda pourquoi, Violet répondit simplement qu'elle ne savait pas et qu'elle voulait simplement le faire. En l'observant, pour une raison quelconque, Charlotte en conclut que, s'il s'agissait de Violet, les choses allaient sûrement pouvoir aller dans la bonne direction. Pour Charlotte, qui vivait dans un monde d'égoïsme et d'intérêts, et ce, probablement jusqu'à la fin de ses jours, cette poupée de souvenirs automatiques était beaucoup trop innocente et authentique.

— Je comprends, Violet. Je vais vous faire confiance et vous laisser faire.

\* \* \*

Quelques jours plus tard, une lettre d'amour publique fut livrée par Flügel. C'était pourtant Drossel qui était supposé envoyer une lettre à son tour. Une telle situation ne s'était jamais produite auparavant dans l'histoire.

---

*Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,*

*Vous souvenez-vous de moi cette nuit-là ?*

C'était tout. Il n'y avait pas de mots d'amour ou de passion débordante. Alors qu'ils s'attendaient à des paroles ferventes, le public sembla perplexe. Mais les habitants de Drossel n'étaient pas les seuls déconcertés.

---

*Monseigneur Damian Baldur Flügel,*

*Je le sais. Vous avez ri en voyant mon visage en pleurs, n'est-ce pas ? Ou, pour le dire de façon négative, vous vous moquiez de moi. J'étais très irritée. Cependant, je me souviens toujours de la gentillesse de votre voix quand vous m'avez dit que j'avais le droit de pleurer.*

Les citoyens de Flügel, eux aussi, étaient sceptiques face au texte livré par Drossel.

---

*Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,*

*J'ai ri parce que vous pleuriez comme n'importe qui de votre âge, c'était touchant. N'y voyez aucune mauvaise intention. Mais j'en suis désolé. Mon titre est celui de prince, mais je n'ai pas la personnalité que tout le monde souhaite. Vous pourriez en être choquée après notre mariage. S'il vous plaît, n'attendez pas un homme mûr juste parce que j'ai dix ans de plus que vous.*

*Et vous ? Nous ne nous sommes vus qu'une fois, cette nuit-là. Quel genre de fille êtes-vous ?*

La princesse et le prince avaient soudainement initié un échange de lettres avec un vocabulaire informel. La population déclencha un scandale sur la signification de cette lettre. Même ceux qui ne s'intéressaient pas aux affaires royales trouvaient leur compte dans les rumeurs d'étonnement qu'ils suscitaient en rompant la tradition. « *La princesse de Drossel et le prince de Flügel échangent des lettres d'amour pour de vrai* », se disaient-ils.

---

***Monseigneur Damian Baldur Flügel,***

*Je suis... une pleurnicharde en plus d'être colérique. Je me plains toujours pour de petites choses et je me fais gronder par Alberta. Alberta est une dame de la cour qui est en quelque sorte ma tutrice. Je ne suis sûrement pas le genre de jeune femme qui vous séduirait.*

Des personnes interrogèrent les palais royaux à ce sujet, mais aucun des deux pays n'eut de réponse. Cela suscita une prise de conscience supplémentaire. Les personnes concernées ne s'y attendaient probablement pas, mais elles attirèrent l'attention des deux nations comme jamais auparavant dans le passé.

---

***Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,***

*Je ne suis pas non plus un grand être humain. Mais j'ai l'habitude des filles pleurnichardes. J'ai une petite sœur, la plus jeune de la fratrie. Elle a le même âge que vous, cela me rend mélancolique. J'ai l'intention de vous chérir, mais je n'ai pas assez de charme pour que vous deveniez folle de moi également. J'en suis navré.*

La princesse et le prince exposèrent tout, sans rien cacher dans la limite de ce qui était approprié pour leur âge respectif.

De vives critiques se firent fait entendre sporadiquement de la part des plus anciens très stricts vis-à-vis de la tradition, mais les jeunes suivirent cet échange avec beaucoup d'attention et de confiance.

---

***Monseigneur Damian Baldur Flügel, Non, je suis déjà folle de vous.***

Charlotte délivra ces mots sans détour, pendant que Damian continua à lui dédier des textes sans mensonges ni faux-semblants. Les citoyens qui surveillaient ces nouvelles lettres, qui ne ressemblaient pas aux premières lettres d'amour échangées au début, semblèrent inquiets. Toutefois, chacun des deux palais commençait à recevoir des lettres d'encouragement ! En réponse à l'engouement du public, l'échange de lettres s'accéléra.

---

***Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,***

*Le moi des précédentes lettres n'était guère réel. Une poupée de souvenirs automatiques compétente les a rédigées.*

---

***Monseigneur Damian Baldur Flügel,***

*Je ne faisais pas référence au « vous » de ces lettres. Je parlais bien de celui qui m'a tapoté la tête, il y a de cela quatre ans.*

---

***Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,***

*Je suis sincèrement surpris. Je veux dire, je vous ai simplement consolé quand vous pleuriez, juste une fois.*

---

***Monseigneur Damian Baldur Flügel,***

*Je chéris cette unique fois comme une pierre précieuse.*

Le fait que ses souvenirs du passé aient fait naître ses sentiments romantiques était ce que Charlotte avait le plus voulu transmettre à Damian. Jusqu'à ce qu'elle en arrive là, Charlotte avait jeté d'innombrables feuilles de papier dans une corbeille à cet effet.

Elle écrivait et jetait des brouillons sans cesse, et, après avoir été réprimandée par Alberta pour cause de gaspillage d'argent public, elle s'exerçait sur l'écriture de petites lettres en utilisant une seule et même feuille avant de la recopier au propre.

Violet jouait surtout le rôle de guide pour les textes. Les contenus étaient les sentiments sans fioritures de Charlotte. Elle veillait simplement à ce que cette dernière écrive sincèrement afin de transmettre à son interlocuteur sa sincérité uniquement par des mots.

L'écriture de Charlotte, ni mauvaise ni belle, s'améliorait sous ses yeux. À la même vitesse que l'amour pour son interlocuteur grandissait.

---

***Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,***

*Cette confiance me laisse pantois. Je n'avais pas de pareilles intentions. S'il vous plaît, ne vous projetez pas avec quelqu'un comme moi. Un homme qui a bien du mal à comprendre les femmes. Qui vous laissera sûrement seule pour partir à la chasse. Il y a d'innombrables hommes merveilleux, bien plus romantiques dehors que vous aurez l'occasion de rencontrer dans votre vie d'adulte. Je ne pense pas être un homme bien, et je ne voudrais pas vous créer de faux espoirs.*

Manifestement, la réaction de Damian était défavorable. De son point de vue, l'union conjugale avec Charlotte était clairement un mariage politique. Dès le départ, aucun amour n'existait. Bien qu'il ait de la considération pour la jeune princesse qui lui était plus jeune, la passion qu'un homme offrirait à une femme n'y était pas mêlée. Cependant, Charlotte avait tout de même écrit une lettre contenant ses pensées sans réserve.

---

***Monseigneur Damian Baldur Flügel,***

*Pardonnez mes paroles, mais j'ai été courtisée par de nombreux jeunes hommes. Et ce, depuis mes dix ans. Qu'est-ce qu'un « homme merveilleux » ?*

*Un homme avec une belle apparence ? Un homme d'un pays riche ? Je pense qu'une personne merveilleuse est celle qui entre en contact avec les autres en toute authenticité. Parmi les gens qui n'ont que leur aspect extérieur poli comme du verre, vous êtes la seule personne que je connaisse qui ait dit ne pas être un homme bien. Cela me convient et c'est très bien comme ça. Si vous partez à la chasse, je le ferai aussi. Ne sous-estimez pas une princesse de Drossel. Nous sommes éduquées pour épouser n'importe quel gentleman. S'il s'agit de longues chevauchées, je serai même plus rapide que vous.*

Après la transcription, Charlotte la regretta plusieurs fois. Pourquoi n'avait-elle pas été capable d'écrire d'une manière plus aimable ? Si cela devait se passer de cette manière, plutôt que d'exprimer ses propres opinions, n'aurait-il pas été préférable de laisser la chose à Violet ? Elle affligeait Alberta avec sa spécialité – son tempérament bouillant. Néanmoins, qu'elle pleure ou qu'elle rit, il n'y avait aucun moyen d'arrêter la lettre déjà envoyée.

Les citoyens, eux aussi, retenaient leur souffle. La dernière lettre de Damian était la suivante.

---

***Dame Charlotte Abelfreyja Drossel,***

*Ma foi, vous m'avez vaincu sur le terrain de la résilience. À première vue, il semblerait que ma future épouse soit une personne intelligente, têtue et intéressante. Vous ferez une grande reine. Ne tardons pas pour notre union, attendez donc que je vienne vous chercher ! Ma chère dame.*

Le jour où ladite lettre fut apposée et rendue publique, les acclamations des citoyens résonnèrent assez fort pour être entendues du château.

\* \* \*

La coutume voulait que le mariage soit prononcé dans le pays de la princesse. Ensuite, un festival national avait lieu pendant une semaine. Le peuple saluait la mariée lors de son mariage avec la nation du marié.

Charlotte Abelfreyja Drossel était vêtue d'une robe en mousseline blanche, tout comme elle l'avait été le jour de son dixième anniversaire. La différence était le fait que cette fois, c'était une robe de mariage.

Ayant complètement terminé de s'habiller, elle s'assit sur le rebord de la fenêtre, observant le pays dans lequel elle était née et qu'elle quitterait d'ici quelques jours. De la fenêtre de la loge, on pouvait voir la ville autour des locaux du château, se réjouissant de l'union conjugale de ces jeunes des deux nations.

Dans les deux pays, les drapeaux nationaux de chaque contrée étaient apposés, et les rues arrosées de tempêtes de confettis blancs et rouges représentant des camélias blancs et des roses de Flügel. Les panneaux d'affichage, où les échanges de lettres provenant du couple avaient été présentés au public, se transformaient en lieux de référence pour les amoureux.

— Violet est-elle quelque part dans cette foule ?

Alors que Charlotte marmonnait par intermittence, Alberta, qui veillait sur son état émotionnel avant la cérémonie pour la signature, lui répondit.

— Elle est probablement déjà en train de quitter le pays. La vérité est que son travail a pris fin dès que la dernière lettre a été écrite. Puisque vous l'avez fait rester quelques jours de plus, cela affectera probablement sa prochaine mission.

En entendant quelque chose de dur, Charlotte plissa les lèvres.

— C'est parce que je voulais qu'elle me voit porter cette robe. J'ai déjà réussi à la lui faire voir, certes, m'enfin... C'est tout de même grâce à elle que je ne suis pas en train de jeter ma tiare et de pleurer en ce moment. Violet a en effet demandé à la poupée engagée par Son Altesse Damian de lui faire écrire avec ses propres mots.

- Il est plus juste de dire qu'elle a entaché la tradition... En réalité, les membres des clans royaux ne doivent pas exposer leur vraie nature. N'oubliez surtout pas que vous devez faire preuve de dignité, afin de servir d'exemple au peuple.

C'était un sujet qui fâchait pour Charlotte. Le brusque changement de cap provoqué par les deux poupées bouleversait l'histoire des Lettres d'amour publiques jusqu'alors. Confier quelque chose à une poupée, dans l'antiquité, était gage de qualité d'écriture et de belle phraséologie. Peu de gens pouvaient se targuer avoir un très bon style capable d'ébranler un interlocuteur.

- Cependant...

La gouvernante qui occupait le premier siège de la cour du royaume de Drossel, âgée de plus de soixante-dix ans, souriait amèrement en parlant.

- Depuis ces nombreuses années que j'exerce ici, ce sont les Lettres d'amour publiques qui resteront le plus longtemps dans mon cœur. Oui... dans le bon sens du terme.

Charlotte dirigea un regard stupéfait vers la façon dont une déclaration autre qu'un reproche était venue de la vieille femme qui était toujours si stricte. Se déplaçant lentement, Alberta s'agenouilla et prit les mains de Charlotte, enveloppées dans de longs gants de soie. Ses propres mains, couvertes de rides, étaient celles qui venaient en aide à Charlotte depuis qu'elle était bébé. Lorsqu'elles serrèrent Charlotte avec force, même son cœur s'arrêta.

- Dame Charlotte, n'êtes-vous plus anxieuse ?

Changeant complètement le visage de marbre associé à la cour de l'instant précédent, Alberta posa la question avec l'expression d'une femme âgée et douce. À cette question, le corps entier de Charlotte fut assailli par une indescriptible mélancolie.

- Je le suis. Je suis toujours anxieuse. J'ai même envie de pleurer maintenant.

Sa voix traduisait son envie de pleurer. Elle se mordit fermement les lèvres alors qu'elles tremblaient dangereusement.

— Vous ne devez pas pleurer. Cela va finir par dissoudre votre précieux maquillage.

— Je veux me marier à Son Altesse Damian.

— Oui.

— Mais je ne veux pas me séparer de mon pays.

— Je comprends...

— Pourtant, ce que j'exècre le plus... ce n'est pas d'être séparé de mon père ou de ma mère, mais de toi, Alberta.

Charlotte serra les mains d'Alberta en retour. Les paumes qui lui semblaient grandes quand elle était enfant paraissaient maintenant toutes petites.

*--Aah, j'ai l'air d'une idiote maintenant. Je suis vraiment égoïste.*

À ce moment précis, à cet instant, ce moment où elle ne lui appartenait pas encore, elle pensait à son désir de retourner à son enfance, où le simple fait d'être gâtée par Alberta était suffisant. À l'époque où elles se promenaient toujours en se tenant la main, elle ne réfléchissait tout simplement pas à sa propre nervosité face à l'avenir ou au sens de son existence.

*--Je... veux retourner à l'enfance, quand te suivre était suffisant.*

Néanmoins, Charlotte avait déjà grandi.

— Si vous parlez ainsi, même cette vieille dame que je suis va pleurer. Incapables de s'en empêcher, les deux femmes s'embrassèrent.

— Ne pleure pas. Si tu le fais, je ne pourrai pas le retenir.

— Votre Altesse... de toutes les princesses que j'ai élevées, vous étiez la plus intelligente, mais aussi la plus pénible.

— Arrête, j'ai dit... Aah, les larmes sont déjà...

Caressant les mains de Charlotte comme pour les réchauffer, Alberta murmura quelque chose. Elle apposa légèrement l'une de ses mains sur la joue de Charlotte ornée de poudre de riz et de fard à joues.

— Princesse Charlotte. S'il vous plaît, trouvez le bonheur.

Bien qu'elles n'aient pas de liens de sang, sa voix atteignit Charlotte comme celle d'une mère.

\* \* \*

Un petit bateau solitaire naviguait sur la rivière qui séparait les territoires de Drossel et de Flügel.

Arrivée au bord de la rive de Flügel, terre de verdure et de soleil, une femme tendit des pièces de cuivre au batelier et débarqua. Coiffée d'un chapeau à larges bords orné de camélias blancs, cette femme s'avança en silence sur la terre ferme.

Après un moment, elle atteignit une plaine dégagée. Les yeux bleus de la femme aperçurent une personne vêtue d'une robe d'un rouge ardent. Cette personne, dont le grand sac de voyage était posé sur le sol alors qu'elle était accroupie, la salua en la remarquant. Elle était d'une beauté captivante.

Plus on se rapprochait des extrémités, plus ses cheveux noirs étaient relâchés. Ses oreilles finement formées et ses boucles d'oreilles en forme de lune étaient à peine visibles. Ses yeux améthyste en amande faisaient partie de son charme. Le ruban serré autour de son corps voluptueux était négligemment ouvert, dévoilant à moitié son décolleté blanc laiteux. Sa taille fut dévoilée une fois qu'elle se leva.

Les deux étaient de types différents. Si Violet était aussi impeccablement belle qu'une poupée au sens original du terme, l'aura, le regard coquet et les nombreux gestes de la femme vêtue d'un manteau traduisaient une exquise séduction qui en disaient long sur elle...

— Cattleya.

— Violet.

Tout en s'appelant par leur nom, elles se rapprochèrent l'une de l'autre.

Cattleya, qui était plus grande que Violet, prit agilement le chapeau que cette dernière portait.

— Qu'est-ce que c'est ? Tu as toujours eu ce chapeau ?

— Je l'ai reçu de la princesse. Il semble que les femmes qui participent à leurs cérémonies portent des chapeaux comme celui-ci comme accessoire. Je n'ai pas pu y assister, mais on me l'a donné en guise de remerciement. Il fera parfaitement l'affaire pour se protéger du soleil.

— C'est vraiment cher, n'est-ce pas ? Ho, il y a même des camélias blancs ornés, c'est mignon... Tu me le donnes ?

— Je refuse.

— Violet, tu m'es redevable cette fois-ci, n'est-ce pas ? Convaincre Son Altesse Damian n'a pas été une mince affaire. Il me répétait sans cesse ne pas pouvoir écrire une lettre à une fille et à quel point c'était embarrassant, gigotant dans tous les sens. Alors peut-être mériterais-je une petite récompense.

Ces paroles furent accompagnées d'un clin d'œil et d'un baiser aérien. Toutefois, la personne qui les reçut ne bougea pas le moins du monde.

— Qu'advient-il donc des innombrables cas où j'ai accepté d'échanger ma place avec toi pour des missions, Cattleya ?

Sifflant au lieu de répondre, Cattleya mit le chapeau sans permission. Puis, elle tourna sur elle-même pour le mettre en valeur. L'ourlet de son long manteau se balançait en flottant.

— Alors, ça donne quoi ?

Son visage, quand elle riait et prenait une pose, était d'une beauté rare.

— Quand Cattleya le porte, un charme adulte apparaît.

Peut-être parce que la réponse de Violet était différente de ce qu'elle avait voulu, Cattleya plissa les lèvres.

— Dis que c'est « mignon ». Même moi, je m'inquiète à ce sujet. Je t'envie néanmoins, si j'avais un visage comme le tien je pourrais me permettre plus de dentelle et de froufrous.

— Et pourquoi pas ? Cela t'irait bien, c'est sûr.

— Je ne les porte pas. Je veux dire, voici le genre de tenue que le Président choisit pour moi.

Violet observa le charme principal de la robe de Cattleya – le décolleté.

— Le haut doit-il être aussi ouvert ?

— Il n'y a pas de boutons à partir d'ici. C'est au goût du Président.

— Tu dois avoir froid.

— C'est ce que tu penses ? Eh bien... J'avoue que tu n'as pas tort, mais... Hé, et si on allait manger un petit quelque chose ?

— Je suis pressée, alors je passe mon tour. Je dois me rendre le plus vite possible là où se trouve mon prochain client.

— Tu es vraiment antipathique. Notre société ne vient-elle pas d'être inaugurée ? Tu n'as pas l'intention de passer du temps avec ta collègue ? Je veux manger de la viande !

— C'est-à-dire que...

— Je parle bien évidemment du repas que tu vas m'offrir. Nous serons quittes cette fois-ci, si tu fais ça.

— Comme je l'ai dit, je comptais me rend...

— Ah ! Ces fleurs sont jolies ! Je ne les ai jamais vues avant !

Cattleya s'avança d'un pas décidé. Violet la suivit, ne semblant pas avoir d'autre choix.

— Cattleya, s'il te plaît, rends-moi le chapeau.

— Je ne veux pas. Si je le rends, tu vas détalier, n'est-ce pas ?  
Maintenant, regarde ces fleurs. Comme elles sont jolies. Ah, est-ce  
que je devrais te faire une couronne de fleurs ?

Silence.

— C'est ensoleillé. Un beau temps pour un mariage aujourd'hui. Pas  
vrai ? Depuis la rive opposée, on n'entendait plus le son des salves de  
confettis.

La poupée aux cheveux d'or se retourna une fois. Elle était capable de voir  
le château, presque comme s'il se reflétait sur une surface d'eau.

— Oui, c'est vrai.

Le ton de la voix de Violet était doux.

— C'est un beau temps pour un mariage.

Les jolies petites fleurs s'épanouissaient le long de la route verte. Sans  
perdre de vue lesdites fleurs, les silhouettes des deux femmes côte à côte  
étaient tout aussi belles qu'elles.

La terre étalée était sans fin. Les deux poupées de souvenirs automatiques  
marchaient alors vers leur prochaine destination.

Tout en appréciant pleinement ce merveilleux moment.

La jeune fille fixait un bâtiment en briques rouges, surmonté d'une girouette oscillant doucement au gré du vent. Debout au bord de la route, elle observait les allées et venues incessantes des passants dans cette entreprise postale au charme désuet. Un jeune homme, les bras chargés d'un paquet, pénétra dans le bâtiment. Une femme, portant sous son bras une lettre destinée à un être cher, en sortit aussitôt.

Les fenêtres du bâtiment étaient déjà grandes ouvertes.

Non loin de là, un facteur faisant un bâillement enfourchait sa moto. Une femme d'une beauté saisissante le suivait à petits pas vifs. D'un geste espiègle, elle lui tira la langue avant de s'installer de force sur le siège passager. Le jeune homme, bien qu'affichant une grimace dans son angle mort ne paraissait pas si mécontent.

Du balcon du troisième étage, des rires animés s'élevaient, mêlés à la voix d'une jeune femme qui semblait exprimer une colère passagère. Puis, un homme apparut sur le balcon, une tasse de thé à la main. Son regard se posa sur la jeune fille, qui, pour lui, n'était encore qu'un élément de ce décor urbain. Pourtant, il la salua chaleureusement, bien qu'il s'agît de leur première rencontre.

Finalement, une jeune femme aux cheveux blonds éclatants fit son apparition.

Cet endroit, plus bruyant et plus animé qu'elle ne l'avait imaginé, dégageait une atmosphère merveilleuse. Pour la jeune fille, cet endroit semblait irréel, comme un rêve.

Serrant fermement sa robe blanche, elle fit un pas en avant et, dans un souffle chargé d'émotion, récita sa formule magique.

## Éternité et la poupée de souvenirs automatiques

---

\* \* \*

À mon réveil, ces rideaux dorés retombant lentement étaient la première chose que je vis.

— C'est le matin, Milady.

Éclairés par les premiers rayons du soleil au-delà des rideaux en dentelle brodés, ses cheveux m'éblouissaient littéralement bien que je voyais flou. Sa couleur était comparable à celle de la lune, des étoiles ou encore du blé. Elle changeait selon le moment où on la regardait. Cette personne était elle-même d'une beauté insaisissable.

Un début de matinée haut en couleur.

Tirant ma couverture, je m'assis avant d'attraper le coffre à côté de mon lit. Il ne contenait rien d'autre que deux petits morceaux de verre, augmentant considérablement ma vision. Parmi les nombreux biens m'ayant été envoyés par celui que je n'étais pas encore certaine de devoir appeler "père", mes lunettes étaient mes alliées. Entre autres...

—Après vos classes d'aujourd'hui, n'oubliez point vos leçons de danse. Il faut pouvoir mettre toutes les chances de votre côté. Concernant votre démarche, vous pouvez avoir confiance car vous n'avez presque plus rien à corriger à ce sujet. Ensuite, nous nous exercerons à la dictée.

Une domestique aux yeux bleus à la fois attirants et intrigants... Non, en fait il ne s'agissait absolument pas d'une servante. Cette femme était une poupée de souvenirs automatiques envoyée pour moi. Mais cela était, paraissait-il, un détail dont il ne fallait pas faire part aux autres au sein de l'académie. Nous devons agir avec la plus grande discrétion.

Je suis Isabella York.

Un mois et demi s'était écoulé depuis que nous avons commencé à partager notre quotidien. Néanmoins, je n'avais jamais vu le visage endormi de cette poupée qui se couchait plus tard et se réveillait plus tôt que moi.

\* \* \*

J'avais entendu dire que l'académie dans laquelle j'étudiais avait été construite sur une ancienne exploitation de roses appartenant à une nation disparue. L'école où étaient plantés quatre cents types de roses était enveloppée de parfums, au point de provoquer des toux pendant les périodes chaudes de floraison.

L'école offrait une vue impressionnante, cachée dans une chaîne de montagnes, tout en étant pratiquement invisible vu d'en bas. Après tout, les seules personnes autorisées à y vivre étaient les jeunes femmes ainsi que les servantes, au sein de leurs quartiers, qui avaient chaque jour une plage de congés déterminée. Ce qui protégeait les dames tel un chevalier était une haute clôture coupant totalement l'école du monde extérieur. Quant aux visites, seules étaient autorisés à entrer les parents, les futurs fiancés et les enseignants.

Parmi les enseignants, il n'y avait aucune personne de la gent masculine. C'était essentiellement un jardin féminin. Une vie complètement cloisonnée dans laquelle nous étions enfermées. Nous ne rentrions chez nous que pendant les vacances de longue durée.

Les situations de chacune des pensionnaires variaient. Mais on comptait principalement deux cas : celles destinées à occuper une position sociale importante, ou celle inscrites en attendant de contracter un mariage avec un notable. Nommons un chat un chat : j'étais dans cette seconde situation. Après maintes discussions et désaccord, mon père avait fini par me jeter dans cette école, désespérant de me voir un jour « accomplie », pour rester polie.

— Quelle couleur de ruban choisissez-vous ?

Pour l'instant, elle avait l'intention d'orner mes cheveux rouges de tresses bien serrées. Elle et moi portions le même uniforme, c'est-à-dire une cape d'un blanc immaculé sur un ensemble bleu foncé, des chaussettes blanches et des chaussures rouges. La bonne facture et l'excellence des pièces choisies par l'académie était visible.

— Partons pour le rouge.

Ses doigts, de gants blancs vêtus, nouèrent ce ruban. Un bruit mécanique grinçant se faisait entendre de temps à autres. Comme elle et moi dormions dans la même chambre avec nos lits côte à côte, je savais qu'elle portait des prothèses. Ce son m'intriguait, comme si cette partie robotique la rendait paradoxalement plus humaine. Une fois les deux tresses à trois brins terminées, je me retournai pour m'exclamer :

— Tu... Tu es toujours coiffée ainsi ?

En regardant mon reflet dans le miroir, elle hocha la tête. Ce type de coiffure ne semblait pas être à ma portée. Le genre qui ne se défaisait pas de toute la journée, ce qui témoignait de son ingéniosité.

Néanmoins, elle avait encore plus de charme les cheveux détachés lorsqu'elle se laissait aller à la négligence avant le coucher. Je jetai un coup d'œil rapide à la fenêtre de ma chambre. Il n'y avait encore que quelques jeunes filles qui se dirigeaient du dortoir vers le bâtiment où se trouvait les classes. Je me levai de la chaise avant de passer derrière elle. Tout en me moquant de son attitude sérieuse, je lui délivrai un "là, là" dans son dos et la fis s'asseoir. Et c'est ainsi que je défis sa tresse parfaite.

— Hum, Milady. Vous risquez d'être en retard pour vos leçons du matin.

— Ça ira. Tu sais... J'avais l'habitude de rapidement tresser les cheveux de ma petite sœur comme une pro ! D'autant que les tiens semblent d'une rare qualité. On dirait du velours. Ils se revendraient pour sûr à prix d'or !

Des pensées ignobles sortirent accidentellement de ma bouche. M'ayant laissé libre court à mes actions, elle avait fini par froncer les sourcils.

— Les vendre ?

— Huhu... Non. Bien sûr que non !

Son visage, d'ordinaire sans émotion, s'assombrit d'un coup, ce qui n'était pas sans me procurer une légère satisfaction.

— Tous mes collègues me complimentent quand je lâche mes cheveux.

— Et ils ont bien raison. D'ailleurs, j'ai déjà fini. Je te l'avais bien dit.

Ses cheveux étaient coiffés en deux tresses des plus simples. Des mèches ondulées retombaient, vestiges des cheveux qui avaient été tressés juste au-dessus de ses oreilles. L'aura de maturité qu'elle dégageait s'était estompée de manière significative. Elle semblait avoir rajeuni de 5 ans.

— Qu'en penses-tu ?

— Cela me paraît enfantin.

— Ah oui ? Je trouve ça mignon, pourtant... Je vais donc te faire des chignons macarons. Regarde, on dirait des cornes !!

— Cela ne va pas avec l'uniforme.

— En effet, cette robe si noble ne conviendrait pas à quelqu'un de trop expressif... Que faire ?

— Milady, vous vous jouez de moi, n'est-ce pas ?

— Mince alors... Je me suis fait pincer ?

— S'il vous plaît, ressaisissez-vous. Et puis, il me semble qu'il vous a déjà été rappelé de faire usage d'un langage approprié.

Elle était inexpressive et difficile à comprendre, mais il semblait que je l'avais mise en colère. Généralement je répondais docilement "*oui*" dans ce genre de cas, mais ces moments où nous étions seules étaient l'occasion pour moi de décompresser et m'émanciper de ces règles.

Finalement, nous avons manqué de temps et elle avait fini par m'accompagner avec les cheveux détachés. De ce que je compris par la suite, elle n'aimait pas avoir les cheveux défaits car cela obstruait son champ de vision en cas de vent et, par ricochet, pouvait provoquer quelques incidents. Elle avait raison, mais je ne pouvais m'empêcher de constater à quel point ça lui allait bien. Même ses collègues le disaient, bon sang !!

Étrangement, même si elle était le genre de personne qui ne semblait pas dépendre d'autrui, elle faisait naître en nous une volonté de ne pas la laisser seule. J'étais un peu jalouse de ça.

— Milady, une fille de la maison York ne peut être en retard sous aucun prétexte. S'il vous plaît, veuillez presser le pas.

En nous mêlant aux filles qui se précipitaient vers le bâtiment de l'école, nous traversâmes un chemin de briques rouges. Le bâtiment de l'école était loin du dortoir, néanmoins le chemin était parsemé d'arbres et de fleurs... C'était magnifique ! Comme j'avais été élevée dans un pays empli de verdure, je ne pouvais cesser de contempler ce qui nous entourait.

— Nous serons grondées par les nonnes si nous courons.

— Alors faisons une marche rapide.

— Hé !!!

Elle me prit par la main et accéléra. En la regardant, je me demandai alors : *Combien de personnes en ce monde me considéraient comme un être ordinaire ?*

Je pensais à cela pendant notre marche. Personne d'autre que ma petite sœur ne me vint à l'esprit. Cependant, elle n'était qu'une enfant de trois ans. Les seuls mots que je n'avais jamais entendus d'elle étaient « hey, hey », en lieu et place de mon prénom. Comme je ne voulais pas lui raconter tout cela, je me contentais de l'interpeler avec autre chose.

— Hé ! Et si nous n'allions pas en classe ?

Je me demandais sans cesse où était ma sœur. Ce qu'elle faisait. Si elle mangeait correctement.

— Pour aller où ?

Ah, mon adorable petite sœur. Sa voix douce était tantôt irritante, tantôt attachante.

— Qu'importe ! Allons-y ensemble... Il fait si beau !

Elle avait des cheveux d'ange couleur marguerite, duveteux et ondulés. Je repensais à la douceur de ses joues bouffies.

— Je veux juste aller quelque part... T'avoir à mes côtés serait rassurant voilà tout.

Tout était empreint de nostalgie.

— Nous ne pouvons pas quitter le pensionnat, Milady.

Tout était en effet empreint de nostalgie.

— Nous ne pouvons aller nulle part.

Ces mots me glacèrent le cœur, faisant interrompre ma course. Elle ne faisait qu'énoncer la stricte mais dure réalité.

— Il faut savoir mentir dans des moments pareils. Sois gentille...

Pourtant, j'avais fini par lui répondre de façon si épineuse. Elle se confondit rapidement en excuse, baissant la tête. Non. Cela n'allait pas. Ce n'était pas ce que je cherchais... Je ne voulais pas abuser de ma position.

— Non... C'est moi qui suis en tort. Je suis vraiment désolée.

Une fois sa main rapprochée, je posai ma tête sur son épaule. Muette, je lui demandais de me tapoter la tête. Je voulais juste qu'elle me traite comme une amie... Non, je voulais certainement davantage.

Elle continuait de me caresser avec son bras artificiel, sans même que je ne le lui demande, comme si elle avait pris le rythme. Les autres pensionnaires passant par là nous regardaient.

Des rumeurs sur nous allaient probablement circuler, celles comptant une relation insolite entre la fille de la maison York et sa servante.

Qu'importe...

Désormais, je n'avais besoin de rien d'autre que cette personne.

\* \* \*

— Miss York, pourquoi ne pas vous joindre à nous pour le déjeuner ?

Dans ce pensionnat, où nous n'existions qu'à travers nos Maisons, je répondais au nom de Miss York. La Maison York était parait-il d'ascendance royale, de par un embranchement avec la Maison Drossel, si ma mémoire ne me faisait pas défaut.

Petite aparté... Lors de ma première rencontre avec cette personne désignée comme ma servante, elle m'avait expliqué avoir également été présentée aux Drossel. Lors de notre première rencontre, je fus émerveillé par sa beauté. Puisqu'elle m'était désormais si chère, les émotions dites humaines me semblaient inconcevables.

Pour en revenir au sujet, le fait que la maison York ait des relations avec une famille royale était pour le moins fascinant. Mais cela faisait-il de moi quelqu'un de si intéressant ? Sûrement était-ce la raison pour laquelle des camarades que je connaissais peu venaient à ma rencontre. « *Venez vous joindre à notre cercle* », « *Soyons amies !* », ou encore « *Mon père est redevable au vôtre* » alors même que je ne leur montrais pas d'intérêt réciproque. Cela signifiait donc qu'elles désiraient s'associer à moi par tous les moyens afin d'accroître leur prestige.

*Mon Dieu, mon Dieu... Peu importe le milieu social, la nature humaine reste la même.*

Je me contentai à chaque fois de répondre avec un sourire en hochant la tête. Je n'avais pas vraiment le choix non plus, je n'étais autorisée à dire que le strict minimum en public.

— Toutes mes excuses. Mais Milady ne peut répondre à vos sollicitations pour le moment.

Je devais en effet à tout prix éviter d'exposer mon côté grossier. Ainsi, jusqu'à ce que mon apprentissage soit parachevé, celle qui me tenait compagnie devait s'exprimer à ma place et répondre à toutes sortes de questions. En règle générale, nous n'étions autorisés à faire venir des servantes que pendant les trois mois suivant notre inscription. Passé ce délai, j'allais devoir me débrouiller toute seule.

— Vous aviez dit la même chose la dernière fois.

C'est pourquoi j'observais et tentais d'absorber un maximum les faits et gestes de ma tutrice.

— La santé de Milady est quelque peu fragile. Dès son plus jeune âge, elle jouissait d'une grande autonomie alors parler avec des étrangers peut s'avérer intimidant. Ce serait très aimable de votre part de lui laisser plus de temps pour s'adapter à ce nouvel environnement. Nous avons bien pris note de toutes vos demandes et de la Maison que vous représentez. Soyez certaine qu'elle fera un pas vers vous prochainement.

— V-vraiment ? Eh bien qu'il en soit ainsi, j'ai hâte. Je vous souhaite une excellente journée, Lady York.

C'était un refus tout à fait digne d'une dame, qui n'avait fait perdre la face à personne. En effet, la fille dont nous avons décliné la proposition ne semblait pas plus contrariée que cela, se contentant de rejoindre rapidement ses amies.

— Et maintenant ?

Manger au réfectoire était une obligation. L'espace de restauration, en forme d'atrium, disposant de sièges aussi bien intérieurs qu'en terrasse, donnait une véritable impression d'espace. Même si les trois cent pensionnaires et l'ensemble du personnel prenaient leur repas en même temps, il y avait plus qu'assez de place pour accueillir tout le monde. Selon la période de l'année, des événements saisonniers y étaient également organisés. L'endroit était donc largement adapté pour un cocktail ou un bal, par exemple. Je devais d'ailleurs m'y préparer aussi, bien que l'envie ne fût pas au rendez-vous.

— Milady, qu'allez-vous manger ?

— Je suis troublée. Je désirerais des nouilles, aujourd'hui.

Chacun de nous devait commander son repas à partir du menu concocté par le personnel. Si d'ordinaire j'aimais bien varier, ce jour-là je m'étais contentée d'une riche soupe de nouilles avec beaucoup de fruits de mer que mon amie m'avait recommandée. Après tout, les poupées de souvenirs automatiques voyageant dans le monde entier, il était normal qu'elles soient au fait des mets les plus divers. Les nouilles étaient souvent couvertes d'éloges !

Pendant ce temps, elle mettait des feuilles de thé mélangées à des pétales de rose dans un verre. Je remarquais qu'elle n'avait rien mangé de solide. Pas même un morceau de pain.

— Ne risques-tu pas d'avoir faim ?

— J'ai emporté une collation.

Elle finit de manger en quelques secondes, commentant mon aspect et mon attitude vis-à-vis de mon environnement tout en buvant son thé noir.

Je n'avais pas posé de questions sur son passé, mais elle me rappelait les gardes de mon père. Ces derniers engloutissaient leur repas en un rien de temps, ayant peur d'être pris au dépourvu en cas d'attaque. Me concernant, je mangeais également très vite, mais uniquement car j'avais vécu dans un environnement où je n'étais pas sûr d'avoir de la nourriture constamment et qu'il valait mieux manger un maximum quand l'occasion se présentait.

Je réprimai l'envie de manger avec mes mains et de boire de grandes gorgées d'eau. Pendant ce temps, je la voyais fixer un point au loin. Une fille venait dans notre direction, portant un plateau de digestifs avec thé.

*Uwah, on dirait qu'elle va tout faire tomber...*

Au moment où je m'étais dit ça, la fille se mit à trébucher. Soit dit en passant, il fallait souligner à quel point elle restait élégante même en pleine chute ! Enfin, qu'importe, je ne pouvais que visualiser le désastre à venir, fermant les yeux en me demandant même lequel des biscuits allaient me toucher en premier.

Néanmoins, à ma grande surprise, absolument rien ne se passa. En rouvrant les yeux, je la voyais elle, serrant la jeune fille par la taille d'une main et tenant le plateau de l'autre. Bien que certains gâteaux aient été perdus en vol, dans l'ensemble tout le monde était sauf.

— Tout va bien ?

Elle, dont le passé m'était inconnu et qui se faisait passer pour ma servante, avait agi d'une manière bien chevaleresque.

— O-Oui...

Les joues de la jeune fille sauvée se tintèrent de rose. J'étais si jalouse qu'elle puisse voir ses yeux de si près, après ce geste si romantique ! Et je n'étais sûrement pas la seule à le penser tant divers cris stridents se firent entendre un peu partout !

— Par mesure de sûreté, je vais vous raccompagner à votre table. Milady, je vous laisse un instant.

Je fis un hochement de tête élégant, faisant mine en effet de lui donner l'ordre de s'occuper de la fille. Toutefois, si cela ne tenait qu'à moi, et pardonnez mon impolitesse, mais cette fille n'en avait sûrement pas besoin vu comment elle se pavanait.

Cela faisait un mois qu'elle était là, et ce n'était pas la première fois qu'elle aidait les jeunes filles. Son style de gentleman l'avait rendue très populaire. Comment dire... Techniquement, elle avait tout pour plaire aux femmes : sous une enveloppe charnelle tout à fait exceptionnelle, son intérieur était « viril », si j'ose dire. Enfin, pour être plus exacte, elle était intéressante : sous une apparente froideur, elle cachait une certaine douceur. Elle conférait un sentiment de sécurité absolue. Sa silhouette, toujours réservée à mes côtés à une distance raisonnable, ressemblait presque à celle d'un chevalier.

Oui. Tout le monde voulait être protégé. Pas d'un ennemi étranger spécifique, mais des nombreuses sortes d'incertitudes que nous devons affronter. C'est pourquoi je savais depuis longtemps qu'elle était secrètement appelée « Lady chevalier servant ».

\* \* \*

— C'est tout pour les cours d'aujourd'hui. Maintenant, passons à la danse !

Les leçons se terminaient généralement à la tombée de la nuit. Le programme prévoyait ensuite un retour dans nos chambres individuelles pour réviser le contenu des cours. Mon éducation ayant été très lacunaire par le passé, les notions à assimiler étaient nombreuses. Violet avait aussi pour mission de me dispenser des cours particuliers, de concert avec les meilleurs professeurs, afin de combler mon retard sur les autres pensionnaires.

Notre contrat était d'une durée de trois mois. Il ne restait plus que vingt jours. Après le départ de Violet, j'allais devoir poursuivre mon apprentissage de manière autonome. Les cours théoriques ne me posaient pas de problème, mais il en allait tout autrement pour l'art de la conversation, de la gestuelle et de la danse. Le lien de Violet avec la Maison Drossel avait été déterminant dans son recrutement, mais d'autres facteurs étaient entrés en ligne de compte.

C'est une ancienne gouvernante de la famille royale, aujourd'hui à la retraite, qui l'avait recommandée. Cette personne, qui avait déjà employé Violet comme poupée de souvenirs automatiques, avait décelé chez elle un talent certain pour la pédagogie.

Avait-elle suggéré les services de Violet à mon père, qui cherchait discrètement une préceptrice pour sa fille si peu douée ? J'ignorais si Violet connaissait vraiment tout de mon histoire, mais son intervention m'apparaissait comme une bénédiction.

Nombreuses étaient les poupées provenant des sphères de bonnes familles. Leur intégration comme servantes était de ce fait aisée. Si mon père avait engagé un professeur d'université lambda, non seulement nous n'aurions eu aucune garantie sur son raffinement mais elle aurait possiblement été un peu vieille pour se fondre dans l'environnement du pensionnat.

Les poupées offraient donc la garantie d'une prestance irréprochable, en toutes circonstances. Du moins, c'était le cas de Violet... Sans évoquer le sujet, je pouvais ressentir que les élèves difficiles ne lui faisaient pas peur.

Je me mis à soupirer bruyamment.

— Allons-nous réellement... faire ça ? Je vais probablement te marcher sur les pieds !!

— Cela n'a aucune importance. La danse est un art indispensable à maîtriser, me répondit-elle d'un ton neutre, insensible à mes jérémiades.

— Lady chevalier servant... Tu es tout bonnement effrayante...

— Avez-vous dit quelque chose ? demanda-t-elle, avec son regard glacial.

— Non... rien du tout, répondis-je en secouant la tête. Je peux garder l'uniforme ?

— L'idéal serait une robe... mais celle de Milady n'étant pas encore arrivée, nous nous contenterons de l'uniforme. Je ferai office de cavalier. Votre main droite...

Je lui tendis la main avec un plaisir non dissimulé avant d'ajuster ma posture selon ses instructions.

— Le prochain événement mondain sera un bal. Il vous suffira de connaître les pas de base de la valse. Une étiquette stricte n'est pas de rigueur. L'important est de passer un moment agréable et de converser avec vos camarades. Afin de vous préparer aux invitations, nous allons alterner les rôles masculin et féminin.

Ses mains se posèrent sur mon dos et nos corps se rapprochèrent. Nos poitrines se frôlèrent et je sentis mes joues dangereusement changer de couleur... Je fermai les yeux.

— Qu'y a-t-il ? me demanda-t-elle.

— Je... Je croyais que tu allais m'embrasser !

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi songiez-vous à cela ?

— Nous sommes si proches... Cela ne te donne pas envie ?

— Non, je n'en ai pas envie et je n'y ai guère songé.

Son absence totale de désir me découragea au plus haut point. À contrecœur, je me résolus à prendre la leçon au sérieux.

— Pour être naturel, le corps ne doit pas être totalement de face mais légèrement incliné sur le côté... Voilà. Ma main doit se poser sur votre omoplate. Veillez à ne pas laisser vos coudes vaciller. C'est un réflexe courant en mouvement, mais pensez à maintenir une ligne horizontale.

Maintenir cette posture se révélait plus difficile que prévu. Je prenais alors conscience de mes mauvaises habitudes. Le simple fait de tenir la pose me faisait trembler !

— C'est difficile...

Soupirant et grimaçant sans cesse, j'avais de toute manière bien du mal à me montrer sous un jour gracieux.

— Vous allez vous y habituer. Reprenons le mouvement... Milady, confiez-moi le rôle masculin. Guider son partenaire au milieu des autres danseurs est le propre du cavalier. Laissez-moi guider votre corps... Faute de quoi je ne pourrai pas vous protéger des éventuelles collisions.

— J'aimerais... y mettre plus d'énergie.

— Ressentez plutôt mes mouvements... Accordez-vous à mon rythme.

— J'ai l'impression... que je vais m'étouffer. J'ai le corps complètement crispé.

— Cela s'atténuera avec la pratique. Allez-y doucement, sans précipitation.

Sa méthode d'enseignement se résumait à la rigueur, sans la moindre once d'encouragement ou de motivation. Au bout de dix minutes à peine, j'étais épuisée. Le fait d'avoir forcé autant de temps avec mon coup poussé vers l'arrière avait provoqué l'apparition de courbatures. J'en avais déjà par-dessus la tête de la danse !

Excédée, je me roulai sur le lit, serrant l'oreiller contre moi. « J'aimerais faire quelque chose de plus amusant ! » m'écriai-je. Agitant mes jambes pour manifester mon mécontentement, je fus immédiatement recadrée.

— Votre sous-vêtement est visible.

Malgré mes efforts, la danse me semblait décidément hors de portée. Je levai brièvement les yeux. Son regard semblait dire distinctement : « Vous êtes vraiment pénible. » Piquée au vif, je rétorquai avec colère :

— Je ne suis pas aussi douée que toi ! Nous sommes différentes !

— Différentes ?

— Oui ! Différentes en tout point... C'est injuste...

Cette différence, bien plus profonde qu'une simple jalousie, me poussait au désespoir.

— N'as-tu pas gagné à la loterie de la vie ?

Elle était belle, compétente, intelligente et fière. Elle pouvait aller où bon lui semblait. À l'inverse, je n'étais qu'une jeune fille qu'on s'apprêtait à « vendre » comme une vulgaire marchandise, après un polissage intensif. Mon destin était d'être livré tel un produit fini à un vieil homme dont j'ignorais même l'âge. Quant à elle... J'ignorais ses motivations profondes, mais elle avait au moins la liberté de vivre comme bon lui semblait. Pour moi, il était trop tard. Parce que j'avais déjà fait un choix décisif par le passé.

— Milady.

Elle s'assit sur le lit et se pencha vers moi. De ses doigts artificiels, elle retira délicatement une mèche de cheveux collée à mes lèvres. Était-ce une marque d'affection ? Ce regard tendre qu'elle ne m'accordait que dans ces moments-là, contrastait avec son impassibilité habituelle. Était-ce le signe d'une certaine intimité née de ces deux mois passés ensemble ? Ou était-ce plutôt...

— Je vous ai un peu épuisée...

...Une simple technique ? Par moments, sa gentillesse était si prononcée... Certes, elle était payée pour être agréable, mais une telle douceur pouvait-elle être entièrement feinte ? J'en vins à penser que c'était sans doute la clé de sa renommée dans le milieu des poupées.

— Je vous prie de m'excuser de vous avoir imposé un tel effort.

Elle donnait à chacun de ses clients, même à moi, l'impression d'être unique, privilégié.

— Je vais préparer l'eau chaude. Un bon bain devrait soulager vos maux.

Malgré mes caprices et mes plaintes injustifiées, elle ne manifestait aucune irritation. J'avais du mal à l'imaginer se mettre en colère... Mais il y avait forcément des limites à son indulgence. J'étais prise d'angoisse, persuadée qu'elle en avait assez de moi, qu'elle se désintéressait de mon sort...

— H-Hé !

Comme mue par un ressort, ma main se tendit.

— Je viens avec toi.

J'agrippai le bas de sa jupe et me levai.

— Milady, les seaux sont trop lourds pour vous.

— Je ne veux pas que tu portes tout cela toute seule.

— Milady, votre rôle est de vous comporter en dame.

— Je sais, je sais. Je serai la « Milady » que tu attends devant les autres. Mais quand nous sommes seules...

L'expression désespérée de mon visage sembla l'attendrir quelque peu.

— Entendu.

Après trois allers-retours, ma baignoire à pied doré en porcelaine fut enfin remplie. Il y avait un grand bain commun dans le dortoir, mais nous n'avions pas envisagé de l'utiliser. Ses bras étaient artificiels, et je ne souhaitais pas qu'elle expose son corps aux autres. Alors qu'elle s'apprêtait à partir avec un « Je vous laisse prendre votre temps », je la retins.

— Prenons un bain ensemble.

— Non merci.

— Si tu attends que je termine, l'eau sera froide.

— Cela ne me gêne en rien.

— Ça me rendrait heureuse si tu acceptais.

— Milady, je ne suis pas là pour votre bonheur.

— On a toujours cette conversation, et à la fin tu cèdes, alors dis oui tout de suite.

S'en était suivi le silence.

Je connaissais son point faible : elle avait du mal à résister à la pression. Alors qu'elle allait dire quelque chose, elle sembla comme se rétracter et ajouta :

— Qu'il en soit ainsi. Cependant, je vous prie d'arrêter de me regarder avec insistance lorsque j'ôte mes vêtements. Veuillez également éviter de me toucher sans permission. Un comportement inapproprié et c'est ma démission sur-le-champ qui en résultera.

Je regrettai de ne pas pouvoir cacher mes arrière-pensées. Nous nous immergeâmes ainsi, côte à côte. Malgré les dimensions importantes de la baignoire, l'espace était relativement restreint pour deux personnes. Violet s'installa sur le rebord, évitant avec précaution que ses prothèses ne soient immergées dans l'eau chaude, tandis que je repliais mes jambes.

Mon regard était irrésistiblement attiré par sa silhouette tandis qu'elle s'essuyait délicatement avec un linge imprégné d'eau chaude. À la différence de moi, qui n'avais jamais pratiqué d'exercice physique, son corps était ferme et harmonieux. Sa peau irradiait d'un éclat nacré, lui conférant l'apparence d'une nymphe céleste tout droit sortie d'un tableau. Je songeais que nulle âme, quelle qu'elle soit, ne pouvait rester insensible à une telle beauté. J'entamai la conversation avec une feinte nonchalance.

— Dis-moi, cette jeune fille... Celle qui t'a interpellée à la fin du cours, près de l'entrée du bâtiment. Tu te souviens, celle qui a trébuché avec tant de... grâce au réfectoire ?

— Ah... Je vous prie de m'excuser de vous avoir laissée seule à cet instant.

— Ce n'est rien. Mais, dis-moi, a-t-elle eu un comportement étrange à ton égard ?

— Elle n'est pas du genre à importuner autrui pour obtenir un baiser, contrairement à Milady.

Je me demandai alors si j'étais, à ses yeux, la menace la plus imminente.

— Pour être tout à fait transparente... Elle m'a offert un coffret en guise de remerciements. Il contenait ces petites choses... comment les appelle-t-on déjà ? Du vernis à ongles, c'est cela ? Il y en avait une multitude de teintes différentes. Je me demande comment je vais pouvoir m'en servir avec mes prothèses.

Ses prothèses, impressionnantes, lui remplaçaient les bras jusqu'aux épaules. Leur aspect artificiel était frappant. C'était peut-être la raison pour laquelle son humanité semblait si floue, lui donnant l'apparence d'une poupée mécanique. Pourtant, la partie charnelle de son corps était d'une sensualité extraordinaire, irradiant un charme envoûtant.

Comment en était-elle arrivée là ? Ses bras avaient-ils été sectionnés ? Avaient-ils été gangrenés avant de se détacher ? Elle avait toutefois des cicatrices un peu partout, du cou jusqu'aux orteils, sa peau laissait entrevoir une multitude d'éraflures plus ou moins profondes.

— Je vois...

La guerre s'était achevée il y avait de cela quelques années sur notre continent. Sans même l'interroger sur son passé, j'en déduisis l'origine de ses blessures. À cet endroit même, sous ses prothèses, se trouvaient autrefois de véritables bras à la peau blanche et lisse, semblables au reste de son corps.

Même elle, dont on disait pourtant qu'elle possédait le corps d'une adulte, ne pouvait sûrement se résoudre à l'idée que ses bras aient été remplacés par des prothèses. C'est pourquoi, d'un ton léger, j'ajoutai :

— Je te vernirai les ongles des orteils, après le bain. Tu as reçu ce coffret, après tout. Il vaut mieux en faire usage, ne serait-ce que pour faire honneur à cette jeune fille. Bien qu'elle ait sans doute été ravie du simple fait que tu acceptes son cadeau.

— Milady...

Elle resserra ses longs cheveux blonds d'où s'échappaient des gouttes d'eau.

— Milady, vous ne m'avez jamais questionnée au sujet de mes bras.

Les gouttes tombaient une à une, semblables aux grains d'un sablier, me rappelant cruellement le peu de temps qu'il me restait à passer auprès d'elle.

Je me rapprochai, lui adressant un sourire.

Pour la rassurer, pour lui montrer que je n'avais aucune intention déplacée, je levai les mains en signe d'apaisement, puis je posai délicatement ma joue sur son genou.

Sa peau dégageait la douce chaleur d'un être humain.

Je m'étais toutefois imaginé une peau douce et tendre, comme celle d'une jeune fille ordinaire, mais ce n'était pas le cas.



— Vous ne m'avez pas non plus demandé où et comment je vivais avant de devenir la fille d'un homme si fortuné.

Comme j'étais amoureuse, je voulais tout savoir d'elle. Son présent, son passé, son futur... Mais les gens ont tous des choses qu'ils ne veulent guère dévoiler.

Une simple fille comme moi, pas particulièrement intelligente, avais bien conscience de cela. Après tout, j'étais moi-même dans cette situation.

Sous aucun prétexte, je ne voulais lui parler de mon passé.

\* \* \*

Cette nuit-là, nous nous étions endormies après avoir vernis nos ongles de pieds de la même couleur. Je fis un rêve, un rêve mettant en scène ma petite sœur. Nous mangions des pancakes dans un lieu inconnu, une simple maison en bois, image d'un foyer heureux. Nous n'avions jamais partagé de pancakes quand nous vivions ensemble. Ce rêve exprimait sans doute mon désir profond d'en savourer avec elle.

Trop petite pour tenir sa cuillère, je la nourrissais. Dans ce rêve, nous couvrîmes les pancake de miel et de crème, les décorant de cerises. Lorsque je lui demandai si elle appréciait, elle sourit et acquiesça. Ce sourire m'emplit d'une joie immense. À mon réveil, une sensation de bonheur intense, surpassant tout plaisir, m'envahit, provoquant larmes et toux. J'essuyai ma morve et mes larmes avec la manche de mon pyjama. Après tout, je n'avais pas spécialement envie de pleurer. Mais quelle fonction corporelle inutile, pensai-je.

Les larmes ne servaient à rien. Je savais au plus profond de moi que personne ne m'aiderait, même si je pleurais. Ne supportant plus d'être allongée sur le côté, je m'assis. La maladie était plus pénible en position couchée. Je frottai ma poitrine en proie la compression, tentant désespérément de retenir ma toux. Cette maladie me tourmentait depuis la rencontre avec mon père, mais elle n'était pas centrale dans ma vie. La toux était simplement douloureuse.

Je m'interrogeai sur la raison de ce malaise. J'étais censée être heureuse, pourtant mon corps se plaignait, accablé par le malheur et la souffrance. J'avais fait un choix, pour le bien de cet enfant, prête à tout endurer. J'avais cru, en toute honnêteté, que je serais capable de surmonter toutes les épreuves. J'étais convaincue que cette force ne m'abandonnerait jamais, peu importe le nombre de nuits froides à endurer. Ce sentiment persistait, même récemment, malgré le changement de situation.

*Pourquoi donc ressentir une telle douleur ?*

— Milady !

Soudainement, une voix claire résonna dans la chambre obscure. Mes épaules tressaillirent tandis que je tournai mon visage vers le lit voisin.

Violet m'observait. Je me demandai depuis combien de temps elle était éveillée. Ses yeux bleus brillaient comme la flamme d'une bougie dans la pénombre.

— Ma toux ne...

— Je vais vous apporter de l'eau

— Ça ira. C'est inutile...

— Dans ce cas, j'arrive.

Elle vint à mes côtés avant même que je ne le lui demande. Elle rassembla ses oreillers et les coussins du canapé, en fit une pile et la plaça derrière mon dos. Je pus enfin trouver une position confortable, même assise. Elle se plaça près de moi et nous partageâmes une couverture. Je lui tendis la main, qu'elle serra.

— Ce n'est pas difficile pour toi de dormir si tu ne peux pas t'allonger correctement ?

— Je peux dormir n'importe où.

— Quel travail ingrat... Même si tu restes une simple poupée de souvenirs automatiques, tu dois passer trois mois avec quelqu'un comme moi.

Mais il ne nous restait plus énormément de temps.

— Il n'existe ni bien ni mal lorsqu'il s'agit de travail. En vérité, tenir la main de Milady en cet instant ne relevait nullement de mes devoirs.

Le temps que je partageai avec la seule personne qui me soutint durant cette période de formation marquée de mensonge, était rare et précieux.

— Ouaip...

Je déposai ma tête sur son épaule.

— Dis-moi, tu es vraiment gentille... mais pourquoi ?

— Comment ça ?

— Tu es stricte d'habitude. Mais dans des moments pareils, tu te montres très chaleureuse. Pourquoi ? Alors que depuis le début je suis ignoble.

— Ignoble ?

Elle sembla déconcertée, ne comprenant manifestement pas le sens de mes paroles. Une expression d'interrogation se dessina sur son visage.

— Je ne te l'avais pas dit lorsque nous nous sommes rencontrées ? À ce moment-là, je n'avais nullement l'intention de tisser des liens avec toi. Je t'avais sommée de ne t'adresser à moi que pour l'essentiel, à savoir le tutorat. J'ai été projetée dans un univers inconnu, où chaque visage m'apparaissait hostile. Je m'étais persuadée qu'une telle beauté, payée à prix d'or, ne pouvait que me mépriser au fond d'elle-même.

— Je m'en souviens. Je m'en étais tenu aux consignes au début.

— En effet. Mais les circonstances ont révisé ma position sur le sujet. J'ai été horrible... Toi, en revanche, tu as été... si bonne envers moi.

Cela survint une semaine après mon arrivée au pensionnat, au beau milieu de la nuit. Une quinte de toux m'avait saisie, conséquence d'une vive émotion, tout comme juste avant. Elle demeurait allongée dans son lit voisin, silencieuse, m'observant lutter contre cette toux persistante. Son absence de réaction me blessa profondément, me conduisant à penser qu'elle était d'une insensibilité déconcertante. « *Je n'ai aucun allié* », pensai-je alors, submergée par le désespoir. Ce n'était pas comme si j'avais été submergée par une tragédie, mais je me trouvai incapable de penser à autre chose. Réprimant avec force mes larmes, je me recroquevillai sur moi-même.

*Je ne céderai pas ; je ne peux pas me permettre d'être faible. Si cette toux persiste, c'est que mes sentiments manquent de force...*

Malgré ces réprimandes intérieures, la toux ne fit qu'empirer, sans la moindre amélioration. Bien que l'on me parlât d'une maladie appelée asthme, aucun traitement spécifique ne semblait exister. Je ne pouvais qu'attendre que la crise se calme.

*Il m'est difficile de respirer, et je ne peux rien faire.*

J'étais au bord de la folie.

*Je veux dormir, mais c'est impossible.*

Même en fermant les paupières et en parvenant brièvement à m'assoupir, la toux me tirait sans cesse de mon sommeil. Alors que je me trouvais sur le point de hurler, prise dans ce cercle vicieux, je sentis soudain le contact de quelqu'un contre mon dos. Mon corps, surpris, se contracta dans un sursaut. Après tout, ce genre de gestes m'était assez étranger...

Lorsque j'inclinai le cou pour regarder derrière moi, je l'aperçus, silencieuse, en train de me caresser doucement le dos. Bien qu'elle ne prononçât aucun mot, son regard trahissait une certaine inquiétude. Elle continua son geste avec une infinie délicatesse. Nos regards se croisèrent dans l'obscurité. Elle entrouvrit les lèvres, comme pour parler, mais les referma aussitôt. Je me demandais alors bien pourquoi... Puis, je compris enfin.

*Ah, c'est parce que...*

C'était parce que je lui avais interdit de parler. Tel un automate, elle avait suivi scrupuleusement ma consigne. C'était sans doute pour cette raison qu'elle ne m'avait pas demandé si j'allais bien... Elle ne faisait qu'obéir à mes propres injonctions. Et dire que je la trouvais détestable...

*Mais c'est moi... qui suis abominable...*

Je m'allongeai sur le ventre, enfouissant mes larmes dans l'oreiller, la laissant poursuivre ce qu'elle faisait.

*Je ne pensais qu'à moi-même, et pourtant, cette personne...*

Elle me tendait toujours là main. N'étais-je pas, en vérité, le problème ? J'étais une maîtresse insupportable, et pourtant, elle s'inquiétait pour moi. N'en avait-elle pas marre ? Passer trois mois auprès d'une enfant insolente et maladroite devait relever d'une forme de punition. Et pourtant, elle restait bienveillante.

*Elle est vraiment gentille*

Ce n'est qu'en sa présence que je parvins à éprouver une infime pensée positive pour ce monde. Je pouvais sentir, pour la première fois, que quelqu'un prenait soin de moi. Et à cet instant précis, mon existence, qui si souvent ne rimait à rien, sembla briller d'une lumière fragile. Dans ce monde que je haïssais tant, pour la première fois, je pus respirer sans douleur.

\* \* \*

Après cette nuit, j'avais renouvelé ma demande. Je lui avais expliqué que, si elle le pouvait, j'aimerais qu'elle me parle normalement, comme elle l'aurait fait avec une fille de son âge.

— Je suis « gentille »...?

Comme je m'y attendais, elle conserva une expression interrogative. Elle ne semblait pas avoir l'intention d'acquiescer. Je posai alors mon regard sur nos ongles d'orteils assortis, dépassant de la couverture, et laissai échapper un rire.

— Oui, tu l'es !

— Vraiment ? Je n'ai fait qu'agir par mimétisme. Une fois, alors que j'avais été blessée, quelqu'un avait disposé des coussins pour éviter que la plaie ne s'aggrave. Grâce à cette personne, j'avais pu bien dormir ce jour-là. Une autre fois, alors que j'étais fiévreuse à cause d'un surmenage, cette même personne s'était levée plusieurs fois dans la nuit pour m'apporter de l'eau.

Elle expliqua qu'ayant été traitée avec bonté, elle imitait ce comportement quand elle le jugeait nécessaire.

— Je vois.

Je me demandai combien de personnes sur cette terre seraient capables de faire preuve d'une telle bienveillance. Combien d'entre elles saisissaient réellement la valeur profonde de tels gestes ?

— Milady, si vous ne parvenez pas à trouver le sommeil, souhaiteriez-vous que nous parlions de constellations ? Je suis en train de les apprendre.

Les gens agissaient surtout selon leurs propres intérêts.

— Allez !

Même en se montrant attentionnés envers autrui, ce n'était pas sans arrière-pensées.

— Permettez-moi alors de vous narrer l'histoire des étoiles jumelles, qui illuminent le ciel nocturne à cette période de l'année.

On comprend la véritable beauté d'une bonté désintéressée qu'après avoir soi-même subi de profondes blessures.

— Bon, allez !

Je songeai alors que je voulais devenir forte. Je désirais posséder une âme capable de résister, quels que soient les vents contraires ou les vagues tumultueuses. Je souhaitais un cœur d'acier faisant rempart aux assauts de la tristesse et de la solitude. Et plus encore, j'aspirais à accepter les autres, quels qu'ils soient, et à leur témoigner de la gentillesse.

Je réalisai que si sa douceur s'était infiltrée aussi profondément en moi, c'était sûrement parce qu'elle-même avait été blessée avec la même intensité. Son corps portait d'innombrables cicatrices.

N'étaient-elles pas les reflets des blessures de son cœur ? C'était précisément sa souffrance passée qui rendait sa gentillesse si différente de celle des autres. Je ne voulais pas oublier l'émotion qui m'avait envahie à cet instant. Elle m'avait offert quelque chose d'unique et d'inoubliable.

\* \* \*

— Vite, vite, tournez !

Nous répétâmes les exercices de danse encore et encore. Puis, lorsque le jour du bal arriva, un paquet me fut livré. Un courrier adressé à mon père accompagnait l'envoi. D'innombrables grandes boîtes étaient empilées dans un coin de ma chambre. À mesure que nous déballions leurs jolis écrins, des bijoux, des robes et des chaussures à talon se révélèrent. Une partie de ces trésors étaient également pour elle. Lorsqu'elle examina la lettre de l'agence postale attachée aux bagages, elle réprima une grimace, comme si un éternuement la guettait.

— Qu'y a-t-il ?

— Ma robe a été envoyée par le président de mon entreprise... Cela signifie que celui qui l'a livrée aux portes du pensionnat était sans doute un facteur que je connais. Voyez ce gribouillage.

Sur la lettre d'accompagnement, on distinguait le nom du facteur, accompagné d'un dessin enfantin où l'on voyait un sourire. Une bulle sortait du gribouillage, portant l'inscription : « Alors, on s'amuse bien ? ».

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je suppose qu'il veut me signifier de rentrer vite à la maison.

— Ah, je vois.

Elle poursuivit d'un ton calme.

— Mon métier est celui d'écrivain public. Je traite des correspondances. Si j'ai accepté ce travail, c'est parce qu'une invitation du Royaume de Drossel, étroitement lié à la maison York, me fut envoyée. Milady, cela ne vous concerne pas directement, mais depuis mon engagement auprès d'eux, plusieurs propositions me furent adressées. Refuser une demande de plus risquait de mettre la structure dans laquelle je travaille dans l'embarras. À la requête du président, je me suis donc rendue ici, mais jamais auparavant je n'avais été absente aussi longtemps. C'est un endroit isolé alors j'ai donné peu de nouvelles. Cette lettre est sûrement une manière pour eux d'exprimer leur inquiétude.

Sa voix, plus douce qu'à l'accoutumée, contrastait avec son visage impassible. Pourtant, à y regarder de plus près, il semblait qu'elle retenait un sourire.

*Je vois... Ainsi, d'autres personnes tiennent à elle.*

Il y a peu, cette pensée m'aurait emplie de jalousie. Mais, après ces trois mois passés ensemble, je m'étais familiarisée avec la personne qu'elle était, et en apprenant à la connaître, j'avais également découvert des aspects de moi-même. Mes valeurs s'étaient peu à peu transformées. Bien qu'elle ne montrât pas beaucoup d'émotions, elle semblait heureuse. Cela suffisait à me rendre heureuse aussi. Pourtant, un sentiment de solitude m'habitait encore.

— Hé... Tu pars aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui. Notre contrat prendra fin avec le bal de ce soir. Je partirai ensuite.

— Alors, amusons-nous ensemble... au bal, dis-je avec un rire forcé.

Je me fis la promesse de lui faire graver une image de moi joyeuse.

— Qu'il en soit ainsi.

Parce que je l'appréciais profondément, je voulais qu'elle garde de moi un souvenir positif. Même si je ne faisais plus partie de sa vie, même si elle m'oubliait, même si je restais la seule à me souvenir... je voulais faire cet effort. Pour elle, pour cette fille que j'aimais, et pour la petite sœur que je chérissais, je souhaitais être une personne digne.

— Pourriez-vous m'escorter ? demandai-je en tendant la main, sur un ton légèrement taquin.

À ma grande surprise, elle hocha la tête avec sérieux, plia un genou et s'agenouilla devant moi.

— Avec plaisir, Milady.

Même si on la surnommait Lady Chevalier servant, rien ne pouvait altérer son élégance naturelle.

\* \* \*

Mes mitaines étaient confectionnées en dentelle noire finement brodée. De délicates lanières ornées de bijoux maintenaient mes chaussures à talons fins. Nul besoin de mes lunettes, après tout j'étais escortée de la plus belle des manières !

Je posai une couronne tressée de fleurs sur mes cheveux. Ma robe, en satin rose pastel et à col rectangulaire, semblait presque trop extrême dans sa volonté de paraître charmante. Elle était cependant légère comme une plume, et un jupon rouge, évoquant des roses entassées, apparaissait sous l'ourlet des chevilles.

N'étant jamais sortie de ma modestie vestimentaire dans ce pensionnat, mes camarades de classe chuchotaient à mon passage, certainement intriguées par cette différence. Néanmoins, en réalité, la personne au centre de leurs murmures était quelqu'un d'autre.

— Tout le monde te regarde.

Sa robe, au col montant et boutonnée jusqu'au cou n'exposait rien d'indécent. C'était une tenue à manches longues d'une élégance splendide, parfaite pour dissimuler ses bras artificiels. Je ne pus m'empêcher de saluer le choix de cette tenue, admirable dans sa capacité à conjurer discrétion et raffinement.

— Y a-t-il un problème ?

— Non. Cela signifie simplement que tu es jolie.

— Mais tout le monde est si bien habillé.

— Tu es la plus belle de toutes.

Ses longs cheveux dorés, tressés d'un côté, retombaient en cascade sur son épaule. De dos, sa silhouette était gracieuse à l'excès. Des ornements en forme de roses, telles des étoiles scintillantes, parsemaient sa chevelure et sa robe. Bien qu'un léger doute transparût dans son regard, sa beauté était telle qu'on aurait pu la contempler à jamais. Le réfectoire, méconnaissable, s'était métamorphosé en salle de bal.

Couverte de paillettes blanches et bleues, elle ressemblait à un ciel étoilé. Des ballons argentés flottaient et tapissaient le plafond de l'atrium. D'innombrables longues tables, reliées entre elles, portaient des mets délicats, témoignant du talent des cuisiniers du pensionnat. Du gibier raffiné aux poissons les plus exotiques, en passant par des pâtisseries décorées avec un soin méticuleux, tout y était. Les petits gâteaux et biscuits, minutieusement glacés jusqu'à l'intérieur, attiraient irrésistiblement l'attention. Les décorations de table étaient également soigneusement orchestrées : des fleurs ornaient les tasses à thé, la lumière vacillante des bougies illuminait les verres, eux-mêmes entourés de rubans de mousseline.

— C'est d'une richesse presque indécente, digne d'une cérémonie de mariage. Enfin, de ce qu'on m'en a raconté.

Si le pays des rêves existait ressemblerait-il à cela ? Contrairement à moi, nerveuse dans cette ambiance nouvelle, elle restait majestueuse, imperturbable. Son attitude demeurait inchangée.

— Allons-nous chercher quelque chose. Désirez-vous quelque chose en particulier ? proposa-t-elle.

Je posai une main sur mon ventre en gémissant.

— Mon corset est trop serré... Je ne pourrai pas beaucoup manger. Et, je t'en prie, ne t'éloigne pas. Ma vision est trouble. Je ne suis pas aveugle, mais tout de même !

— Entendu, je ne vous quitterai pas d'une semelle !

Fidèle à ses paroles, bien que sollicitée par d'autres, elle resta à mes côtés. Au point culminant de la soirée, des pensionnaires volontaires entamèrent une mélodie. Peu à peu, des couples s'avancèrent sur la piste pour danser. Mon estomac se noua à l'idée de m'exposer ainsi.

*Si je trébuche, ils comprendront que je ne suis pas une véritable noble.*

Un tel faux pas ternirait l'honneur des York et compromettrait mon rôle d'héritière. Malgré mes protestations internes, j'avais tout donné pour ce moment.

— Milady, murmura une voix à mon oreille, me faisant frissonner.

Je me retournai, le corps raidi par l'anxiété. Elle se tenait à mes côtés.

— Soyez tranquille, Milady. Votre maîtrise de la danse est impeccable. Croyez-moi.

Elle était mon unique alliée.

— Si vous craignez de trébucher, sachez que cela ne se produira pas.

Elle était la seule à connaître ma situation.

— Après tout, je suis à vos côtés, prête à vous porter secours !

Mon amie, mon chevalier servant...

*Si tu le dis, je ne peux échouer. Tu tiens toujours tes promesses.*

Bien que nous ne nous connaissions que depuis quelques mois, je lui faisais une confiance totale. Mon ancien moi n'aurait jamais abaissé sa garde ainsi. Et pourtant...

*Parce que c'est toi.*

— Oui, je te fais confiance.

*Parce que c'est toi.*

— Merci pour tout jusqu'à présent. Voici donc ta dernière tâche.

*Parce que c'est toi.*

— Je te laisse le rôle du cavalier, mais permets-moi d'ajouter une chose.

*Parce que c'est toi qui a volé mon cœur ! Tu es devenue mon modèle.*

— Violet, prends ma main, je t'en prie.

La poupée de souvenirs automatiques aux cheveux dorés et aux yeux bleus, la personne la plus belle et la plus distinguée que j'avais jamais rencontrée, eut un sourire imperceptible avant de répondre :

— Avec plaisir, Milady.

\* \* \*

Après le bal, nous nous baignâmes ensemble, comme à notre habitude, avant de sécher et de peigner nos cheveux. Violet reprit l'allure qu'elle arborait lors de notre première rencontre : sa veste, sa robe ornée d'un ruban, sa broche émeraude et ses bottes marron cacao. Ainsi vêtue, elle quitta le pensionnat peu après minuit.

Le lendemain, je savais que je devrais faire face à une avalanche de questions, notamment sur l'endroit où cette Lady chevalier servant s'était rendue. Lors de nos adieux, je lui adressai une seule requête :

— Je paierai ma dette un jour. Actuellement, je suis sans-le-sou et ne peux rien t'offrir, mais je te rendrai cette faveur. Puis-je alors te demander une chose, en tant qu'amie... ?

Violet Evergarden, de sa voix douce et mélodieuse, répondit :

— Lady Amy Bartlett, je n'accepte pas d'argent de mes amis.

En entendant ces mots, une douleur poignante me traversa, à tel point que ma respiration se suspendit un instant.

Ainsi s'acheva notre aventure. Nous ne nous revîmes plus jamais en personne après cela. Néanmoins, nous n'avions jamais cessé de communiquer par lettres.

\* \* \*

Lorsque qu'Isabella York se faisait encore appeler Amy Bartlett, elle recueillit une petite fille dans un quartier de prostituées voisin, un beau matin.

— Trouve quelque chose de mieux à voler la prochaine fois.

Un garçon, coiffé d'un chapeau de chasse et vêtu d'un boléro dissimulant son corps jusqu'au cou, sortit d'un magasin de troc spécialisé dans les marchandises volées. En l'observant de plus près, on remarquait qu'il s'agissait en réalité d'une fille. La faible maturité de son corps lui permettait de masquer son sexe. Pour une femme, se travestir ainsi relevait moins d'un simple passe-temps que d'une mesure de survie pour des raisons évidentes.

Tel était ce quartier.

Crachant des jurons et faisant claquer sa langue, irritée par les exigences du commerçant, Amy trouva une fillette assise sur le sol à la sortie du magasin.

— Ah, cette petite...

Plus proche d'un bébé que d'une fillette, elle était la fille d'un commerçant qu'Amy connaissait bien. Les parents de cette enfant ainsi Amy étaient tous adolescents. Le quartier où vivait Amy était un lieu de prostitution situé à mi-chemin entre deux grandes villes. L'économie locale reposait sur l'attraction des voyageurs en errance et des soldats en déplacement. Après la prostitution, le cambriolage constituait l'activité la plus courante.

Il arrivait que des prostituées soient aussi employées comme voleuses. Les biens dérobés étaient amenés au magasin de troc, où leurs propriétaires venaient souvent les réclamer. Le commerçant, alors, concluait un accord avec eux pour le double du prix initial. C'était un commerce vicieux, alimenté par la complicité entre voleurs et vendeurs.

Amy avait croisé cette enfant à plusieurs reprises en fréquentant ce magasin. Elle avait aussi discuté à quelques occasions avec la mère de celle-ci.

— Où est ta mère ?

L'enfant, silencieuse, pointa un endroit proche. Quelqu'un gisait, là. Le cou de cette personne formait un angle étrange, et Amy comprit aussitôt qu'elle était morte.

— Elle ne bouge pas.

— Oui... elle est morte, répondit-elle froidement.

Avait-elle été assassinée par jalousie ? Ou était-elle victime d'une agression fortuite ? Peu importait. Dans ce quartier, la mort était quelque chose de banal. Que pouvait-elle y faire ? 90 % des crimes restaient impunis.

*Mais comme nous ne connaissons ni autre lieu ni autre mode de vie, c'est le seul endroit auquel nous appartenons.*

Elle observa l'enfant, encore trop jeune pour comprendre la mort de sa propre mère. Ses cheveux bouclés, d'un blond couleur marguerite, semblaient doux au toucher. Malgré la modestie des draps qu'elle portait, ses traits, hérités de sa mère, étaient empreints d'une grande beauté. Si elle était laissée à son sort, cette enfant finirait probablement enlevée et vendue par un proxénète. Elle pourrait également être prise dans le cycle du vol et ne jamais en sortir. Et si le destin se montrait encore plus cruel, son corps serait mutilé pour satisfaire les fantasmes d'obscurs individus.

— Ta mère m'a offert du pain, une fois.

Dans le passé, Amy avait été contrainte de faire des choix similaires. Cette enfant lui rappelait étrangement elle-même.

— Je n'avais rien volé depuis des jours, et je mourais de faim. Ce pain m'avait beaucoup aidée.

La vérité fut tout autre. Jamais cette femme ne lui avait offert de pain. Amy utilisait ce mensonge pour se justifier.

— C'est pourquoi je vais l'aider à être enterrée.

Amy retourna à la boutique, expliqua la situation au propriétaire et sollicita l'aide d'un homme. Des connaissances de la défunte étaient également présentes, mais aucun d'eux ne proposa de signaler l'incident à la police militaire.

Après un examen rapide, la défunte fut enterrée proprement dans un cimetière militaire voisin. À la fin de la cérémonie, tous semblaient alourdis par la fatigue ou l'émotion.

— Qu'est-ce qu'on fait de cette chose ? demanda le commerçant du magasin de troc, désignant l'enfant comme un simple objet.

La petite, immobile, n'avait pas quitté la tombe de sa mère.

— On la découpe en morceaux ou on la vend ? Si vous me la laissez, je vous reverserai une part.

À cet instant précis, Amy s'empara du destin de l'enfant, qu'elle considérait comme un bébé.

— Dans mon cas, un homme avait décidé de faire de moi une voleuse.

Pour Amy, un quotidien de vols était une existence misérable. Pourtant, elle se surprenait parfois à se demander si elle devait être reconnaissante de ne pas avoir fini dans du formol. Avait-elle réellement le droit de lui en vouloir ? Cet homme l'avait contrainte à évoluer dans un tel monde.

— Je ferai d'elle ma petite sœur.

— Haah ?

Amy avait décidé d'offrir à l'enfant un autre chemin.

— Oui, elle deviendra ma sœur. Hors de question de la découper en morceaux ou de la vendre.

Elle voulait que personne ne profite de cette enfant et qu'elle-même ne devienne l'outil de quiconque. Amy souhaitait lui offrir l'opportunité d'être aimée, comme une enfant normale, faisant fi de ce lieu maudit.

— Amy, ce n'est même pas ta fille. Pourquoi tu te sens obligée ?

Elle répondit en riant :

— Par vengeance.

Pour elle-même, pour l'enfant, pour la mère, Amy nourrissait une colère brûlante contre le monde et le destin, qui semblaient se complaire à les enfermer dans de telles situations. Elle était furieuse depuis sa naissance.

Furieuse lorsque sa propre mère fut assassinée par un voyou. Furieuse lorsqu'elle fut forcée à voler pour survivre. Et même maintenant, alors qu'elle se tenait au milieu d'un cimetière enveloppé de brouillard, Amy sentait cette colère bouillonner en elle.

*Quel est ce monde ? Qu'ai-je fait ? Qu'ont-ils fait ? Pourquoi ce monde est-il si injuste ?*

Le monde lui semblait absurde, violent, cruel au point de lui donner la nausée. Chaque jour, son corps ou son cœur souffrait. Pas une journée ne passait sans douleur.

*Celui qui a conçu ce monde, celui qui a insufflé une conscience aux humains avant de les relâcher sur terre... Quelle folie !*

Amy maudissait aussi ces âmes perverses, ces êtres abjects qui semblaient éprouver du plaisir à voir souffrir les autres.

*Je rendrai cette enfant heureuse. En vérité, elle était destinée au malheur. Mais je vais changer cela. Je vais défier ces horribles personnes, celles qui comptaient gagner de l'argent sur son dos, et le Dieu même qui avait tracé un tel destin pour elle. Vous allez voir... Je vais lui donner une vie différente... Je lui offrirai une existence digne.*

\* \* \*:

Amy Bartlett devint Isabella York un an plus tard.

Alors qu’Amy venait à peine d’apprendre à aimer quelqu’un, un messenger se présenta à elle, prétendant agir au nom de son père. Selon ses dires, cet homme souhaitait désormais récupérer l’enfant d’une ancienne amante qu’il avait jadis abandonnée en échange d’argent. Ses héritiers étaient morts les uns après les autres, emportés par une épidémie. Il promettait de l’arracher à cette misère. En retour, elle devait se présenter à lui. Bien que le messenger s’exprimât avec une certaine délicatesse, son message n’était rien d’autre qu’un ordre déguisé. Le destin avait une manière perverse d’exploiter l’irrationalité. Le monde n’avait jamais cessé d’utiliser Amy.

Elle demanda ce qu’il adviendrait de sa petite sœur si elle acceptait de rejoindre la famille York. Le messenger posa alors les yeux sur l’enfant qu’Amy tenait fermement dans ses bras depuis son arrivée et esquissa un sourire : elles ne pourraient plus jamais se revoir. Une personne de leur rang n’avait pas le droit d’entretenir des liens avec la fille d’une prostituée. Si Amy obéissait, sa sœur pourrait être envoyée dans un orphelinat ou dans une famille adoptive désireuse d’accueillir un enfant.

— Ce serait mieux pour elle, n’est-ce pas ? Tu vas la laisser vivre ainsi ?  
lança-t-il en ricanant.

La laisser vivre ainsi ? Face à cette question, Amy observa les environs de son appartement. Même pour une seule personne, l’espace était exigu. Elle ignorait depuis combien d’années ce bâtiment délabré tenait encore debout. Le sol et le plafond penchaient dangereusement, et lors des tempêtes, les habitants étaient parfois emportés par le vent. Dans la cuisine, une casserole contenait les restes d’une soupe préparée deux jours auparavant, qui constituait leur unique repas pour la journée. Les rideaux de la chambre manquaient d’un côté, et une poupée achetée pour sa sœur traînait au sol. Deux livres d’images, offerts par des connaissances, représentaient les seuls jouets à disposition. Le linge, accumulé sans distinction de jour ou de nuit, débordait presque du panier.

L’appartement était un taudis, loin d’être propre. Mais c’était tout ce qu’Amy pouvait offrir pour l’instant. Elle ne pouvait rien faire de plus.

Bien qu'elle se démenât corps et âme, le ciel ne lui accordait rien. Dieu lui semblait inexistant. Ou, tout du moins, indifférent à son existence. Sa vie était dépourvue d'espoir, de passion et de bonté. Aucun éclat ne venait illuminer ce monde de ténèbres.

S'il existait une seule chose merveilleuse dans tout cela...

— G-Gransœur...

Dans ses bras, le trésor le plus précieux qu'elle possédait, sa petite sœur, émit une voix tremblante.

— Gransœur...

Sentant peut-être la détresse de son aînée, la fillette fronça les sourcils et parut au bord des larmes.

— Gransœur...

Elle n'était pas encore capable de prononcer correctement « Amy ». On lui avait donc appris à utiliser cette abréviation affectueuse pour dire « gransœur ».

— Gransœur...

Amy avait tant de projets pour elle une fois qu'elle aura grandi.

— Gransœur...

Elle voulait qu'elle aille à l'école, qu'elle se fasse des amis et qu'elle vive des moments empreints de joie. Leur relation avait débuté comme une forme de vengeance, mais cela n'était plus vrai. Amy avait trouvé en elle un espoir, dans une vie autrement insupportable et affreuse. Protéger cette petite créature, que personne d'autre n'aurait défendue, était devenu sa raison d'être. C'était là la seule chose merveilleuse qu'Amy possédait. C'était pour cela qu'elle continuait de se battre.

— Allez, il n'y a qu'une seule réponse que tu peux donner, non ?

L'homme qui lui tendait la main dans l'ombre n'était pas un ange, mais un démon. Un avertissement résonnait dans son esprit : ceux qui franchissaient cette limite devaient abandonner tout espoir. Elle ne pouvait pas se résoudre à renoncer au phare de sa vie. Elle ne voulait pas. Elle désirait fuir. Mais... Comme l'homme l'avait dit, il n'y avait qu'une seule réponse à donner.

\* \* \*

Le long d'une autoroute bordée de verdure florissante, se trouvait un orphelinat aménagé dans un ancien bâtiment d'église.

Autour de cette institution nationale, soutenue par les contributions du Royaume de Drossel, s'étendaient des champs et des pâturages qui subvenaient aux besoins des résidents. Les enfants recueillis s'adonnaient à des tâches agricoles ponctuées de jeux et de rires. Le personnel, qui veillait sur eux, les rappelait souvent à l'ordre :

— Prenez ça au sérieux !

C'est alors qu'un bruit de moto se fit entendre au loin, à peine perceptible. Elle avançait avec agilité sur un chemin de terre non pavé, troublant la tranquillité de cette scène habituelle. La moto finit par s'arrêter devant l'orphelinat. Au moment où un membre du personnel s'apprêtait à s'enquérir de l'identité du visiteur, un homme descendit de l'engin.

— C'est le courrier !!

Le messager, singulier, portait des bottes à talon aiguille peu pratiques dans cette région rurale. Bien que son ton fût rude, il salua poliment.

Le courrier consistait en deux lettres adressées à une jeune fille récemment accueillie à l'orphelinat, une enfant encore trop jeune pour participer aux travaux agricoles. Déconcerté par l'entêtement du facteur, qui insistait pour remettre les lettres en personne, le personnel le conduisit jusqu'à la pièce où se trouvait la destinataire.

Dans la pièce, la fillette observait de manière distraite les lumières colorées projetées par un vitrail, vestige de l'époque où l'édifice servait d'église. Ces lumières inondaient la pièce, qui semblait être un espace de loisir rempli de jouets et d'étagères.

Une jeune femme vêtue comme une religieuse, visiblement dévouée aux enfants, veillait sur plusieurs petits.

— Hé, deux lettres pour toi !! déclara le facteur, s'accroupissant pour croiser le regard de l'enfant en lui tendant son courrier.

La petite, visiblement perplexe, ne tenta pas de les prendre. Peut-être était-ce la première fois qu'elle recevait des lettres. Elle retira de sa bouche le doigt qu'elle suçait, se désigna du doigt, et dit :

— Taylor

Ses grands yeux, brillants et attirants, fixaient avec curiosité le facteur, qui semblait être un intrus bien inattendu dans son univers. L'homme adoucit naturellement son ton.

— Oui, tout est pour toi !

Ses yeux se plissèrent, et un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Pour Taylor ?

— Exact. Deux lettres pour Miss Taylor Bartlett. Tu sais lire ? Non, évidemment que non, quelle question stupide, tu es trop jeune.

Il se tourna brusquement vers la religieuse, qui, prise au dépourvu par son charme et son aplomb, rougit avant de secouer la tête.

— Bon, on n'y peut rien... Taylor, ça te va si je te les lis ?

— Taylor.

— Super.

— Granfrère.

— Grand Frère ? Je m'appelle Benedict Blue, un nom bien plus classe ! Écoute, ces deux lettres proviennent de personnes différentes. La première est de Violet Evergarden, ma collègue. Elle dit que tu peux lui rendre visite si tu as des problèmes ou des requêtes à lui adresser. Elle a même joint un plan d'accès à notre compagnie postale. Cela signifie que, dans le futur, tu pourras aller nous rendre visite, ou même venir si tu cherches un travail !

Benedict tendit la lettre à Taylor après l'avoir lue.

— Passons à la suivante. Celle-ci vient d'un expéditeur inconnu. Voyons... C'est court. Très court.

Il retourna la feuille dans tous les sens, mais aucun autre texte n'y figurait. Il lut alors ce qui était écrit :

— Voici un mot magique qui te protégera : Amy. Tu as juste à le prononcer.

À l'entente de ce mot, Taylor sursauta. Ses grands yeux s'ouvrirent encore plus, et elle cligna plusieurs fois des paupières. Juste pour le plaisir, Benedict se tourna vers la religieuse et l'interpella.

— Vous devriez lui apprendre à lire, bon sang.

— C'était notre objectif. Néanmoins, son environnement passé semble avoir retardé ses capacités d'apprentissage. De plus, nous devons nous occuper des autres enfants et ne pouvons lui offrir une attention constante.

— Je comprends, répondit Benedict en soupirant. Mais elle devra savoir lire un jour. Après tout, ces lettres sont là pour être lues. Deux personnes ont pris la peine de lui écrire. Prenez le temps de lui enseigner, même si cela doit être long.

Il ne s'occupait que des livraisons, pourtant il partageait avec les poupées de souvenirs automatiques le désir d'assurer que les sentiments confiés à travers ces lettres atteignaient leur destinataire.

Pendant ce temps, Taylor essayait de prononcer le mot qu'elle venait d'entendre.

— Eh... Gransœur, balbutia-t-elle.

Mais ce qu'elle exprima différait légèrement. Elle avait évoqué le surnom de l'adulte qui avait partagé une année de sa vie. Dans cet orphelinat, parmi de nouveaux visages et un quotidien différent, les souvenirs de cette personne s'effaçaient peu à peu. Taylor avait même oublié le visage de sa propre mère. Il semblait inévitable que les souvenirs de celle qu'elle appelait «Gransœur» finissent par disparaître dans les méandres de l'oubli.

Cependant, à cet instant précis, quelque chose changea.

— Gransœur...

Elle se rappelait de la poupée qu'elle lui avait offerte, de la saveur de sa soupe, de l'odeur sucrée de ses cheveux lorsqu'elle l'embrassait.

— Gransœur... Gransœur...

Elle se souvenait que cette personne avait eu une importance capitale dans sa vie.

Et enfin, dans un souffle chargé d'émotion :

— Amy...

Pour Taylor Bartlett, avant qu'elle ne le réalise, ce nom était devenu une formule magique, une incantation pleine d'espoir.

\* \* \*

La jeune fille fixait un bâtiment en briques rouges, surmonté d'une girouette oscillant doucement au gré du vent. Debout au bord de la route, elle observait les allées et venues incessantes des passants dans cette entreprise postale au charme désuet. Un jeune homme, les bras chargés d'un paquet, pénétra dans le bâtiment. Une femme, portant sous son bras une lettre destinée à un être cher, en sortit aussitôt.

Les fenêtres du bâtiment étaient déjà grandes ouvertes.

Non loin de là, un facteur faisant un bâillement enfourchait sa moto. Une femme d'une beauté saisissante le suivait à petits pas vifs. D'un geste espiègle, elle lui tira la langue avant de s'installer de force sur le siège passager. Le jeune homme, bien qu'affichant une grimace dans son angle mort ne paraissait pas si mécontent.

Du balcon du troisième étage, des rires animés s'élevaient, mêlés à la voix d'une jeune femme qui semblait exprimer une colère passagère. Puis, un homme apparut sur le balcon, une tasse de thé à la main. Son regard se posa sur la jeune fille, qui, pour lui, n'était encore qu'un élément de ce décor urbain. Pourtant, il la salua chaleureusement, bien qu'il s'agît de leur première rencontre.

Finalement, une jeune femme aux cheveux blonds éclatants fit son apparition.

Cet endroit, plus bruyant et plus animé qu'elle ne l'avait imaginé, dégageait une atmosphère merveilleuse. Pour la jeune fille, cet endroit semblait irréel, comme un rêve.

Serrant fermement sa robe blanche, elle fit un pas en avant et, dans un souffle chargé d'émotion, récita sa formule magique.

— Amy.

---

*Ma très chère Taylor,*

*Voici une lettre que je ne peux t'envoyer. À partir d'aujourd'hui, je n'ai plus aucun lien avec toi. C'est la promesse que j'ai faite.*

*Taylor, tu sais, la vérité, c'est que je n'ai peut-être jamais voulu être une grande sœur. Ce que je souhaitais, c'était devenir une mère.*

*Je t'aime, et c'est par amour que j'ai pris cette décision. Je me demande quel impact elle aura sur ta vie. Je ne cesserai jamais d'espérer qu'elle te conduira vers le bonheur.*

*Un jour, tu m'oublieras, c'est certain. Peut-être grandiras-tu en pensant que tu n'as jamais eu de famille.*

*Mais, Taylor, même si je ne suis plus là, même si mes souvenirs s'effacent, tu continueras de prononcer ce nom. Et cela me suffit. Ce lien entre nous est éternel.*

*L'amour que je portais à tes cheveux, à la couleur de tes yeux, à ton sourire, la volonté que j'avais de vouloir te rendre heureuse... tout cela restera gravé à jamais dans mon cœur. Puisque « Amy » est un nom que tu ne peux plus prononcer pour me désigner directement, sache que mon amour pour toi transcendera le temps. À chaque fois que tu réciteras ce nom comme une formule magique, il prolongera notre histoire. Il prolongera la part de moi que tu chéris.*

*Alors, ma Taylor, si un jour tu te sens seule, prononce mon nom.*

*Avec tout mon amour,*

*Amy.*

*Nous nous tenions la main dans l'obscurité. La seule preuve que nous étions en vie était la température de notre corps. Chaque fois qu'elle disait avoir peur, je répondais par un "Tout ira bien" ou bien par un « Ton grand frère va régler la situation ».*

*Cette personne qui a fait de moi ce que je suis maintenant était ma petite sœur. J'avais réussi à prendre mon courage à deux mains parce qu'elle comptait sur moi.*

*Oui, j'étais son grand frère et elle n'arrivait à rien sans ma présence, m'obligeant à vivre.*

*Mais je ne me souvenais pas. Je ne savais plus...*

*Quelqu'un avait-il causé cette cassure en moi ? Ou bien en étais-je l'auteur ? Je ne savais plus rien...*

*Pourtant, elle a bel et bien existé. Si je la voyais un jour, je serais capable de la reconnaître, pour sûr ! Même si j'avais oublié, même si je ne me souvenais pas d'elle, j'en étais persuadé.*

*Et je souhaitais que ce soit aussi le cas pour elle.*

*Ce seul sentiment résidait en moi tel un feu de joie.*

## Benedict Blue

---

\* \* \*

Que les continents éparpillés dans le monde soient grands ou petits ne faisait aucune différence pour les gens...

Peu importait l'endroit, tant qu'il y avait des êtres humains, il y avait de la vie. Labourer, cultiver, récolter, construire et colorer. Créer et échouer. Se cacher, interagir, détruire, mourir de faim, réussir. Déprimer, verser des larmes, contraindre. Briller, agir de façon immorale. Se repentir, partir, adorer. Acclamer, se reproduire, se lamenter. Devenir oisif. Être nostalgique. Ils s'aiment et s'entretuent.

C'est le cas pour lui.

\* \* \*

Lorsqu'un certain continent mit fin pour de bon à une guerre qui durait depuis longtemps, celle qu'on nommait "Guerre Continentale", les batailles se poursuivaient sur un autre, comme si de rien n'était. Dans tous les métiers de la guerre, il n'y avait rien de plus représentatif que celui des mercenaires. Bien qu'il en existât de différents types, ceux qui erraient sur ce continent étaient en majorité des combattants libres qui rejoignaient le camp le plus offrant.

Ils pouvaient être à l'est aujourd'hui et à l'ouest demain et avoir un camarade de boisson de la veille devenir un ennemi le lendemain. Les mercenaires ne se souciaient pas non plus de ce qui pouvait arriver à leur chef de faction qui s'était offert leurs services ou bien du sort du village de la fille avec laquelle ils avaient couché. Seul l'argent était le moteur de leurs actions.

Et en ce moment même, un mercenaire était à l'agonie. La mort allait certainement faucher d'autres de ses semblables.

— Il fait si froid...

Des cheveux blonds sableux se balançaient dans le vent mêlé à la poussière cendrée. Un homme d'une beauté telle, que c'en était du gâchis que de périr

ici dans un tel endroit. Il gisait dans une position identique à celle d'un nouveau-né. Sa peau couleur ivoire, dans laquelle se dressaient des poils dorés, était exposée sans pitié aux menaces naturelles.

L'homme gémissait au milieu de ses souvenirs embrumés, se demandant comment les choses avaient pu finir ainsi.

*Il y a trois jours, je tuais. Il y a deux jours, je tuais aussi.*

Il se souvint de plusieurs combats auxquelles il avait prêté son corps sur un coup de tête.

*Hier... Oui, j'étais dans le bar d'une petite ville d'autoroute à danser avec des femmes. Je buvais...*

L'homme pouvait plus ou moins comprendre ce qui s'était passé. Il avait dilapidé la récompense qu'il avait reçue pour avoir survécu aux flammes de la guerre et avait passé la nuit avec une femme d'une rare élégance, ayant remarqué à quel point il dépensait sans compter. La chambre et les boissons avaient été arrangées par ladite femme. Elle avait très probablement administré une drogue dans son verre.

— Je suis malade... oeh...

Le fait qu'on l'ait dépouillé de tous ses biens, qu'on lui ait arraché la prime qu'il avait gagnée au prix de sa vie, et qu'on l'ait laissé au hasard dans un tel endroit sans que personne ne prenne la peine de l'achever ne pouvait être qualifié autrement que de malheur. Le fait que son corps ne soit pas attaché était une chance, mais même si c'était le cas, il n'aurait pas bougé. Il semblait qu'il n'avait pas du tout l'énergie pour se lever.

— Quelq...

Tenta-t-il de dire, mais il se tut

*Même si j'appelle quelqu'un, il n'y a personne dans le coin. Qui serait même ce « quelqu'un » pour moi, de toute manière ?*

L'homme n'avait pas de camarades ou de famille pour l'aider dans un tel moment. C'est ce que cela signifiait de vivre pleinement. Il rendait ses bagages aussi légers que possible et avançait simplement dans la direction qu'il sentait bien. Avec un objectif ambitieux, on pouvait avoir de bons résultats. Être peu

enthousiaste était synonyme d'obstacles divers liés aux décisions de vie. Ceux qui n'avaient rien pouvaient probablement voir un monde bien plus vaste que ceux qui avaient tout. Cependant, n'avoir personne pour les pleurer lorsqu'ils goûtaient à leurs derniers instants était bien solitaire.

Une douleur se fit ressentir quelque part dans les tréfonds de sa poitrine, dans cette zone que l'on nommait "cœur".

— Non, hors de question de croupir ici !

La douleur était toujours vive, mais l'homme n'était pas du genre à se résigner docilement à son sort. Il serra les poings, motivant son corps et tentant de se relever d'une manière ou d'une autre.

— Comme si j'allais mourir... Comme si j'allais mourir, comme si j'allais mourir !

Peut-être parce que ce rugissement avait été la dernière force qu'il lui restait, l'homme s'effondra de nouveau sur le dos tête la première après avoir simplement crié. Enfoui dans le sable, il perdit conscience. En temps normal, il serait mort ici, mais il y avait un certain nombre d'individus ayant les faveurs de la déesse de la Fortune au point qu'elle les préserve de leur destin. Le fait qu'un motard au grand cœur passe par cette route sans signalisation et qu'il le découvre était l'œuvre de cette bienfaitrice.

\* \* \*

L'homme rouvrit les yeux après quelques heures.

— Qui... es-tu ?

En raison de la surprise, mais aussi parce qu'il était assis, sa voix était rauque.

— Hodgins, un vétéran de guerre en plein voyage. Je suis celui à qui tu dois la vie. J'ai ramassé ton corps nu dans le désert.

C'était un homme aisé, facile à vivre, très sociable, extrêmement calculateur et secret. Il avait généré d'un coup de gros bénéfices lors de paris de guerre ce qui lui donnait un air quelque peu arrogant au vu de son évolution rapide. Il était actuellement entrepreneur, tentant de créer son entreprise.

C'était la première rencontre de cet homme avec Hodgins, son sauveur.

\* \* \*

— Pourquoi tu m'as aidé, l'Ancien ?!

Sa voix dure résonna dans tout l'intérieur de la boutique. Les deux hommes se trouvaient dans un restaurant à terrasse ouverte situé au premier étage d'une auberge. Il était trop tard pour le petit-déjeuner et trop tôt pour le déjeuner. L'homme s'était fait remarquer. Après tout, quelle que soit la façon dont on le regarde, il était habillé d'une chemise et d'un pantalon larges, manifestement empruntés.

— Ah, désolé. Ce gamin est un peu mal élevé. Je vais lui dire de se calmer. Hum ? Attends une minute...l'Ancien !? Moi... ?

Hodgins ouvrit grand les yeux et se pencha plus près de l'homme.

*Il a vraiment réagi à ça ?*

Le jeune homme et cet Hodgins trop joyeux formaient une combinaison mal assortie à l'intérieur de cette auberge raffinée. Il était inévitable que les regards des clients se posent sur eux de manière naturelle, mais après un grognement du jeune homme, stipulant qu'ils n'étaient pas des bêtes de foire, fit détourner le regard de tout le monde.

— L'Ancien, écoute-moi.

— Non, non, il y a plus important. Que dirais-tu d'abord de régler la question de ma supposée vieillesse ? J'ai certes déjà dépassé la trentaine, mais je suis plus jeune que ceux de ma génération. Ils sont déjà tous mariés. Mon ventre ne ressort pas et puis je suis un gentleman. En quoi je ressemble à un Ancien ? Plutôt à un grand frère non ? Réfléchis bien veux-tu ? Prêt, p...

— L'ANCIEN !

Comme s'il avait été poignardé en plein cœur par ses paroles, Hodgins se serra la poitrine et gémit.

— Qu'y a-t-il... jeune homme... ?

Même sa voix était douloureuse.

- Pourquoi m'as-tu aidé ? Tu m'offres même de la nourriture...Qu'est-ce que tu veux au juste ? J'ai dit que je n'avais pas d'argent.

Si cet homme était facturé pour un repas dans cet endroit maintenant, ce serait la fin pour lui. En contradiction, Hodgins agita sa main sur le côté.

- Nah, je ne veux pas de ton argent.

- Alors mon corps ?

- Tu as... une trop grande confiance en toi. Eh bien, quand je t'ai vu pour la première fois, ton corps était enfoui dans le sable et je n'ai pas pu voir autre chose que ton visage. J'ai pensé que tu étais une jolie fille nue s'étant évanouie.

Après avoir jeté un regard fugace à l'homme, il tourna la tête dans une autre direction, le regard lointain.

- Quand je t'ai pris dans mes bras, j'ai remarqué que tu avais quelque chose en plus dans cette zone du corps. Mais tu étais encore en vie, alors je t'ai ramené à l'auberge avec moi. Je t'ai massé le corps vu que tu étais en hypothermie et avant de le réaliser, c'était déjà le matin. Je savais que tu n'avais pas d'argent rien qu'en te regardant. Et puis j'ai eu confirmation que tu n'avais bien rien sur toi ensuite.

Cette fois, celui qui avait mal à la poitrine était l'homme.

- Désolé de ne rien pouvoir te donner.

Comme le ton de sa voix avait beaucoup changé, peut-être qu'un point sensible avait été touché.

- Jeune homme, que faisais-tu enfoui à cet endroit ?

- Tu me demandes pourquoi ?

Bien qu'hésitant à évoquer son malheur, il résuma sa situation.

Hodgins avait écouté sérieusement au début, mais à la moitié, il tourna le visage sur le côté et ses épaules tremblèrent comme s'il se contenait son rire.

- Si tu veux rire, fais-le... !

- Je peux ? Ahah ! Ahahahahah ! Tu avais finalement gagné un peu et tu as tout perdu ?! C'est trop pitoyable ! J'ai mal au ventre... Ah, attends un peu. Et si tu arrêtais de soulever cette chaise ? Du calme, non ? C'était terrible, n'est-ce pas ? Tu as faim ? Mange, mange. En parlant de ça, je ne t'ai pas demandé ton nom non plus. Jeune homme, comment t'appelles-tu ?

Ce fut le silence.

- Hé, hé, peu importe à quel point tu te comportes mal, tu devrais au moins donner ton nom.

Faisant la moue, l'homme murmura sèchement :

- Je n'en ai pas.

Semblant avoir été faits à partir des couleurs du ciel d'été et soufflés dans du verre, ses yeux remarquables s'assombrèrent, exprimant de la résistance une fois de plus. Croisant les bras, il posa ses pieds sur la table.

- Je n'ai pas de nom. On m'en a peut-être donné un, mais je n'en ai pas actuellement. Appelle-moi comme tu veux. Mon nom de mercenaire était « Blue ». Comme je ne connaissais pas le mien, j'ai pris la couleur de mes yeux.

Hodgins montra de l'agitation pour la première fois devant le jeune homme, réduit en un amas de mécontentement.

- Tu n'as pas de nom ? Comment ça ?

- Amnésie. Ma mémoire ne retient que ce qui s'est passé il y a quelques années. Je ne sais pas où j'étais, ce que je faisais, d'où je viens ou qui j'étais avant ça. Quand je suis revenu à moi, j'étais allongé sur la rive d'une rivière aux frontières de ce continent. À l'époque, je portais une armure et une cape... Si je n'avais pas été recueilli par une gitane, je serais mort comme ça.

Hodgins réalisa à ce moment-là qu'il avait gaffé.

- Tu ne te souviens de rien ? Pas même d'une seule chose ?

Le silence de nouveau.

- Il y a bien quelque chose tout de même ?

Cela pouvait être suffisamment important, car le jeune homme hésitait. Après avoir montré son indécision, il ouvrit finalement la bouche.

— J'ai probablement... eu une... petite sœur.

Son attitude était presque digne de la confession d'un péché.

— Pourtant, je ne me souviens pas d'elle. J'ai juste le souvenir qu'elle a existé sans savoir quel genre de personne elle était. Mais elle était bien là, j'en suis certain.

Hodgins finit par attraper sa propre chemise au niveau de la poitrine.

— J'ai suivi les gitans pendant un certain temps, apprenant comment chanter, danser et tout le reste. Puis, à la fin, j'ai changé de métier pour devenir mercenaire. J'ai pensé que le combat correspondait mieux à ma nature. Mon surnom est le « Monstre assoiffé de combats ». Je suis célèbre dans le monde des mercenaires.

En disant cela, l'homme a haussa les épaules.

— Mais bon, ce n'est pas un nom.

Il ne savait pas qui il était. À quel point cela était-ce inquiétant pour lui ? Le jeune homme ne semblait pas du tout avoir une personnalité louable, mais il était apparemment préoccupé par le fait de ne pas avoir de nom.

— Hu~n... c'est comme ça ? Tu étais donc un mercenaire, hein ?

— En effet. Est-ce mal ?

— Non, mais finalement, tu n'as ni nom, ni argent, ni quoi que ce soit.

— Non ! Non ! Non !

La rage du jeune homme se fit ressentir à travers ces « Non », menaçant la vie de Hodgins.

— Tu veux te faire tuer, l'Ancien ? Je dis ça comme ça, mais je me fiche bien de la morale. Si je n'aime pas quelqu'un, je le défonce.

— Je vois. Pas un seul « merci ». Mais j'aime bien ta sincérité.

— Et donc ?

— Tu vois, j'ai une connaissance. Une fille qui te ressemble. Même si je suis son tuteur légal, je l'ai laissée avec d'autres personnes et je suis parti en voyage comme si je fuyais. J'avais le sentiment que je ne pouvais pas la laisser seule.

*Quelqu'un qui me ressemble ?*

Y avait-il une telle personne dans ce monde ?

— Quel genre de fille c'est ?

Sans répondre à la question, Hodgins donna des miettes de pain à une colombe qui attendait à ses pieds que les restes de son repas tombent. Quelle que soit sa pensée, il resta silencieux pendant un moment et se leva soudainement de sa chaise, poursuivant la colombe. Les autres colombes ne pouvaient pas supporter son action imposante, battant des ailes et s'enfuyant dans le ciel.

— Hé, quel genre de fille c'est ?!

Son cri de colère se superposa au rire innocent de Hodgins et au bruit des battements d'ailes. Alors que les colombes s'envolaient vers la ville dans son dos, Hodgins se retourna vers le jeune homme, mais tout en regardant ailleurs.

— Les plus forts et les plus faibles de ce monde.

Hodgins souriait comme à son habitude, mais son regard restait de marbre. Peu importe que la fille à laquelle il faisait référence soit bonne ou mauvaise, l'on pouvait voir que c'était quelqu'un d'important pour elle au vu de l'atmosphère.

Le jeune homme fronça les sourcils.

*Qu'est-ce que c'est que ça ? Une énigme... ?*

Il comprenait de moins en moins son sauveur.

— Je dois aller la voir et me confronter à elle.

Hodgins avait dit qu'il avait une trentaine d'années, mais il semblait plus âgé que cela lorsqu'il parlait des *"plus forts et des plus faibles du monde"*.

— Je ne peux pas lui dire que c'est difficile pour moi de regarder son visage quand elle semble triste.

Les yeux plissés, le jeune homme pensa :

*Ce mec... il fait semblant d'être décent. Il y a quelque chose qui cloche chez lui.*

Il sentit une torsion de la part de l'autre homme qui riait. Ce dernier avait beaucoup parlé au début, mais il préféra donner libre cours à ses pensées plutôt que d'avoir une réelle conversation. N'était-il pas accablé par une sorte d'énorme fardeau pour lequel il ne pouvait rien faire ?

— Bon, c'est décidé.

Hodgins pointa son index sur le jeune homme et fit un clin d'œil.

— Si tu ne sais pas qui tu es, ça te dit de me suivre ?

— Tu veux dire que tu vas me donner un travail ?

— C'est exact. Tu as des manquements partout, mais viens chez moi gagner de l'argent. Tu en auras besoin pour rechercher ta sœur et pour te venger des types qui t'ont jeté nu dans le désert, n'est-ce pas ? En échange, tu peux me prêter ta vie pour un temps ?

— Hah ?

— Pour l'instant, tu n'as que ta vie, hein ? Je vais acheter ça.

À ces mots, le cœur du jeune homme commença à s'agiter au point que ce dernier gémissait. Il était normalement habitué à ce que sa vie soit achetée contre de l'argent, mais faire la chose en face à face comme ça lui coupait en quelque sorte la respiration.

— C'est combien ?

À cette question, le jeune homme ne sut répondre.

\* \* \*

Par la suite, le jeune homme acquit un nom.

**"Benedict Blue"**.

Il avait un travail et un toit à la compagnie postale CH.

Il avait un sauveur qui lui était cher : Claudia Hodgins.

Il avait également fait la rencontre de nouveaux camarades.

C'était un long prologue empli d'épreuves, mais c'était son histoire...

\* \* \*

- L'explication s'arrête là. Le client qui a fait cette demande souhaite simplement que la lettre soit bien reçue. La petite Violet s'occupera de l'écriture et Benedict de la livraison. C'est une commande soudaine, mais au moins vous y allez à deux. Je peux compter sur toi Benedict pour accompagner la petite Violet également sur le retour. Je vous donnerai quelques jours de repos après votre mission terminée, alors faites de votre mieux. Des choses à redire ? Ça vous convient ?

Benedict observa la jeune fille aux cheveux d'or qui avait immédiatement répondu « Oui » avec des yeux bleus semblables aux siens. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre sur un canapé dans le bureau de Hodgins. C'était un début de matinée assez laborieux et il était bientôt l'heure d'effectuer le service. Le climat, l'atmosphère et la nourriture de Leidenschaftlich, auxquels Benedict n'était pas habitué parce qu'il venait d'un autre continent, pénétraient maintenant son corps sans aucun rejet.

- Très bien.

Il n'avait aucune raison et n'était pas en mesure de refuser. Celui qui se trouvait devant lui était son sauveur et son supérieur. Il n'avait en soi aucun respect pour ce dernier, mais il se sentait bien avec lui. Et ce sentiment de familiarité était très probablement du plus haut degré.

- V, allège tes bagages. Je ne veux pas que ma moto adorée soit ralentie.

La fille à côté de notre Benedict amnésique était une personne venant seulement d'apparaître dans sa courte vie. Dès leur première rencontre, Benedict l'avait catégorisé comme une assistée. C'était une poupée de souvenirs automatiques des plus étonnantes. Son impudence mise à part, c'était une jeune fille ignorante qui ne connaissait pas les bonnes manières. Au début, il avait douté qu'une personne aussi machinale, issue de l'armée, puisse travailler dans l'industrie du Service, mais elle était actuellement l'employée la plus populaire de la compagnie postale CH.

- En effet. Je devrais garder seulement le minimum d'armes. Le poids de mon corps est également lourd à cause des prothèses, ce qui ne manquera pas d'augmenter le poids sur la moto.

Son apparence fine avait toujours volé les yeux de ceux qui la regardaient, mais dernièrement, il avait l'impression que son charme avait augmenté. C'était comme si le printemps venait de naître au sein de sa beauté froide.

— Avec Benedict, je peux me contenter du minimum. En cas d'urgence, c'est quelqu'un de fiable.

Elle était devenue capable de sourire quelque peu à l'occasion. Le plus gros incident parmi ceux qu'ils venaient de vivre en personne, le détournement du train Intercontinental, traversa l'esprit de Benedict. De même qu'un homme avec un cache-œil, qui s'était présenté en embrassant Violet de côté alors qu'elle avait perdu un bras, avant de prendre congé.

Il n'avait pas tout entendu sur le passé de ces deux-là, mais Hodgins lui avait raconté le gros de l'histoire par la suite. Ils étaient amoureux l'un de l'autre. Il n'y avait pas de place pour que quelqu'un s'interpose entre eux. Leur collègue, Cattleya, avait dit que ces deux-là avaient apparemment commencé à se voir lors des jours de repos de Violet. Cattleya s'était contentée d'un « Je suis contente » en rigolant.

Benedict lui, ne voyait pas la situation d'un bon œil. C'était probablement la raison pour laquelle observer Violet ces derniers temps n'était guère amusant. Il était méfiant, estimant qu'elle se faisait manipuler par un homme beaucoup plus âgé venant de faire une apparition soudaine après des années sans nouvelles. Pour dire les choses positivement, il était inquiet.

Avec le bout de ses doigts, Benedict donna une pichenette sur le front de Violet, qui n'avait évidemment pas compris la raison.

— Pas vraiment, tu es légère. C'est juste que ta valise est lourde. Papy, tu as déjà soulevé le bagage de V ? Fais-la tourner dans les airs et tu peux assommer quelqu'un. C'est rempli d'armes sous ses vêtements.

Hodgins montra une mine déplorable.

— Petite Violet, dis-moi... tu achètes des armes avec ton salaire ?

- Dans l'armée, on nous livrait constamment les armes, mais maintenant, je n'ai plus d'autre choix que de les acheter moi-même. Après tout, Je ne peux emporter Witchcraft avec moi que lorsque je suis de service, président Hodgins. J'ai récemment acheté un fusil de chasse à longue portée, mais mes mains sont en fait plus habituées à manier des grandes armes de type massue, pouvant se balancer.

Peut-être en raison de son désir d'acquérir de grandes armes, Violet se déplaçait comme si elle en maniait une réelle, fixant l'arme imaginaire.

- Je ne peux vraiment pas. Je me suis donné la peine de te donner une apparence mignonne, alors n'emporte pas ce genre de choses avec toi je te prie. Seulement en cas de force majeure !

- Et puis ce sera encore plus lourd pour ma moto alors c'est non !

Complètement cernée par les deux hommes, Violet afficha une mine déconfite, comme dépitée.

- Je suis prête à expliquer les points forts d'une telle arme, il faut...

Sans avoir pu terminer son argumentaire, les deux hommes partirent à la hâte. Laissés par Hodgins et salués par Lux, au standard téléphonique, Benedict et Violet quittèrent la compagnie postale. Les deux blonds s'élancèrent sur leur moto vers l'inconnu. L'automne avait pris fin, laissant place à l'hiver. Leidenschaftlich n'était habituellement pas un théâtre enneigé, mais des vents glacés soufflaient comme à l'accoutumée.

Gants, écharpes, parkas, même si les mesures de protection contre les basses températures étaient appropriées, le froid restait intense. À son poste de conducteur, Benedict n'avait d'autre choix que de subir les rafales glaciales de plein fouet. Les bras artificiels de Violet enroulés autour de sa taille étaient également gelés. Le contact de la partie non métallique de son corps sur le dos de Benedict était sa seule source de chaleur. Il pouvait sentir l'emprise de ses bras bien plus fermement que lorsqu'il la conduisait en été. Était-ce à cause du froid ou de la confiance qu'elle avait en lui ? Sentant une démangeaison, Benedict éternua :

- Achoo !

Tout en accélérant avec force sur ce vaste territoire, il engagea une conversation avec Violet sans raison particulière,

— Il fait froid !

— Oui.

— V, tes prothèses tiennent le coup ? Il n'y a pas de risques ou quelque chose de gel ?

— Un gel des articulations serait problématique, mais cela n'arrivera pas tant que le froid n'est pas extrême.

— Hu~n.

— Nous avons beaucoup parcouru les terres du Nord durant la guerre continentale. Je suis habituée à utiliser les protections contre le froid.

— Eh bien, l'endroit où nous allons, Lontano, est situé à Leidenschaftlich. Il n'y aura donc pas de neige à cette époque de l'année, sauf situation exceptionnelle. Il ne devrait pas y avoir d'obstacles pour la livraison.

— C'est rassurant.

— Hé, il ne faut pas dire ça.

— Pourquoi pas ? Le climat est stable et puis c'est vous Benedict qui avez stipulé qu'il ne devrait pas y avoir d'obstacles.

— C'est justement parce que cela sort de ta bouche. On a l'impression que quelque chose va se passer. C'est de mauvais augure.

— Ce que je dis aurait un impact sur la stabilité de la situation ?

Benedict savait que les sourcils de Violet s'étaient froncés même sans la regarder. Il se mit à rire à gorge déployée.

- Idiote ! Si j'ai dit ça, c'est parce qu'un problème est vite arrivé à tes côtés. En diminuant les bagages, on s'est préparé pour une seule situation problématique. Lontano est une ville assez grande où les voyous ne manquent pas. Les villes attractives ont beaucoup de côtés sombres.
- Et c'est un problème.
- Tu t'es fait draguer par un énergumène et c'était la bagarre. Tu t'es fait attaquer par un bandit et c'était la bagarre. La moto s'est cassée et nous sommes restés coincés dans un champ. Quoi d'autre... ? J'ai beau énumérer les choses, je n'en vois pas la fin.

Comme pour protester, Violet rétorqua :

- Je ne puis être d'accord avec cela. Benedict, les bagarres que vous avez déclenchées personnellement doivent être incluses.
- Ah oui ? Alors faire équipe avec toi ne me réussit pas.

Après une courte pause, Violet objecta de nouveau.

- Je ne puis être d'accord encore une fois... Je veux bien croire que notre duo est propice à l'apparition de complications, mais nous avons su y faire face. À nous deux, nous avons la capacité de surmonter les obstacles.

Il était difficile de dire ce qu'elle pensait et elle aurait très bien pu simplement réfuter cette réputation négative qu'il lui avait collée et pourtant, il eut une autre réponse.

- Heheh

Un rire naturel s'échappa de ce dernier. Son souffle s'échappant en bouffées blanches derrière, Violet ajouta quelque chose, comme si elle venait de se souvenir de l'information.

- Cela s'applique en temps de guerre seulement, mais... nous aurions encore moins d'ennemis si Cattleya était incluse.

Murmura-t-elle après une pause. Benedict sourit.

- Si ça arrivait, on serait imbattable, gloussa-t-il.

À partir de là, le chemin vers leur destination prit quelques heures. L'endroit vers lequel se dirigeaient la poupée de souvenirs automatiques et le facteur de la compagnie postale CH se nommait Lontano. Petite par rapport à la capitale, Leiden, c'était la ville la plus prospère parmi les villes voisines. Les maisons formaient un cercle comme si l'objectif était d'entourer le vieux château qui se tenait au sommet d'une colline légèrement élevée et qui s'étendait sur une centaine de mètres. Une rivière portant le même nom que le pays coulait à proximité.

Enchâssé dans une atmosphère solennelle, ce château était une attraction célèbre de la ville. Bien qu'il en détienne les droits, le clan qui le possédait avait confié la gestion à la municipalité. Cette dernière autorisait les gens à le visiter pour un prix abordable. Le vieux château était devenu un lieu touristique grandiose, car celui qui l'avait construit était un architecte réputé.

Les lieux dotés d'attractions renommées avec une valeur culturelle attiraient facilement les jeunes artistes. Lontano ne faisait pas exception à la règle, avec ses musées et autres galeries d'art, ses salles de théâtre et son marché de livres anciens. L'agglomération était devenue un passage obligé pour les amateurs du genre. Avant de franchir les portes de la ville, l'on pouvait entendre de la musique jouée par des jeunes au bord de la route et, une fois à l'intérieur, les librairies se succédaient au fur et à mesure de la marche.

Les abords des statues et des fontaines étaient bondés de gens qui dessinaient des croquis. C'était une ville aux structures magnifiques, mais sombre alors il était facile de se perdre si l'on s'égarait dans une ruelle. Bien qu'il s'agisse d'une petite zone, il y avait aussi un quartier chaud, plus populaire auprès de ceux qui ne s'intéressaient pas aux arts.

— Maintenant...

Benedict déposa Violet à l'entrée de la ville. Elle se précipita ensuite chez le client qu'elle devait retrouver afin d'écrire pour lui. Benedict lui-même avait plusieurs paquets à livrer dans le secteur et, une fois le travail terminé, il comptait retourner à Leiden, où la remise de rapports et la livraison d'autres lettres l'attendaient. C'est pourquoi Hodgins leur avait ordonné de se rendre tous les deux dans cette ville.

C'était plus efficace que d'obliger Violet à utiliser les transports en commun. Cela ne coûtait rien et prenait moins de temps. Tout juste avant midi, les touristes formèrent progressivement une foule animée.

— Qu'est-ce qui serait bien ?

Les yeux bleu ciel de Benedict filèrent à la recherche d'un bon point de rendez-vous. Il y avait une banque, une boulangerie, un magasin de souvenirs et la statue d'une femme nue portant un enfant. La boulangerie semblait aussi avoir un café, et on pouvait voir depuis les fenêtres en verre, des gens profiter d'une ambiance chaleureuse et de pain fraîchement cuit.

— C'est réglé. V, on se retrouve à la boulangerie. Peu importe qui arrive en premier, on attend à l'intérieur.

Violet hocha sèchement la tête.

— Tu veux manger du pain, n'est-ce pas ?

En effet. Le pain de cette boulangerie est délicieux à ce qu'il paraît, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'y goûter. Mais s'y arrêter pour y goûter relève du bon sens quand on est de passage dans cette ville pour tous les facteurs dignes de ce nom. Celui-là avec du fromage fondu dessus... faut qu'on en ramène un en souvenir pour l'Ancien.

En entendant Benedict parler de « souvenir », Violet cligna des yeux.

— Très bien, Mais Benedict, qu'est-ce qui vous arrive, au juste ?

Sa surprise reflétait à quel point elle avait trouvé ça fou.

— Tu es bien grossière avec moi, tu le sais ça ?

— Je m'en excuse... Alors, que vous arrive-t-il ?

Que Benedict daignât montrer de la bienveillance à Hodgins semblait incroyable pour Violet. Elle avait donc exprimé son inquiétude quant à un dysfonctionnement éventuel de son corps ou de son esprit. Benedict frappa légèrement et amicalement le sommet de sa tête avec le dos d'un couteau.

- Tout va très bien ! Tu ne le sais peut-être pas, mais il m'arrive parfois d'apporter des souvenirs à l'Ancien ! Même les autres poupées de souvenirs automatiques le font quand elles vont dans des endroits exotiques, non ? C'est tout. Et puis il m'offre de la nourriture et d'autres trucs avant le jour de paie en plus... Il m'offre souvent le déjeuner en fait.
- Je vois que le président Hodgins a tendance à vous accorder un traitement de faveur, Benedict.

*« Je ne veux pas entendre ça de toi, alors qu'il traite comme sa fille »,* pensa Benedict.

Tout en se tournant vers l'autre côté, il s'exprima à nouveau.

- Eh bien, il est allé jusqu'à s'occuper d'un amnésique comme moi et il m'a donné un nom. Il se pourrait bien que notre relation soit spéciale.

Cela était sorti naturellement.

- Il en est donc ainsi.

Benedict fut décontenancé par l'interjection logique de Violet. Ce n'était pas comme s'il cachait tout ça, mais il n'en avait jamais parlé à ses collègues. Il n'avait eu jusqu'à présent aucune réponse satisfaisante pour expliquer son amnésie. Soit on lui lançait des regards déplacés, soit on lui crachait des mots de pitié semblables à des condoléances. Quoi qu'il en soit, Benedict était le genre de personne facilement irritable. Il avait maintenant un nom et une position. Il n'était plus ce « Blue » ne possédant rien. Il ne voulait pas avoir honte de l'époque où il avait vécu sous ce nom qui était la couleur de ses yeux.

*Je me demande...*

Il n'en était pas fier non plus.

*Je me demande comment elle va réagir.*

Elle n'allait certainement pas grossir les choses, mais allait forcément finir par dire quelque chose de bien déprimant. Tout en acceptant des sentiments inconfortables, Benedict attendait sa réponse. Cependant, peu importe combien de temps il patientait, il n'y avait eu aucune réaction après cela. Leurs yeux bleus respectifs s'échangèrent des regards à plusieurs reprises. Un

silence prolongé s'installa entre eux. Finalement, Violet inclina légèrement la tête et brisa la tension.

— Il y a un problème ?

Benedict fut ainsi libéré de ses pensées.

— Hey, Tu n'as rien à dire sur mon amnésie ?

Les cils dorés de Violet clignèrent.

— « Rien à dire » ?

— T'as bien une remarque, non ? On parle d'amnésie quand même. C'est rare !

Le dire lui-même était quelque peu embarrassant et pathétique. Ne s'intéressait-elle pas à son passé ? La déception se fit ressentir.

— Pas vraiment.

Ces paroles provoquèrent un changement dans ses sentiments.

— C'est effectivement peu commun, mais dans mon cas, ce n'est pas quelque chose d'étrange.

Violet eut un ton teinté d'une once de jovialité.

— J'ai une longue période dont je n'ai pas le souvenir. Je ne savais pas non plus comment parler. Le Major m'a donné le nom d'une déesse des fleurs. Benedict, quelle signification a le tien ?

*C'est vrai.*

L'amnésie de Benedict ne semblait pas être un gros problème pour Violet.

*C'est tout.*

Cette jeune fille appelée Violet Evergarden n'avait pas été considérée comme une personne durant cette période sans nom, mais comme une arme. Et elle n'en parlait ni avec prétention ni avec honte.

C'est du président Hodgins que nous parlons, il doit donc y avoir une signification. On peut dire que nous avons beaucoup de chance tous les deux, n'est-ce pas ? Si j'avais été utilisée par quelqu'un d'autre que le Major, je ne sais pas ce qu'il serait advenu de moi à l'heure qu'il est.

Elle n'y voyait qu'un moyen de rencontrer cette personne qu'elle aimait tant.

— Oh.

Violet, qui était innocente et manquant de ce petit quelque chose quelque part, se sentait triste et affectée.

— Alors, quelle est la signification de votre nom ?

— J'ai oublié !

— Alors, demandons au président Hodgins à notre retour. Je veux savoir.

— Non, non, non ! Ne lui demande pas ! Bon, je m'occupe des livraisons. Va voir ton client aussi ! À plus tard !

Benedict remonta sur la moto et fit un signe de la main à Violet.

— Bien. Laissons cette question en suspens. Nous verrons cela plus tard.

— Ce que tu peux être têtue.

Ainsi, chacun prit une direction différente. Les livraisons de Benedict furent assez rapides. Une maison avait reçu un paquet avec un assortiment de fournitures d'une mère vivant à Leiden pour son fils qui travaillait à Lontano. Trois immeubles avaient reçu des documents faisant la navette et cinq résidences avaient reçu des lettres. En cas d'absence, cela lui demandait un peu de travail. Soit il reprenait tout simplement les colis avec lui, soit il demandait aux voisins où se trouvait la personne. Mais il avait terminé plus tôt que prévu dans tous les cas. Il entra rapidement dans la boulangerie du point de rendez-vous pour prendre place près de la vitre et boire son café. Il semblait que le travail d'écriture de Violet allait encore prendre du temps.

*Je crois que je vais choisir le souvenir en premier, alors.*

Il n'arrivait pas à imaginer Violet choisir un cadeau comme ça, alors le faire tout seul était probablement plus efficace. C'est ainsi que Benedict choisit quelques articles qu'il jugea savoureux en se basant sur sa propre expérience. Comme il l'avait demandé au commis, il fit emballer la part de pain pour Hodgins.

— C'est tout ?

Voyant que ce qu'il avait choisi n'avait rien d'impactant, Benedict inclina le cou.

— Hn~, autre chose que vous recommandez ?

— Que diriez-vous d'une tarte ou d'une tartelette ? Ce n'est pas du pain, mais je vous recommande aussi nos biscuits. Il y a des gens qui viennent ici juste pour les acheter.

— Ah~...

— Ils sont populaires auprès de la gent féminine. Les rubans attirent.

Une femme fit surface dans la tête de Benedict.

— J'ai quelqu'un qui les aimeraient, mais elle se trouve bien loin maintenant.

— Très bien. Alors ajoutez juste cette tarte.

Il ajouta ainsi une tarte aux pommes. Il retourna ensuite à sa place pour finir de savourer calmement son café. Tout en observant l'emballage du paquet, il se demanda dans un coin de la tête si la personne qui allait recevoir la chose allait être satisfaite. Il s'imagina vite Hodgins faire un grand sourire et prenant dans ses mains ce cadeau offert par ses soins alors que ce n'était pas son genre. Il pouvait imaginer la surprise du destinataire qui se remettrait ensuite à sourire après avoir été informé de ce que c'était, lui disant un « *Merci, Benedict* », et lui-même se tournant sur le côté en répondant « *Ce n'est rien* ». Il aurait aussi été heureux de sortir de l'argent de son maigre portefeuille pour les biscuits s'il y avait eu quelqu'un pour les recevoir, mais...

*Elle est très loin en ce moment, hein.*

Celle qui lui était venue à l'esprit était une fille aux cheveux noirs et aux yeux violets, Cattleya Baudelaire.

Tout comme Benedict, ce fut une employée présente lors de la fondation de la compagnie postale CH. Elle aimait les sucreries, n'était pas douée pour faire face aux obstacles et était au fond insécure malgré les apparences qui montraient au contraire une audace sans limites. Elle avait également un côté enfantin, contrastant avec son physique.

*Je suppose que ça ne la rendrait pas heureuse de recevoir un cadeau.*

Ils se chamaillaient dès qu'ils se voyaient. Suffisamment pour en faire une pratique courante au sein de l'entreprise. Il était facile de dire, rien qu'en les regardant, qu'ils ne se détestaient pas vraiment, mais...

*Je me demande si elle me déteste.*

...ils ne pouvaient pas le dire si facilement eux-mêmes.

Bien qu'ils fassent partie de la même société, ils avaient des métiers différents alors ils ne se voyaient pas souvent. C'était une routine dans laquelle ils reparlaient comme si de rien n'était le lendemain pour repartir ensuite sur un autre différend. En tout cas, ils étaient incapables de s'ignorer dès qu'ils se voyaient alors il avait pensé à lui offrir quelque chose.

*Je ne la déteste pas, cependant.*

Pour Benedict, ce sentiment de distance avec cette personne pouvant être considérée d'une race humaine différente, était quelque peu complexe.

*Les choses ne vont pas bien entre nous. Je ne peux pas la traiter comme les autres femmes.*

N'ayant jamais connu de véritable romance, il n'avait aucun moyen de savoir ce que cela signifiait. Après avoir réfléchi à toutes sortes de choses, il laissa échapper un gros bâillement. Il étira les deux bras vers le ciel d'un coup sec, arquant son corps comme un chat. Il se détendit ensuite une fois de plus. Grâce à cette pause, tous ses sentiments et son corps tendu purent se relâcher.

*Je commence à avoir sommeil.*

Commencer tôt le matin était son quotidien. Le travail était fini, la satisfaction d'avoir l'estomac plein et la pièce bien chauffée abaissaient naturellement ses paupières. La somnolence s'empara lentement...lentement de son corps jusqu'à qu'il soit dans l'incapacité de garder les yeux ouverts. L'intérieur était parfumé et les conversations semblaient enjouées.

Tous ces éléments menèrent à un bien-être intérieur qui relâcha sa prudence.

*Même si... V arrive...*

Une fille aux cheveux d'or apparut dans la tête de Benedict. *Si c'est elle, eh bien, je suppose qu'elle me trouvera bientôt.* L'intérieur était bondé. Pourtant, il croyait que, puisque c'était elle, elle viendrait à cet endroit à toute vitesse.

*Elle va... me chercher.*

Lors de son amnésie, peu importe à qui il s'adressait, personne ne le connaissait.

*C'est bon si je fais une sieste, hein ?*

Personne ne le cherchait.

*Ça ira, non ?*

Cependant, Violet Evergarden allait bel et bien le faire. En pensant ainsi, Benedict ferma les yeux. Il bâilla soudainement en ouvrant grandement la bouche avant de s'endormir complètement, tombant comme une masse. La conscience lointaine, ses pensées flottèrent dans les airs. Il oublia à mi-chemin ce à quoi il pensait après avoir été invité dans le royaume des rêves. Les nommer "rêves" pouvait être une mauvaise appellation. Dans son cas, il s'agissait de reproductions de fragments de mémoire qu'il avait fini par éteindre. Une fois libéré du monde réel, le passé le poursuivait et lui tapait doucement dans le dos. Un film qui ressemblait à un vieil ami revenant de loin fut projeté dans son esprit. « *Eh bien, bienvenue, mon ami qui ne se souvient plus de son propre nom* », disait-il. Le film se répétait sans cesse dans la tête de Benedict. Ses retrouvailles avec son ami nommé « passé » commençaient toujours sous un ciel nocturne.

C'était une belle nuit de pleine lune. Il était projeté dans sa version passée de lui-même dans un endroit vraiment très sombre. La surprise le fit frissonner un court instant à cause de la lumière brillante de ladite lune. Il y avait une plage de sable sous ses pieds. En la foulant, il observait des chaussures souillées par la boue et le sang. Une vive douleur raisonnant dans tout son corps l'angoissait. Il aurait pu se blesser gravement. Néanmoins, ses jambes avaient bougé jusqu'ici malgré tout. Sa main tenait quelque chose. Quelque chose de lisse et de petit qui avait la même température corporelle.

En regardant derrière lui, on voyait une petite fille.

Elle avait des cheveux blonds comme Benedict, mais d'une couleur légèrement nuancée. Ses cheveux étaient emmêlés dans un ruban de velours noir. Quand leurs regards se croisaient, elle hochait la tête comme pour dire qu'elle allait bien. Après avoir eu confirmation de la chose, Benedict courait plus vite. Il faisait confiance à la fille qui le suivait. À la fin, son regard se portait vers l'avant là où un unique bateau tanguait à la surface de l'eau.

*Voilà, on peut s'en sortir avec ça, pensa-t-il.*

Il ne savait pas ce qu'ils fuyaient. Cependant, si c'était suffisant pour l'effrayer, qu'il s'agisse de quelqu'un de cruellement fort ou d'un groupe de gens voulant leur nuire, ils ne devaient pas tarder. Mais là n'était pas le problème.

Benedict s'était retourné pour lui parler.

— On s'échappe sur ce truc, \*\*\*\*\*.

Comme s'il l'avait effacé, il était incapable d'entendre son nom.

— \*\*\*\*\*, tu veux partir aussi ?

Il ne pouvait pas non plus entendre son propre nom prononcé par l'autre.

— Oui. Je ne t'abandonnerai pas. Nous finirons par -----. Parce que c'est la façon de faire de -----. Sans cette drogue, tu -----.

La couleur de ses cheveux, de ses yeux et de ses lèvres... Il arrivait bien à distinguer chaque zone.

— Mais... Mais même si tu -----, même si je ne te reconnais plus...comme ma petite sœur et même si tu ne me reconnais plus comme ton grand frère, ça ira. Nous le resterons pour toujours quoiqu'il advienne.

Mais il ne pouvait pas voir son visage dans son ensemble.

— Même si on oublie, je suis sûr qu'on se reconnaîtra à vue.

Il ne pouvait pas dire à quoi elle ressemblait. Les teintes de son ruban et de celle des orbes de ses yeux étaient fragmentées.

— Pas vrai ? Si on est ensemble, même si on oublie, on peut se souvenir l'un de l'autre autant de fois que nécessaire. Si tu trouves un homme qui te plaît, tu pourras m'oublier et me jeter. Mais en attendant...

Les nuances de ses cheveux, sa voix et son intonation, il ne pouvait distinguer que ce genre de choses.

— ...Ne lâche pas cette main, quoi qu'il arrive. Si tu fais ça, on finira vraiment par tout oublier.

Le Benedict du passé avait dit ça comme si c'était une menace.

— Je comprends, \*\*\*\*\*.

Une fois sur le bateau, ils ramaient. Ensuite, cela se terminait toujours sur un moment où il regardait le bateau depuis le fond de la pleine mer. Ainsi, il pensait qu'ils avaient échoué en laissant échapper un soupir.

Son corps se mit à trembler ce qui provoqua un sursaut. Le film reproduit à l'intérieur de sa tête n'avait pas duré plus de quelques minutes, et pourtant...

Benedict se réveilla, accompagné d'un sentiment de fatigue, presque comme s'il avait fait un long voyage.

\* \* \*

Les yeux à moitié ouverts, il observa les environs. Violet n'était nulle part. Il vérifia l'horloge et il ne s'était même pas écoulé dix minutes depuis qu'il avait commencé à boire son café. Se redressant calmement, il porta à sa bouche le café à peine froid. Après en avoir bu une gorgée, il finit par vider goulument la tasse comme si c'était de l'eau.

« Un autre café », demanda-t-il, en levant la main vers l'un des serveurs de la boutique. Il cherchait l'amertume de la réalité et pour ça, il devait boire suffisamment pour qu'il ne soit plus invité par la somnolence.

*Tu as vu ça tellement de fois, et pourtant tu en as toujours peur ?*

Dorénavant, il avait très envie de voir cette fille honnête.

*Ça ira.*

Même lui ne savait pas exactement pourquoi il disait ça, mais il le disait.

*Ça ira.*

Il avait besoin de ces mots.

*... Je vais... bien. N'est-ce pas ?*

Il ne répondit pas à sa propre question ce qui le fit ricaner. Il n'avait pas l'habitude d'être aussi agité. Même lors de sa première mission de mercenaire, il ne l'avait pas été à ce point. Il regarda de nouveau autour de lui. Personne ne se faisait maltraiter. Rien ne se passait actuellement autour de lui à vrai dire. Ce n'était pas non plus comme s'il se précipitait sur un champ de bataille par appât du gain ni comme s'il avait été abandonné dans un désert, en tenue d'Adam. Il n'avait pas besoin d'analyser la situation pour se sentir en sécurité. Il était désormais béni, loin des scènes de terreur. Les choses étaient enfin paisibles. Trop paisibles. Cependant, Benedict ne savait pas que moins les temps étaient agités, plus la douleur des cicatrices se ravivait.

*Depuis qu'il m'a recueilli, ne suis-je pas devenu faible ?*

Bizarrement, que ce soit mentalement ou physiquement, les blessures n'étaient pas guérissables hormis ce qui était visible.

Cependant, même si elles guérissaient en surface, l'ambiance, les personnes impliquées et les objets présents lors de la blessure, tout se chevauchait comme pour rappeler que la blessure était gravée dans le marbre. Les cicatrices de l'âme poursuivaient les gens inlassablement comme la lune flottant dans le ciel nocturne. Et ce n'était pas sans peine. Même si la blessure ne durait qu'un instant, le fait d'avoir été blessé restait une vérité immuable.

*Quand vais-je pouvoir me souvenir de tout ?*

Cette cicatrice due à l'oubli de la seule personne qu'il aurait dû garder en mémoire était une sorte d'automutilation pour le cœur de Benedict et ce, sans qu'il ne le réalise. S'il avait ressassé ses souvenirs des milliers de fois, alors toutes ces fois furent des attaques que Benedict s'était infligées à lui-même. Sans savoir pourquoi il devenait si agité, ces réminiscences se reproduisaient sans cesse à l'identique. Vu de l'extérieur, les choses étaient évidentes pour ceux qui connaissaient sa situation. On lui apporta un nouveau café, mais il n'avait pas envie de le boire dans cet endroit si chaleureux. Pourtant, Benedict avait dit à Violet qu'il fallait s'attendre à l'intérieur. Il finit par monter sur sa moto, restant devant la façade de la boulangerie.

Respirer au beau milieu du froid le calma un peu. L'air parfaitement pur et glacé qui se trouvait en lui rafraîchissait la tête. Si son corps tremblait, c'était juste à cause du froid. Soudainement, Benedict jeta un œil sur le côté. C'était dû au fait qu'il sentait un regard le fixant pour une raison quelconque. Une fille blonde et aux cheveux courts se tenait là. Sa nuance de blond n'était pas naturelle alors il s'agissait probablement d'une perruque. Elle était vêtue d'une robe de satin d'un blanc laiteux semblable au teint de sa peau, sous un trench-coat noir.

Elle semblait être le genre de femme dont les artistes chantaient les louanges. Une cigarette entre les doigts, la fumée sortait de par ses lèvres rouge vif. Être dans un bar, entourée d'homme, tout en riant avec élégance, voilà une image qui lui convenait fort bien. La devanture d'une boulangerie ne lui seyait guère.

— T-Toi...

Lâcha la femme à Benedict, comme si elle avait laissé échapper ça sans le vouloir. Sa voix était rauque.

Benedict détourna le regard, une impression de déjà-vu. Ne s'étaient-ils pas déjà rencontrés quelque part ? C'était ce que lui intimait son sixième sens.

Inconsciemment, ses yeux se posèrent sur ses cheveux. Si sa sœur avait grandi, n'aurait-elle pas été plus jeune que cette femme ? En tout cas, les femmes pouvaient changer l'âge suggéré par leur apparence comme elles le voulaient avec du maquillage et des vêtements.

Benedict connaissait les visages matinaux et nocturnes des femmes qu'il avait côtoyées jusqu'à présent. Ne devait-il pas écarter la possibilité qu'elle soit sa petite sœur ? Peut-être parce que la lueur dans les yeux de Benedict s'était aiguisée, la femme fit un pas en arrière et jeta sa cigarette avant de quitter la zone. Au début, elle marchait lentement, puis, petit à petit, elle se mit à accélérer le pas.

— Hey.

Réalisant la chose, Benedict sauta de sa moto et l'interpela !

— Hey, attends.

Il poursuivit la femme alors qu'elle s'était mise à courir. Il lui saisit le bras de force. Dépassée, elle tenta de se libérer de son emprise, mais Benedict lui plaqua le bras derrière le dos. Son parfum très sucré lui donna l'impression de suffoquer.

— Laissez-moi partir !

— Tu me connais, non ?!

— Pas du tout !

— Tu me connais, n'est-ce pas ?! Non, je... je... !

*...J'ai l'impression de te connaître.*

— Ser... Serais-tu...

Il avait peut-être tiré des conclusions hâtives. Il ne réfutait pas l'idée que cela pouvait être un malentendu, mais il ne voulait pas laisser passer cette infime possibilité.

— Serais-tu... ma petite... sœur ?

Lorsqu'on le lui demanda, la femme couvrit la bouche de ses deux mains.

\* \* \*

Le chemin du retour fut extrêmement calme ce jour-là. Ayant terminé son travail d'écriture, Violet interpela Benedict, qui expirait des bouffées blanches à l'extérieur. Il lui fallut quelques secondes pour réagir, son visage ayant l'air d'avoir vu un fantôme. Elle remarqua qu'il n'avait rien dans les mains alors qu'il avait dit vouloir acheter un souvenir pour Hodgins. Une fois rentrés dans la boulangerie, la vendeuse se chargea de remettre les commandes.

Comme Benedict n'avait rien dit, c'est Violet qui se chargea de la remercier. Même lorsqu'elle lui stipula qu'il était temps de rentrer tout en se plaçant derrière lui sur la moto, il ne démarra pas, toujours perdu dans ses pensées. Après s'être mis finalement en mouvement, il s'arrêta après une minute.

— V, c'est ma faute. Je me sens... très mal en ce moment. Je pourrais causer un accident et te blesser.

Violet ne lui avait pas demandé pourquoi il était dans cet état, mais comme il était très pâle, elle décida de passer devant en lui lançant un *"Alors, c'est moi qui conduirai"*, s'adaptant à la situation. Elle avait appris à monter à cheval et à conduire des véhicules tant bien que mal durant ses années dans l'armée. Même si cela faisait longtemps, elle était sûre de toujours en être capable.

— Benedict, vous allez tomber comme ça. Serrez-vous un peu plus.

— Désolé...

— Si vous vous sentez malade à cause des secousses, j'arrêterai. Il ne faut pas hésiter à m'en faire part.

— Aah. J'ai un peu mal à la tête. Je peux... fermer les yeux un moment ?

— Comme il vous siéra.

Après avoir dit cela, Violet leva les yeux au ciel. À l'approche du crépuscule, le ciel commença à se couvrir, mais la pluie, la neige, ou une quelconque anomalie liée à la météo ne semblait apparaître.

Benedict n'était clairement pas du genre à se reposer sur les autres et à s'excuser. C'était assez rare pour le souligner.

Alors qu'il ne se sentait pas bien, il avait réussi à garder un peu de jugeote pour se faire remplacer. Cependant, le fait que Benedict, connu pour être présomptueux, soit resté silencieux pendant tout le voyage tout en se reposant derrière une fille plus jeune, aurait été considéré comme un état alarmant par les employés de la compagnie postale.

Bien sûr, Violet Evergarden avait aussi compris qu'il s'agissait d'une urgence.

Aussi fatigué et somnolent qu'il puisse être, cet homme n'aurait jamais laissé quelqu'un d'autre conduire sa moto adorée. C'était un véhicule personnel offert par Claudia Hodgins lors du lancement de l'entreprise.

Violet se contenta de lui parler de manière neutre.

— Benedict, vous discutiez avec quelqu'un avant mon arrivée ?

— Ouais.

— J'ai de bonnes oreilles.

— Tu es comme un animal sauvage.

— « Je veux m'enfuir d'ici ». « Je veux que tu me fasses gagner du temps »  
« Je veux que tu m'aides », vous pensiez à ça ?

Plutôt que de ne pas savoir discuter, Violet n'était juste pas aussi compétente que la plupart des gens en matière de conversation. Elle ne savait donc comment s'adresser à lui de la bonne manière dans un tel moment.

— Ça n'a rien à voir avec toi.

Benedict lui répondit froidement, mais à voix basse, donnant l'impression qu'il la repoussait.

Comme la conversation s'arrêta net, le silence s'abattit de nouveau.

Violet fut alors plongée dans ses pensées.

Elle ne faisait presque jamais d'efforts dans les conversations. Si on lui disait de ne pas parler, elle ne parlait pas. Lorsqu'on lui posait une question, elle répondait. Elle posait une question seulement si c'était nécessaire. C'était comme ça jusqu'à maintenant du moins.

Mais maintenant que Violet était adulte, elle avait compris que cela ne pouvait pas durer.

Elle s'adressa de nouveau à Benedict,

- Vous seriez le frère de cette femme, Benedict ? mais vous êtes amnésique pourtant, non ? Cette personne est-elle votre petite sœur ? Ou plutôt... avez-vous vraiment eu une petite sœur ?
- Où as-tu entendu ça ?
- J'étais là quand vous lui aviez accroché le bras. Le président Hodgins m'a appris que personne ne devait intervenir dans les relations homme-femme. Par conséquent, j'ai attendu sur place afin de veiller au loin. Je ne comptais intervenir qu'en cas d'urgence.
- C'est quoi son problème à l'Ancien ? Ça s'appelle « écouter aux portes ».
- Cette personne était-elle votre jeune sœur ? Pourtant, en vous regardant tous les deux, vous n'aviez pas l'air de vous res...

La moto heurta un gros caillou ce qui les fit voler un petit peu. Après un petit atterrissage brutal, la route reprit son cours.

- Elle n'avait pas l'air d'être votre petite sœur. Ce n'est qu'une supposition, mais je crois qu'elle est plus âgée que vous. Pour commencer, vous êtes amnésique, alors même si l'existence d'une petite sœur était probable, ne serait-il pas logique d'abandonner toute enquête dans la mesure où vous ne vous souvenez plus à quoi elle ressemble ?

Violet était beaucoup trop indifférente. Sans aucune compassion ni curiosité pour son collègue elle énonçait ses conclusions sans filtre et ce, au risque de froisser Benedict.

- Tais-toi ! Tu n'en sais rien ! C'est peut-être elle, qui sait ?!

Benedict frappa le dos de Violet avec ses poings.



*Je ne sais pas. Est-ce que quelqu'un m'a brisé ? Ou me suis-je brisé tout seul ?*

— Je ne sais pas ! Ça pourrait être n'importe quoi... Ce n'est pas... ce n'est pas ce qui est important pour moi ! Je me fiche de la façon dont je vivais quand j'étais gamin... J'étais censé avoir une sœur, et le fait qu'elle ne soit pas là est un problème pour moi ! Je suis amnésique, et quand je me suis réveillé, ma sœur n'était pas à mes côtés. Je suis devenu un benêt qui ne sait rien de lui ou de sa sœur ! Je n'ai rien ! Mais... !

*Je ne sais pas. Mais...*

— Mais, j'ai vraiment... une petite sœur.

*Elle a vraiment existé. Si je la rencontre un jour, je saurai que c'est elle, c'est sûr. Même si j'ai oublié, même si je ne peux pas me souvenir d'elle, je la reconnaîtrai si je la vois. Je veux que la même chose soit valable pour elle.*

Il avait vécu avec cette pensée tout ce temps, telle une prière.

— Cette femme a l'air de me connaître... Je l'ai aussi... Je l'ai aussi déjà vue avant d'une manière ou d'une autre. Je ne sais pas si c'est ma sœur ou pas. Mais même si elle ne l'est pas... quand le moment viendra, je ne veux pas avoir de regrets !

Après avoir dit cela, le visage de Benedict s'écrasa le visage contre le dos de Violet. C'est parce que la moto s'était arrêtée brusquement. Le nez de Benedict prit un coup en plein milieu ce qui le troubla pendant un bref instant.

Violet, la conductrice et la cause de sa douleur, se retourna et tendit la main à Benedict. Leurs visages étaient suffisamment proches pour que ses cheveux dorés, brûlants dans le ciel rouge vif, effleurent le bout de son nez.

Violet s'était saisi de l'épaule de Benedict comme pour lui dire "Ne t'enfuis pas".

— Benedict.

Ses orbes bleus le transpercèrent comme une lame.

- Je vous prie de m'écouter. Vous savez bien que je suis orpheline. J'ai été élevée sans connaître l'identité de mes parents biologiques. D'expérience, je sais que ceux ayant tendance à se fier à leurs souvenirs se retrouvent en contact avec des personnes bien peu recommandables. Je ne compte plus ceux m'ayant invité dans l'obscurité en prétendant me connaître afin d'obtenir mes faveurs.

Violet Evergarden essayant désespérément de transmettre une leçon à son interlocuteur était tout aussi inhabituel que Benedict confiant sa chère moto.

- Durant mes années de service au sein de l'armée, le Major a toujours supporté le poids de la situation et me protégeait.

Cette rapidité dans ses paroles avait été la raison pour laquelle il n'avait pu sceller ses lèvres en la brusquant.

- Une fois adulte, j'ai fait l'objet d'une tentative d'assassinat par une secte qui ne me considérait point comme un être humain, mais une demi-déesse. Je ne sais rien de mon passé, alors même si on me dit de telles choses, je me surprends à penser qu'elles pourraient être vraies.

Après une pause, elle continua.

- Benedict, n'êtes-vous pas comme moi sous cet aspect ? Il y a probablement beaucoup de femmes qui vous connaissent. Celles que vous avez fréquentées et avec qui vous avez passé la nuit jusqu'à présent, vous souvenez-vous de chacune d'entre elles ? Vous et le président Hodgins êtes semblables. Dans le passé, il était venu me voir à l'hôpital lors de mon hospitalisation. Noyé dans les regrets, ses paroles furent semblables à une crue. N'avez-vous jamais agi de la sorte ? Même si cette personne ne vous trompe pas, dans quoi vous embarquez-vous ?

Les mots de Violet en furent en aucun cas tendres.

- Benedict.

Cependant, avec ses propres capacités, elle ne s'arrêtait pas de réfléchir, encore et encore.

- Benedict, avez-vous besoin d'aide ?

Actuellement, elle essayait de faire son maximum.

- Je ne sais pas... si je suis votre amie. Lux semble d'accord pour considérer notre relation de la sorte. Cattleya a également usé le terme, mais je ne sais pas pour vous, Benedict. Nous passons beaucoup de temps ensemble, mais même maintenant, je ne saurais définir les autres avec certitude. Mais tous ceux m'ayant définie comme une amie jusque-là, je les considère comme tel.

Ce qui les séparait, c'était le temps qu'ils avaient passé ensemble. Depuis leur première rencontre jusqu'à aujourd'hui, ils avaient noué une relation de confiance.

- C'est pourquoi, pour moi, quand bien même vous ne seriez pas mon ami, si quelque chose vous préoccupe...

Tout comme la relation oubliée entre Benedict et sa sœur, c'était quelque chose de précieux.

- En fait... Quelle que soit notre relation, je... Je... s'il y a quelque chose qui vous met dans cet état... Si c'est un ennemi que je dois combattre...

Même s'il n'avait pas de passé, Benedict avait un présent.

- ...alors je l'attaquerai avec tout ce que j'ai. Je ferais office de barrage.

Il avait une alliée nommée Violet Evergarden.

Sous le ciel crépusculaire, les deux jeunes âmes qui s'étaient mises à nue avaient pris leur décision.

\* \* \*

— Hoo, hoo, hoo

Le faible chuchotement des oiseaux donna à la nuit une ambiance particulière.

Les soirées à Lontano étaient semblables à celles des villes animées, où la lumière des bars ne s'éteignait jamais, pas même dans les ténèbres de la nuit. Un endroit si resplendissant avait besoin de lieux attirant l'attention, de l'alcool de qualité supérieure et de jolies femmes. Jusqu'à ce que les hommes trouvent le sommeil, les femmes engagées pour les divertir se devaient de rester éveillées. À cette heure, une femme seule sortit d'un bar encore éclairé, vêtue d'un trench-coat noir pouvant se fondre dans l'obscurité. Cette jolie blonde pouvait en captiver plus d'un.

— Où vas-tu ?

Demanda un homme se tenant à l'entrée du bar, le regard féroce. La femme lui montra un paquet de cigarettes vide qui appartenait à un client régulier du bar.

— Cigarettes

Les femmes qui travaillaient dans ce genre de lieux devaient signaler tout ce qu'elles faisaient. Leur corps n'était en effet que pure marchandise. Mais contrairement à de vulgaires produits inanimés, les corps pouvaient se mouvoir. On se devait donc de bien surveiller ces femmes.

— L'épicerie de Linda est toujours ouverte. On m'a dit d'aller en acheter plus. Si tu m'empêches d'y aller, on va te réprimander.

Elle avait l'intention de parler avec nonchalance, mais son corps tremblait sous le trench-coat. L'homme la scruta de la tête aux pieds.

— C'est la nuit-là. Je vais y aller. Je ne peux pas te laisser partir seule.

— J'ai besoin de ma pause clope.

— Tu comptes encore t'enfuir à nouveau ? Tu as failli y passer la dernière fois, t'as oublié ? Si tu n'as pas encore compris malgré avoir frôlé la mort, tu es bien bête. Tant que tu n'auras pas payé tes dettes, tu seras toujours considéré comme du vulgaire bétail.

Les lèvres de la femme tremblèrent en entendant le terme « bétail ».

— Ce n'est pas ma dette.

— C'est celle de ton mec, non ? C'est un connard de la pire espèce qui vend des femmes d'un continent qu'il n'a jamais foulé.

— Je ne me soucie plus de lui.

— Même s'il ne vient plus te voir, tu l'as cherché. Tu n'as pas d'autre choix que de nettoyer derrière. Ne pense pas à des trucs stupides, car frapper les femmes, c'est pas notre truc non plus.

Elle lui tendit le paquet vide comme pour le lui remettre.

— On m'a vraiment demandé d'aller chercher des cigarettes. Si tu penses que c'est un mensonge, va vérifier. Viens avec moi si tu veux, j'ai juste besoin de prendre l'air. Comme ça, tu pourras me surveiller, ok ?

Il claqua sa langue devant cette provocation, mais il sembla abdiquer. Il demanda ainsi à un autre employé de reprendre son poste.

— Si tu mets trop de temps...

La femme se tenait au garde-à-vous pendant que les hommes discutaient. Une fois dehors, ces deux-là commencèrent leur marche sur la route pavée, éclairée par des lampadaires.

La femme le dévisageait. Elle se retrouvait dans cette situation parce que l'homme qu'elle aimait l'avait vendue. Ainsi, elle supposait que son accompagnateur avait une dette quelconque pour travailler ici.

Rien n'était moins sûr, mais quand bien même il avait ses raisons, elle ne pouvait pas se permettre d'éprouver de la compassion au vu du pétrin dans lequel elle s'était elle-même empêtré comme l'avait dit cet homme.

— Il fait froid... Tu ne te les gèles pas ?

Le plan qu'elle avait conçu ne prenait en compte que ses propres actions même si l'apparition d'un sauveur n'était pas de refus.

Les lumières de l'épicerie devinrent visibles. Ils étaient à quelques mètres.

*S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît, aidez-moi, Dieu.*

— Tu peux fumer une cigarette, mais on y retourne dès que tu as fini.

*Aidez-moi, aidez-moi, aidez-moi !*

Cet espoir d'une intervention divine fut retranscrit par le fait qu'elle avait fermé les yeux avec insistance. Mais elle les aurait fermés dans tous les cas.

C'est à ce moment-là que quelqu'un arriva en courant d'une ruelle pour lui chuchoter quelque chose.

— Yo ! C'est bien ici le point de rendez-vous ?

Celui qui venait de parler était d'une stature beaucoup plus petite que celle de l'homme alors son coup de pied vint se loger directement dans ses parties intimes. L'assaillant mit les mains sur la bouche de ce dernier afin de contenir son cri. La femme reconnut le visage du nouvel arrivant à ce moment-là.

— Je t'en prie ! Arrête ! Ce n'est pas une mauvaise personne !

Jusqu'à il y a peu, elle ne s'était pas souciée de son compagnon, mais en voyant un incident lui arriver, ce sentiment d'indifférence s'était envolé. Peut-être à l'écoute, la brute qui avait fait cette soudaine apparition disparut dans la ruelle de là où il était venu.

Les cheveux dorés de l'homme qui courait devant elle brillaient de mille feux dans cette ruelle sans éclairage. Contrairement à sa perruque, ils étaient d'un blond sableux naturel.

— G-Grand frère !

La femme l'avait interpellé non sans émerveillement alors qu'il était toujours dans sa course. Mais sa réponse fut cinglante.

— Arrête avec ça, tu me dégoûtes.

Toujours en courant, cette brute qui n'était autre que Benedict Blue fit claquer sa langue. Comme la femme était lente, il la tira violemment en avant. Dans l'action, elle perdit l'un de ses talons. Ce type de chaussure était parfait pour envoûter les hommes, mais ce n'était pas adapté pour de la course.

— J'ai perdu une chaussure !

— Balance l'autre !

Après avoir été réprimandée, elle appliqua ses directives et enleva l'autre paire en pleurant. Elle tenait beaucoup à ces escarpins d'un argent brillant, mais la situation n'exigeait guère de s'y accrocher. Elle continua ainsi à courir de toutes ses forces.

— H-Hey. P-Pourquoi tu es si froid avec moi ? Tu vas bien m'aider, n'est-ce pas ? C'est normal d'aider ta petite sœur après tout.

À cette question factuelle, Benedict répondit avec un ton où l'on pouvait sentir la déception.

— Ah, à ce propos, c'était un malentendu.

Après avoir ôté sa chaussure, elle se mit à courir rapidement afin d'être au même niveau que celui qui la tirait de force par le bras.

— Eh ?

Elle reprit son timbre de voix d'origine, oubliant de jouer son rôle.

— Il me semblait t'avoir déjà vue et ma collègue m'a dit de fouiller dans mes souvenirs. Et effectivement, je te connais, mais tu n'es pas ma petite sœur.

Il y eut un silence.

— C'est toi qui m'as détrossé dans le désert d'Inkar-Usi, n'est-ce pas ?

Le silence se fit entendre de nouveau.

— Tous mes souvenirs s'arrêtent au moment où j'ai couché avec une belle femme. Je ne me souviens pas de son visage. Mais, ces... cheveux blonds bien faux... qui s'emmêlaient inlassablement entre mes doigts quand je les caressais... C'est la seule chose que j'ai pu garder en mémoire. J'étais bien bourré, n'est-ce pas ? J'avais gagné la plus grosse somme d'argent possible jusque-là, alors je suppose que j'ai fait preuve d'arrogance.

La femme essaya de s'arrêter. Cependant, Benedict la tira de force.

— Ne t'arrête pas ! Cours !

- Je ne veux pas ! Tu me dis que tu me feras tienne après, c'est ça !? Je ne serai plus à personne ! Je déteste les hommes ! Je ne veux plus vivre en étant utilisée par quelqu'un ! Je veux retourner dans ma ville natale !

Des larmes ruisselèrent, mais Benedict n'était pas le genre d'homme à faiblir devant une telle chose. Il agrippa la robe de la femme par le col, et après avoir reculé sa tête, il vint la loger ensuite dans celle de la femme.

Les deux se tordirent de douleur.

- C'est pour ça que je t'aide ! Qui a besoin d'une merdeuse comme toi au juste !? C'est pas comme si je t'avais pardonné ! T'as de la chance qu'une bonne âme m'ait recueilli, auquel cas, je t'aurais buté depuis longtemps.
- Mais si tu sais que j'ai menti alors pourquoi !? J'ai prétendu être ta sœur et t'ai demandé de m'aider à fuir !
- Je viens de te le dire, non !? Grâce à toi et à tes mauvaises actions, je suis le plus béni des hommes ! Si je n'avais pas rencontré ce type là-bas, je n'aurais même pas de nom et je serais en train de coucher avec des femmes quelque part, à me réveiller complètement fauché ! J'ai pu prendre mon destin en main grâce à l'aide d'une déesse à la con comme toi ! Il se trouve que tu voulais me piéger, mais j'avais envie de te sauver, ok ?! Mais garde quand même en tête que je te déteste ! T'as intérêt à faire attention la nuit quand je t'aurais sortie d'affaire.

Après cet autre propos injurieux, Benedict fut repoussé la femme. Cette dernière n'en revenait pas. Jusqu'à présent, elle avait raconté son histoire à d'innombrables hommes lors de ses nuits afin d'obtenir leur aide.

Cependant, personne ne vint à son secours.

- *Tu as un regard affreux, hein. Le mien l'est tout autant.*

Elle n'avait personne.

- *Je suis amnésique. J'avais une petite sœur... mais je ne me souviens pas d'elle.*

Elle n'avait personne.

— *Hey, tes cheveux me rappellent ceux de ma sœur. Je peux les caresser ?*

Elle n'avait personne.

— *J'augmenterai ta paye si tu restes jusqu'au matin, alors sois là. Ça fait un bail que je n'ai pas été seul.*

Elle n'avait personne alors elle pensait que tromper quelqu'un était une bonne idée. Ses larmes ne s'arrêtaient pas de couler, que ce soit par la bouche ou le nez. Elle avait du mal à s'exprimer tout en pleurant, mais elle le devait bien.

— Je suis désolée...

Tout en sanglot, la femme s'excusa auprès de Benedict.

— Aah !?

— Je suis désolée de t'avoir menti ! Je suis désolée pour ces deux fois !

— Ferme-là ! Je t'ai dit que je ne te pardonnerais pas pour ces deux fois-là ! Je ne pardonnerai pas pour le restant de mes jours !

— Mais-Mais, je suis désolée ! Désolée d'avoir fait semblant d'être ta sœur !

Au milieu de la ruelle, ils entendirent des coups de feu provenant de derrière pour on ne sait quelle raison. Celui en charge de la surveiller, elle une vulgaire marchandise, était probablement à leur trousses avec un groupe.

Benedict jeta un coup d'œil derrière, mais continua de courir sans s'en soucier.

— Ils sont venus nous chercher !

Benedict lança un nouveau « Ferme-là », comme par réflexe.

Les balles passèrent près de leurs pieds et sur les flancs. Cependant, le tir qui était intense au début s'atténua progressivement à mesure que les deux fuyards se précipitaient plus loin. Benedict tira une balle par-dessus de son épaule pour faire diversion, mais ne tenta pas de blesser leur assaillant.

Une fois au bout de la ruelle, Benedict retira d'un coup de pied le couvercle à moitié ouvert d'une bouche d'égout avant de l'ouvrir complètement.

— Maintenant, saute !

Il poussa la femme dedans, l'entendant crier. Mais ayant déjà l'expérience de la chose, il savait que ce n'était pas très haut. Avant de descendre lui aussi, il regarda dans une certaine direction.

— V...

Au-delà de son regard se trouvait une de ses camarades ayant promis de stopper tous ses ennemis avec fermeté.

\* \* \*

Elle se trouvait en haut d'un arbre, loin de la position actuelle de Benedict et de cette femme.

Violet Evergarden vérifia que c'était bien le groupe qui les poursuivait avant de leur tirer dessus. Elle appuya donc sur la gâchette pour les désarmer à distance. La trajectoire parfaite de ses balles passa sur les flancs de Benedict et de la femme, faisant ainsi barrage aux assaillants.

Réalisant que son pistolet avait été projeté suite à un tir, l'un des poursuivants s'exclama avec étonnement.

— C'est une blague ?!

Alors qu'il était abasourdi, les autres tireurs embusqués continuèrent l'attaque. L'un d'eux tenta de viser le dos de la femme qui avait du retard, mais son arme fut également neutralisée avant qu'il ne puisse tirer. Malgré l'attaque-surprise, il réussit à se remettre en place

— Tirez pas sans réfléchir ! On est ciblés !

S'écria un autre, mais par une nuit si sombre et dans une ruelle comme celle-ci, la panique de voir quelqu'un tirer sur leurs armes avec autant de précision les plaça sur leur garde.

— RESTEZ À L'ÉCART !

Une légende des champs de bataille, inconnue des citadins voyant les femmes comme des morceaux de viande, était en train de les rendre fous. Ils tiraient à l'aveugle dans le ciel obscur. Des balles volaient également en direction de Violet, mais sans que cela ne la touche.

Dans les armes à feu, il y a ce qu'on appelle la portée pratique. Les armes utilisées par ces hommes n'étaient pas adaptées à des tirs à longue distance. Les choses dépendaient également des compétences du tireur alors il y avait une disparité même au sein de la portée pratique.

C'est avec un fusil à longue portée, qu'on retrouve généralement chez les militaires, que Violet visait ces hommes depuis un arbre en hauteur afin de ne pas être repérée.

— Cible en vue... Feu.

Le bruit des tirs résonna. De loin, elle pouvait voir l'arme de quelqu'un tomber de sa main.

— Feu, touché.

Elle se déplaçait de manière furtive et rapide, comme si elle effectuait une simple mission de routine.

— Feu, touché, feu.

Que son visage se contracte un peu suite à l'impact des tirs n'aurait été en rien anormal.

— Feu.

Cependant, Violet avait un visage impassible.

— Feu.

Alors que tout devenait silencieux, en expirant profondément, Violet cessa de tirer et descendit de son perchoir. Son fusil qu'elle avait acheté tout récemment avec son salaire semblait avoir des résultats satisfaisants pour elle.

Ses tirs de barrage au sens littéral du terme avaient réussi. Elle quitta ainsi le secteur sans plus attendre.

\* \* \*

La fusillade qui avait eu lieu dans la ville de Lontano au cours de la nuit prit une ampleur bien plus grande que ce que Benedict et les autres avaient imaginé. En effet, la police militaire fut dépêchée sur place. Il se trouve que d'autres personnes, outre la femme qui avait disparu avec Benedict, s'étaient mêlées à la confusion de l'agitation et avaient fui la ville en soirée. Mais ces histoires ne parvinrent pas aux oreilles de Benedict et Violet. Quelques heures s'étaient écoulées depuis l'exploit de leur évasion qui fit grand bruit.

— Aïe !

— Tais-toi ! Dépêche-toi de les mettre !

Dans un espace où émanait la lueur de l'aube, Benedict jeta les chaussures qu'il portait sur le visage de la femme. Tout en se plaignant un peu, elle les enfila.

Elle avait couru toute la nuit avec Benedict pour fuir leurs poursuivants à tel point que ses pieds étaient tachés de sang. La douleur était intense, mais le soulagement d'avoir réussi à s'échapper était tel que ça n'avait pas d'importance.

Après avoir enfilé les chaussures un peu trop grandes de Benedict, la marche s'en trouva beaucoup plus facilitée malgré la chose. C'était mieux que de ne rien porter.

Benedict était maintenant pieds nus. Il avait des coupures sur tout le corps et ses vêtements étaient déchirés çà et là.

— Hé, pourquoi ?

— Mais ferme-là ! Arrête de te répéter.

— Mais, c'est juste que... je continue à me poser la question. Jusqu'à présent, personne ne m'avait aidée, alors c'est très étrange pour moi.

À ces mots, le visage de Claudia Hodgins, son employeur au caractère bien trempé et sauveur, lui traversa l'esprit. Lui aussi avait offert à Benedict des vêtements et des chaussures lorsque ce dernier fut laissé en tenue d'Adam.

*Moi aussi je n'arrêtais pas de demander pourquoi...*

Les personnes qui n'avaient jamais été traitées avec gentillesse considéraient un amour inconditionnel comme le début de quelque chose de terrifiant. Ils croyaient fermement qu'il n'y avait que des blâmes ou des abus dans cette voie.

— Je te l'ai dit, non ? Un brave gars m'a recueilli, voilà tout.

Un petit sourire lui a échappé.

— Benedict.

Alors qu'on l'appela par son nom, il se retourna. Avec des feuilles sur la tête, leur complice du jour, Violet Evergarden, tendit des billets pour le premier train du matin, dont le départ se faisait de plus en plus imminent.

— Prenez aussi ceci avec vous.

Avec les billets, elle laissa dans les mains de la femme un sac avec du pain fraîchement cuit, vraisemblablement acheté dans une boulangerie non loin. La femme regardait alternativement le pain et Violet, les larmes aux yeux.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. Soyez prudente en route...

— Vous m'avez aidé alors que cela ne vous concerne en rien.

— Au contraire, je suis concernée. Je devais faire office de barrage pour lui.

En entendant cela, Benedict se mit à rire aux éclats. Il fallait comprendre les choses comme un simple coup de main. Il ne pensait pas qu'elle prendrait les mots au pied de la lettre. Comme Violet et Benedict étaient les seuls à être dans la confiance, la femme s'inclina.

— Benedict... Merci à toi aussi.

— Je veux que tu m'appelles monsieur.

— Alors merci beaucoup, M. Benedict !

— Encore une fois, sois prudente sur les routes la nuit.

Benedict réitéra la menace d'une potentielle revanche à son encontre. L'heure du départ n'était toujours pas arrivée, mais le duo décida de la laisser là. Après un « Au revoir », ils commencèrent à s'éloigner.

— H-Hum ! M. Benedict.

Peut-être avait-elle encore quelque chose à dire, mais lorsque Benedict se retourna, la femme souriait, ses cheveux blonds flottant dans la brise matinale.

— En fait, j'avais un grand frère... Je ne l'ai pas vu depuis des années maintenant, donc je n'ai pas trop de souvenirs de lui, mais quand j'étais petite, j'avais l'habitude de l'appeler « Grand Frère ». J'avais vraiment ce sentiment à l'esprit quand j'ai utilisé ce terme envers toi.

— Et alors ?

— Si j'étais ta petite sœur, je chercherais dans le monde entier s'il le faut un grand frère comme toi !

— Mais tu ne l'es pas, dommage.

— Je ne le suis pas, certes ! Mais un jour, très certainement...Tu la trouveras...

La femme eut un petit sourire. À ce moment-là, les yeux bleus de Benedict s'écarquillèrent. Un sentiment indescriptible et étrange avait envahi son corps.

Et si les souvenirs pouvaient être transmis aux gens que ce soit à travers leurs âmes et leur corps simplement en voyageant. Il suffisait pour ça d'un petit déclencheur comme un choc électrique en cas de contact avec la personne tant recherchée pour que les souvenirs remontent à la surface.

La femme le salua de la main, toujours avec le sourire. Et cette fois, il ne lui avait pas dit de se taire.

— Ridi~cule...

Dit-il une voix tremblotante.

Se retournant sur ses talons, Benedict se mit à marcher. Violet le suivit aussitôt.

*Ah, je...*

Il voyait flou.

*Pourquoi ? Pourquoi ai-je pensé que c'était ma petite sœur ?*

Il pouvait maintenant clairement le dire. Elle n'était pas du tout comme sa sœur.

Tout d'abord, bien que toutes les deux soient blondes, les nuances de leurs cheveux étaient complètement différentes. Sa sœur était également très belle, mais ces deux-là avaient des caractéristiques différentes.

— Benedict ?

Oui, sa sœur ne dégageait pas autant de sensualité. Elle n'avait pas de style propre ce qui ne l'empêchait pas de connaître les bonnes manières. Elle n'était pas du genre à interpeler les autres de manière peu formelle.

— Attendez, Benedict.

Pour commencer, elle l'appelait rarement "Grand Frère", préférant l'usage de son prénom. Il ne se souvenait pas de son prénom de naissance, mais il savait qu'elle s'adressait à lui comme ça.

— Benedict, vous allez trébucher si vous continuez

*Aah, parmi toutes ces femmes... Parmi toutes...*

— Benedict, pourquoi pleurez-vous ?

Il a fallu qu'il se souvienne de sa petite sœur en succombant à un sourire de cette femme qui l'avait poussé dans cet enfer.

---

— *Eh bien, la bienvenue à toi, cher ami qui ne connaît plus son propre nom.*

*C'était une pleurnicharde en plus d'être une peureuse. Elle se cachait toujours derrière moi, me suivant au pas. Ce que j'aimais le plus c'est quand elle courait dans ma direction après m'avoir repéré. C'est pourquoi je faisais parfois exprès de me cacher pour qu'elle me cherche. Les moments passés avec elle étaient notre seul bonheur. Tout le reste n'était qu'enfer.*

*J'avais une petite sœur. Elle a toujours été là, c'est une certitude.*

*Dans mon plus vieux souvenir, elle était à mes côtés. Il faisait vraiment froid quand nous nous étions réveillés dans un endroit ressemblant à une tour de pierre. Elle était non loin de moi, grelottant également. Les adultes ne nous avaient pas donné de couvertures, alors je lui avais dit qu'il fallait se serrer.*

— *Qui es-tu déjà ?*

*Son visage semblait larmoyant. Elle répondit ensuite :*

— *Ne m'oublie pas.*

*Elle me spécifia par la suite que c'était ma petite sœur.*

*Ah c'est vrai...*

*Elle avait dit que j'étais dans un piteux état. Que j'avais failli mourir à cause d'une blessure qui était de mon fait. Que j'étais prompt à vouloir mourir quand je m'emportais. Si je recommençais encore une fois, on allait se débarrasser de moi pour de bon.*

*C'est pourquoi elle me supplia de ne plus perdre le contrôle.*

*Ma sœur se souvenait de beaucoup plus de choses que moi. En fait, nous ne vivions pas dans cet endroit, mais nous avons une famille. Mais une fois ici, les gens oubliaient les choses petit à petit.*

*Quand je lui avais demandé si elle était certaine que j'étais son grand frère, elle répondit par l'affirmative.*

— *Toi aussi, tu oublies des choses, non ? Comment tu le sais ?*

*Demandais-je. J'insistai ensuite.*

— *Oui, comment peux-tu le savoir ?*

*Elle se mit à pleurer encore plus.*

— *J'ai ce sentiment d'amour qui reste en moi, donc nous devons être une famille !*

*Elle était bizarre, mais suite à ces paroles, je me suis dit que je devais tout simplement la protéger. Que ça devait être effectivement ma petite sœur.*

*Les adultes appelaient cette tour, "Maison".*

*Dans cette Maison, les enfants étaient recrutés pour faire toutes sortes de tâches d'adultes comme livrer des choses ou les récupérer. L'on pouvait même perdre la vie en les effectuant, voilà ce qu'étaient ce genre de tâches. Les meilleurs d'entre nous recevaient des missions plus sensibles. Il semblerait que j'ai perdu le contrôle à force d'en effectuer.*

*Si l'on manquait à ses devoirs, un petit frère, une petite sœur, un grand frère ou une grande sœur, le moindre membre de la famille, était tué. Les gens qui nous connaissaient et nous aimaient étaient des otages. Ça ne pouvait que nous rendre fous à terme.*

*La Maison était comme une petite garnison militaire. Nous étions toujours dans des endroits différents. D'après ce que disaient les adultes, "la Maison" était un moyen de subsistance temporaire pour les employés. L'on y formait des « ressources humaines » en repartant depuis zéro, capables d'endurer n'importe quel type de missions. En y repensant, ils me donnaient des médicaments et me mettaient sous encens tous les jours sans interruption pour je ne sais quelle raison.*

*Ma sœur, moi-même et les autres, qui oublions beaucoup de choses, étions apparemment des « ressources humaines ». D'après ma sœur, dans ce groupe hétérogène d'enfants, j'étais le plus apte à mener à bien ces missions. J'étais aussi celui qui prenait la plus grande quantité de médicaments alors mes oublis étaient fréquents.*

*Des êtres nouveaux pouvaient-ils ressortir après avoir forcé l'oubli de leur ancienne identité ? Pouvaient-on élever ces « ressources humaines » au rang d'élite ? Oui et non.*

*Une cogitation suffisait pour que l'on devienne fou et suicidaire. Un soldat ne pouvant pas être utilisé longtemps ne servait pas. J'étais probablement fou, mais je faisais semblant d'être normal pour le bien de ma sœur.*

*Les adultes avaient dit qu'une fois grandis, nous serions embauchés. Que, pour le moment, nous étions du bétail. On dirait bien que ces adultes qui nous surveillaient avaient vécu comme nous dans le passé.*

*N'y a-t-il vraiment que des imbéciles ici ? avais-je pensé.*

*Ils n'avaient donc rien appris, même après toutes ces choses horribles qu'ils avaient dû subir. S'il fallait grandir dans cet enfer alors autant nous enfuir.*

*Ma sœur pleurait.*

*Si on essayait de s'échapper, les adultes viendraient pour nous tuer à coup sûr. Ce sentiment de vouloir mettre fin à mes jours avait toujours été en moi. Mais si je devais mourir dans tous les cas, autant le faire pour ma sœur.*

*Je ne supportais pas ceux qui lui faisaient faire quelque chose contre sa volonté. Je voulais les tuer. Elle était la seule lumière dans ces ténèbres.*

*Je ne savais pas si elle était vraiment ma sœur, même si on avait la même couleur de cheveux et d'yeux, mais elle était tout pour moi. C'était la personne que j'avais le plus envie de protéger au monde, même si elle était la seule...*

— *Ton Grand Frère te protégera \*\*\*\*\*, d'accord ?*

*Alors qu'elle était la seule personne que j'avais... J'ai clairement failli à ma tâche de la libérer.*

---

Des yeux de Benedict coulèrent des larmes.

— Merde...

Les larmes qui ruisselaient dans un flot ininterrompu et venant s'écraser sur le sol terreux avant de disparaître comme si de rien n'était. Elles n'allaient plus jamais retourner à ces glandes lacrymales qui les avaient sécrétées. De même que cette personne ayant émergé dans sa vie n'allait pas revenir.

*La vie... c'est bien de la daube.*

Dans ce souvenir de l'avoir prise par la main dans la nuit, de s'être enfui et, enfin, d'avoir observé le bateau depuis le fond de la mer, si sa sœur se trouvait à bord avec lui, comment aurait-elle fait pour s'en sortir ?

Avait-elle dérivé avant de finir par être recueillie par une personne ayant le cœur sur la main ? Sa supposée sœur avait-elle survécu sans le moindre problème après l'avoir oublié, lui ainsi que sa propre personne ? Vivait-elle bien quelque part sous ce même ciel, même s'ils ne pouvaient pas se voir ?

Ce n'était qu'un doux songe.

Le monde semblait rempli d'histoires heureuses, mais elles étaient en fait très peu nombreuses, laissant place à la réalité.

*Je n'avais pas besoin d'une vie comme celle-là.*

On pouvait dire que la vie de Benedict avait le goût de la mer, tellement salée qu'elle en était imbuvable. Et c'était toujours le cas, même maintenant. Les petites larmes qui ruisselaient sur ses joues avant d'atteindre ses lèvres et de dégouliner sur son menton avaient la saveur de l'océan.

Le passé de Benedict le poursuivait et l'étouffait afin qu'il sombre dans le désespoir. Il avait envie de crier et de gémir sans arrêt, demandant « Pourquoi ? ».

*Mets-y fin tout de suite. Mon Dieu, pourquoi fais-tu ça ? Mets-y fin tout de suite ! Dieu, il n'y a pas de salut pour moi. S'il te plaît, aide-moi. Mets-y fin tout de suite. Dieu, je ne peux pas respirer à cause de la douleur dans ma poitrine causée par cette tristesse. Vite, dès possible, faites en sorte d'en ....*

— Ne sombre pas dans la folie, ne meurs pas, lui demanda-t-elle.

*finir... !*

Pourtant, il avait choisi la mort.

Après tout, sa sœur l'était sûrement depuis longtemps.

Il avait toujours fui une telle vérité. Il l'avait simplement omise. Souhaiter ne pas mourir dans un désert ou penser à partager du pain avec quelqu'un venait de son autre « lui » inventé de toute pièce. Il était simplement quelqu'un de faux prétendant être sain d'esprit et avait survécu tant bien que mal. Son « lui » originel avait désiré la mort depuis longtemps, quoi qu'il en pense.

Vivre et montrer de la gratitude envers quelqu'un était factice. Il avait omis ce qu'il n'aurait pas dû oublier parce qu'il n'en était que plus aisé ainsi. Entre la douleur et la facilité, il avait choisi cette seconde option. Il ne faisait aucun doute qu'il avait voulu essayer de tout oublier afin de vivre librement.

Il avait été maudit pour ça.

« Était-ce amusant ? ». Si on lui posait la question, il aurait pu répondre que oui.

*Ouais, tout ça fut amusant.*

Dans sa nouvelle vie, après avoir rencontré cet homme, l'humidité et la température du continent où il fut emmené après avoir été recueilli étaient différentes, et tout lui semblait nouveau. La moto qu'il avait troquée contre ses armes lui avait révélé de nombreux mondes.

Se contenter de livrer des choses... Il pensait que c'était là tout ce qu'il y avait à faire, mais lorsqu'il découvrit ce métier pour la première fois, il comprit qu'être facteur n'avait rien de facile. Chaque jour, il se trouvait désemparé, tantôt réprimandé par les clients, tantôt submergé par leur gratitude excessive. Il trouvait étrange, lui qui n'avait jamais reçu de lettre, d'en être désormais le messager.

Étrangement, à chaque fois qu'il voyait les sourires des personnes à qui il remettait des colis, il avait l'impression d'accomplir une bonne action. Il trouvait étrange de fonder une compagnie postale comme première entreprise, mais il avait fini par comprendre que la raison d'être de ce métier était le travail.

C'était de la simple livraison. Tant que l'on pouvait marcher ou conduire une moto, que ce soit une femme, un homme, un enfant ou un vieillard, n'importe qui pouvait le faire. Il n'était pas irremplaçable, loin de là. Cependant, ces simples missions ne lui déplaisaient pas. Il trouvait même la chose plutôt amusante. En effet, il livrait du plaisir à autrui ce qui était gratifiant.

Peu importe ce qu'il faisait, les paysages qu'il voyait n'étaient pas ceux qu'il avait connus en tant que mercenaire. Les petites découvertes qu'il faisait en cours de livraison, des choses mineures comme l'existence d'une boulangerie délicieuse ou le fait de gagner du temps en empruntant une route spécifique, étaient amusantes. Mais plus agréable que tout, c'était qu'il avait un endroit où retourner, peu importe dans quelle partie du monde il se trouvait.

Même s'il revenait en lambeaux, une fois la porte du bureau ouverte, il y avait quelqu'un pour dire : « Ah, Bon retour la maison, Benedict. Beau boulot ».

Il était tel un nouveau-né ayant fait une apparition soudaine depuis la rencontre avec cet homme. Cela semblait insensé, mais le monde avait pris des couleurs comme s'il avait rencontré son âme sœur.

*C'était amusant, c'était amusant, c'était amusant, c'était amusant, c'était amusant. Je ne devrais pas me divertir, et pourtant, c'est ce qui est arrivé. Que faisais-tu ? Pourquoi prenais-tu du plaisir ? Tu n'étais pas en position de le faire. Tu es quelqu'un qui aurait dû mourir sans savoir ce qu'est "l'amusement". Que tout se termine, que tout se termine, que tout se termine, que tout se termine. Tout doit prendre fin. Il faudrait en finir avec cette version de moi maintenant. Ne serait-ce pas mieux pour tout le monde ? Cela ne causerait pas de tort s'il y avait une personne comme moi qui disparaissait, sans famille et sans partenaire amoureux. Je me suis assez amusé. Quant aux personnes qui seront tristes pour moi, je peux les compter sur les doigts d'une main alors ça ira. Je vais m'effacer afin de rendre propre ce monde sale. Tu ne devrais pas t'amuser. Ce que tu dois faire, c'est une seule chose : affronter ta sœur et son sourire qui te hantent.*

C'est pourquoi Benedict chercha impulsivement son arme avec une de ses mains. Assurément, des gens mouraient de cette manière. La tristesse scellait leur gorge et ils mouraient étouffés. Ils mouraient d'avoir vécu plus de moments tristes que joyeux. Il sentait qu'il ne pourrait pas vivre même une seconde de plus. Ce n'était pas qu'il souhaitait mourir. Plutôt, il avait décrété qu'il le devait.

Y avait-il un être vivant qui souhaitait mourir dès sa naissance ? La plupart d'entre eux voulaient normalement vivre. Oui, ils voulaient vivre. Une vie merveilleuse même dans la mesure du possible.

Une vie qui donnait du sens à notre naissance.

Cependant, cela ne se passait pas bien tout le temps. La vie n'était pas quelque chose que l'on pouvait préparer.

— Ugh... uuugh...

À la suite des choix effectués, il y avait d'innombrables changements. Il y avait des moments où seuls des épisodes douloureux se produisaient comme le fait de regretter d'être né.

Les épreuves étaient semblables à une pluie glaciale que Dieu versait sur les éprouvés. Il aurait été remarquable d'avoir un endroit pour s'abriter ou un parapluie, mais il y avait des moments où on ne pouvait les trouver. Une pluie prolongée faisait refroidir le corps de quelqu'un et trembler les racines de ses dents. C'était quelque chose de difficile à endurer pour un être humain. Lorsqu'il devenait impossible de résister, ce dernier...

— Arrê...te...

...avait envie de mourir.

— Arrê... te...

Quand vivre devenait difficile, les êtres humains avaient tendance à chercher ce qui était plus facile. Il n'y avait là rien d'étrange. Qu'y avait-il de mal à fuir ? Plus la souffrance était courte, mieux c'était. Trouver une raison de vivre était un choix laissé à ces êtres vivants.

— Arrê... te.

Pourtant, oui...

— Arrête.

...la même chose s'était produite lorsqu'il était dans ce désert.

— Arrêter ça ? Pourquoi... ?

Un certain nombre de personnes, bénies par la Déesse de la Fortune, parvenaient à s'en sortir de telles circonstances. Si l'on creusait en profondeur, on trouverait que ce n'était que le résultat d'une accumulation de choses. Le travail de la Déesse s'effectuait de manière vibrante. S'il fallait une image...

— V...

...Ce serait celle d'une personne apparaissant pour tenir la main de celui qui tentait de mettre fin à ses jours. Au bord du gouffre, celle qui lui avait affiché un soutien sans faille, apparut. Ce que la Déesse apportait était différent pour chaque personne. Pour Benedict Blue, à ce moment...

— Benedict...

...Ce fut Violet Evergarden.



*Pourquoi a-t-il fallu que tu me tiennes la main dans un moment pareil ?*

Tout comme le frère aîné qui s'était agrippé à la main de sa jeune sœur dans l'obscurité, Violet s'est accrochée à celle de Benedict. Après l'avoir serré une fois, elle changea sa prise en croisant les doigts avant de continuer à marcher en le guidant.

— Benedict, rentrons à la maison.

Bien qu'il ait été incapable de faire un seul pas, il finit par marcher.

— Il ne faut pas.

Il ne pouvait pas prendre son arme tant qu'elle tenait sa main.

— Pleurer rétrécit notre champ de vision.

Bien qu'il ait voulu se tirer une balle dans la tête, il n'avait pas pu.

— Marchons main dans la main, d'accord ?

Après que cette fille lui rappelant sa sœur mentionna un foyer où retourner...

— Rentrons à la maison.

...il avait fini par penser « Aah, je dois continuer à vivre ».

— V...

La raison pour laquelle il n'avait pas été capable de la laisser livrée à elle-même la première fois qu'il l'a vue, c'est pour leur apparence similaire. Toutes deux avaient des cheveux dorés et des yeux bleus en plus de leur solitude. Il avait l'impression d'avoir toujours, toujours fait d'elle une sorte de substitut.

— V... Je...

Il ne pouvait pas la quitter des yeux, l'appelant même par un surnom.

— J'ai... probablement... tué... ma petite sœur... Je m'en souviens maintenant...

Bien qu'il ait oublié sa sœur, une partie de lui avait fini par penser que, si elle était vivante, elle serait devenue comme elle. Face à sa bêtise, il ne sut contenir ses larmes. Il se demanda alors : « Pourquoi ai-je failli alors qu'elle était si importante à mes yeux ? »

— Nous nous sommes arrêtés à mi-chemin, et j'ai été séparé d'elle... U-  
Uugh... C'est... C'est comme si je l'avais tuée...

Violet serra sa main encore plus fort.

— Ce n'est qu'une supposition, n'est-ce pas ?

Plutôt que comme une petite sœur, elle était comme une grande sœur.

— Comme cette femme l'a dit, il est possible de la revoir un jour,  
murmura-t-elle comme pour le réprimander et l'apaiser en même temps.

— Impossible... Impossible... Je suis sûr d'être le... le seul à avoir  
survécu... J... J'étais...

Les larmes étaient telles qu'il finit par avoir des trémolos dans la voix. C'était étouffant et il voulait que la chose s'arrête.

— Benedict, rien n'est gravé dans le marbre. C'était le cas pour mon  
Major. Qui peut affirmer qu'elle est morte ?

La main avec laquelle elle avait joint ses doigts palpait. Cependant, s'il n'y avait pas cette douleur pour le contenir, il aurait pu lâcher prise et en finir avec la vie.

— Mais... Mais tu sais...

— Nous avons vécu beaucoup de choses aujourd'hui, mais nous pouvons  
maintenant surmonter la situation comme il se doit, n'est-ce pas ?

— J'étais... J'étais... mieux mort... !

Pleurer de cette façon, comme un enfant... était stupide, pensa Benedict. Il n'y avait plus de retour en arrière possible.

— J'étais mieux mort !

Pleurer n'allait pas changer le fait qu'il l'avait déjà perdue. Il n'avait aucune idée de l'endroit où la chercher non plus. Si des mains jointes venaient à se séparer, et que l'autre personne n'était pas tout près, elles n'allaient jamais se rejoindre à nouveau.

— Benedict.

Les jambes de Violet se figèrent net. Ce Benedict en pleurs ressemblait-il à un petit garçon pour elle ? Elle s'approcha, lui passant la tête par-dessus l'épaule.

— Rentrons, Benedict.

— Où ça ?

— Au sein de notre entreprise. Toi et moi n'avons que cette place.

S'ensuivit le silence.

En effet, ils n'avaient pas d'autre endroit où aller. Les personnes qui étaient capables de les soutenir physiquement et mentalement ne se trouvaient nulle part ailleurs qu'à cet endroit précis.

*Mais puis-je vraiment revenir ?*

— J'ai... fait des choses horribles dans le passé. C'est juste que personne ne sait que... quand j'étais mercenaire...

— Oui.

— J'ai fait beaucoup de choses stupides. Être jeune n'était pas une excuse.

— Oui.

— Je... Mais...

Le visage de Claudia Hodgins traversa son esprit.

*Je ne devrais pas... y retourner.*

Le sentiment d'exaltation lorsqu'il avait marché pour la première fois avec les chaussures amples que cet homme lui a données. Les blagues que l'autre lui racontait tout en y mêlant ses plaintes quand il traînait avec lui. Les rires des fois où ils buvaient en faisant les malins ensemble.

*Mais...*

Ses sourcils s'abaissent quand il est troublé. Son dos se voûte quand Lux est en colère contre lui. Quand il parle aux femmes, sa voix se fait plus douce. La force qu'il lui a montrée. Il était la seule personne de bonne volonté au monde qui pouvait s'attacher à un amnésique qui avait tout perdu.

*Je veux y retourner.*

Il voulait retourner auprès de cette personne au caractère bien trempé, tellement qu'il en avait les larmes aux yeux.

— Mais même ainsi, vous vivrez, n'est-ce pas ?

Benedict se racla la gorge. Ces mots eurent presque l'effet d'une balle tirée en plein cœur. Sa surprise le plongea dans un mutisme. Elle était habituellement taciturne, ne cherchant jamais à embellir ses paroles. Mais il lui arrivait parfois de mettre la vérité en lumière avec audace.

— Vous vivrez, n'est-ce pas ?

L'on pouvait entendre un peu de supplication dans la voix de Violet. Sa main était toujours jointe à la sienne avec ses doigts artificiels.

— Comptons les choses que vous avez faites et celles que vous ferez à partir de maintenant afin de ne pas les oublier.

Tout cela était la preuve de ce qu'elle avait perdu et brisé. C'était aussi un symbole de régénération. De tels doigts le tenaient délicatement en place.

— Jusqu'au jour où votre heure viendra.

La jeune fille devant lui avait accepté cette agonie bien plus tôt que lui, sans s'enfuir ni détourner les yeux, subissant simplement toute cette tristesse.

— Aujourd'hui... Pour aujourd'hui, rentrons à la maison.

C'était Violet Evergarden.

— Maintenant, allons-y. Je rappelle que notre service était censé durer la matinée. Nous serons en pause cet après-midi.

Petit à petit, mais toujours en tirant sa main, elle guidait Benedict,

— Hier, nous sommes retournés à Lontano sans finir nos rapports. Nous avons promis à Lux de les soumettre aujourd'hui sans faute. Nous sommes maintenant bien trop amochés pour aller travailler en faisant comme si de rien n'était. Si on nous voit dans cet état, cela fera scandale.

Au fur et à mesure que Benedict entendait ces paroles, elles refaisaient surface dans sa tête, sa camarade de chamaillerie lors de la fondation de l'entreprise postale, Cattleya. Lux, qui avait été récupérée sur une île isolée. Les autres collègues. La ville de Leidenschaftlich. Son propre passé. Sa profession actuelle. Son nouveau nom et l'homme qui l'avait baptisé ainsi.

— Je me demande si l'Ancien sera en colère...

Claudia Hodgins. L'homme qui lui avait tout donné. Il avait très envie de le voir. En se remémorant la voix et le visage de cet homme, son cœur semblait prêt à éclater. Dans la vie de Benedict, y compris son passé, Hodgins avait été le seul adulte à subvenir à ses besoins et à le protéger.

— Vous avez pu rencontrer le président Hodgins parce que vous étiez en vie. Vous avez aussi toujours la possibilité de trouver votre sœur. Les gens comme nous doivent croire Benedict, auquel cas, nous serions en perdition.

Il avait assez de force pour vivre seul, peu importe où.

— La journée a été très fatigante, non ? Rentrons à la maison.

Cependant, la chaleur d'avoir un tuteur l'avait changé alors qu'il avait en horreur ce genre de liens d'attache. La compagnie postale CH, l'endroit où Violet voulait retourner, était déjà son chez lui.

Benedict leva les yeux vers le ciel.

Le soleil se levait. Derrière lui, l'ombre dans laquelle la nuit s'était fondue se reflétait maintenant avec éclat. La route devant lui était bien éclairée. Tout comme le passé et le présent.

— Hé, V.

Alors que Violet lui demandait ce qu'il y avait, il murmura tout en essuyant ses larmes avec la manche de sa chemise :

— Garde pour toi le fait que j'ai pleuré.

Les silhouettes des deux, avançant main dans la main, ressemblaient à s'y méprendre à celles de frères et sœurs s'entendant à merveille.

\* \* \*

— Pour l'instant, tu n'as que ta vie, hein ? Je vais acheter ça.

À ces mots, le cœur de l'homme se mit à battre bruyamment. Il était censé être habitué à échanger sa vie contre de l'argent, mais il semblait sur le point de cesser de respirer lorsqu'on lui demanda la chose en face.

— Combien ?

L'homme était perdu.

— Je ne sais pas.

Alors qu'il répondait sérieusement, Hodgins se mit à rire,

— Idiot, donne un prix élevé au moins.

— Pourquoi ?

— Tu pourrais donner une somme que je ne peux pas payer, de sorte que je t'engage pour la vie.

Pendant un instant, il n'avait pas compris. Il finit par répondre après une pause.

— Je ne veux pas ! C'est quoi cette histoire ?

— Tu n'as rien pourtant, non ?

— Je n'ai pas « rien », stop avec ça !

— Nous serions comme une famille si nous sommes ensemble, même si nous ne sommes pas liés par le sang. Donne juste un prix que je ne peux pas payer.

— Hah ?

— Comme je l'ai dit, on pourrait être comme une famille. C'est pas mal, non ? Plus important encore, ton nom.

— Non, non, hé, il te manque une case en fait ?

— J'ai trouvé !

— Hé, l'Ancien ! Écoute ce que je te dis au moins !

— Écoute bien.

— C'est toi qui devrais m'écouter en fait !

Avec un visage extrêmement heureux et un peu timide, Hodgins a dit,

— C'est peut-être un peu prétentieux, mais je comprends ses sentiments maintenant. Ah, en fait, ce sont plutôt les miens pour ainsi dire. J'y mets mon souhait de voir un jeune comme toi être ainsi.

À cet instant, la seule personne au monde à être témoin de l'éclat dans ces yeux bleus fut Claudia Hodgins.

— Ça veut dire « béni ». Que dis-tu de « Benedict » ?

À cet instant, il connut pour la première fois la joie de voir sa vie bénie par quelqu'un.

— Prenons le nom du dieu qui accorde la protection divine. Garde « Blue » comme nom de famille. Ton nom, celui que tu t'es donné, combiné à mon « Benedict ». « Benedict Blue ». Oui, c'est un bon nom. Enchanté, Benedict.

Même lorsqu'il se blessait en revisitant ses souvenirs, il ressentait une bénédiction chaque fois que quelqu'un prononçait son nom.

— Ridi~cule...

Il ne voulait maintenant plus jamais se séparer de cette bénédiction.

\* \* \*

— Aah, Benedict et Petite Violet. Bon ret... Hey, c'est quoi ça ?! Qu'est-ce qui s'est passé... ? Vous deux, venez ici ! Petite Lux, apporte la trousse de secours !

Bien qu'un tantinet longue, c'était l'histoire de Benedict Blue.

## Cattleya Baudelaire

---

Rédiger une lettre était semblable à chanter un air.

— Enchantée de faire votre connaissance. J'accours là où mes clients le désirent. Je suis du service des poupées de souvenirs automatiques, Cattleya Baudelaire.

C'était du moins ce que pensait l'une d'entre elles, particulièrement.

— Eh bien, je vais commencer si vous le voulez bien.

Écrire demandait d'imaginer un scénario, tout comme le chant. Par conséquent, cela se rapprochait également de la peinture.

*Mert, comment vas-tu ? Merci pour ta lettre. Tes mots sont pour moi une source d'encouragement.*

Le moment où elle prenait une inspiration avant de commencer à taper marquait le début de sa chanson.

— Ah, j'ai fait une faute de frappe. Re commençons...

Elle s'interrogeait sur la réaction du destinataire. Quels sentiments ces mots susciteraient-ils ?

— Il est normal de lui conseiller de bien étudier... mais si cela occupe la majeure partie de la lettre, cela risque de devenir pesant. Votre jeune frère a été envoyé dans un pensionnat, n'est-ce pas ? Il semble ne pas beaucoup s'y plaire. Je pense qu'il serait plus judicieux de l'encourager en lui disant qu'en travaillant dur, il pourra, comme vous, s'émanciper de la maison. En restant dans la mesure bien sûr, il ne faudrait pas lui mettre trop de pression en vous encensant trop... si du moins vous espérez une réponse !

Elle construisait mentalement chaque scène.

— Bien, reprenons là où nous nous étions arrêtés.

Les mélodies avaient un début et une fin.

Leur tonalité, qu'elles soient poignantes, lumineuses ou simplement joyeuses, dépendait de la chanson en cours. Pourtant, elles suivaient toutes une progression, devenant progressivement plus intenses au fur et à mesure.

Le cliquetis de la machine à écrire résonnait tel un piano. Le murmure de l'encre rappelait le violon. Enfin, le claquement final évoquait le tintement d'une cymbale, marquant la conclusion de l'œuvre.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

Une fois terminée, la lettre devenait presque un être vivant. Chaque mot, chargé d'une sonorité particulière, dansait sur le papier, et l'odeur de l'encre évoquait la chaleur humaine. La lettre se transformait ainsi en une histoire. C'est ainsi que Cattleya Baudelaire pratiquait son art de la rédaction.

Les poupées de souvenirs automatiques et leurs clients étaient des bâtisseurs de mondes, qui, ensemble, créaient des contes, des mélodies et des peintures, qu'ils appelaient « lettres ». Plus ils passaient de temps ensemble et enrichissaient leurs écrits, plus leurs cœurs se rapprochaient. Cependant, il existait des personnes capables d'atteindre une telle profondeur dès leur premier échange, en un laps de temps exceptionnellement court...

— Accepteriez-vous... d'apprendre à nous connaître ?

...Tel ce client

\* \* \*

Récemment, un certain établissement avait acquis une grande popularité à Leiden, la capitale de Leidenschaftlich.

Le propriétaire d'un ancien hangar l'avait transformé en un espace raffiné où les visiteurs pouvaient savourer de délicieuses douceurs tout en écoutant de la musique, le « Café Magnolia ».

Les habitants de Leiden admiraient cet endroit, si convoité qu'il fallait patienter un mois entier après avoir effectué une réservation pour y accéder. C'était un lieu prisé, où les visiteurs, émerveillés par les décorations somptueuses, laissaient leurs yeux briller d'émotion en écoutant les pianistes, toujours présents, jouer des mélodies enchanteresses. Les musiciens changeaient selon les jours et les horaires.

Peut-être parce que ce café, accueillant de jeunes talents, servait aussi de vitrine pour attirer des mécènes, la clientèle était variée et intergénérationnelle. Tandis que des soupirs d'admiration s'échappaient des tables alentour, Cattleya et son compagnon semblaient être les plus jeunes clients présents ce jour-là.

Comme se murmuraient les rumeurs, les prix figurant sur le menu qu'on leur avait remis étaient élevés. Pourtant, à la vue des plats servis, ils comprirent que l'expérience en valait l'investissement. Rien que le spectacle d'un présentoir à gâteaux à trois étages éveillait une émotion que l'argent seul ne pouvait acheter.

Ensemble, ils décidèrent de passer les pâtisseries une par une. Après un moment d'hésitation, Cattleya opta pour la tarte aux pommes. Avec une excitation visible, elle approcha sa fourchette de l'assiette. À la première bouchée, elle sut qu'elle avait fait le bon choix. Savourer une douceur chaude dans une boutique accueillante était véritablement l'un des plaisirs de l'hiver.

De l'autre côté de la table, Lux Sibyl contemplait sans bouger un somptueux gâteau au chocolat posé devant elle. Il avait l'air délicieux, si bien que Cattleya se sentit presque tentée de l'entamer elle-même.

Le serveur était arrivé avec leurs desserts au beau milieu de leur conversation, interrompant leur échange au moment opportun.

— Cattleya, et donc ? demanda Lux, cherchant à relancer le sujet.

— C'est absolument parfait... Ah, vraiment, un grand merci, Lux ! Cet endroit n'est-il pas fabuleux ? Certes, c'est cher... Et en effet il vaut mieux aimer les sucreries. Personne n'a accepté de m'accompagner. Qui serait assez sot pour passer à côté d'une telle expérience ? C'est tout bonnement de la folie, n'est-ce pas ?

— Oui, je pense que cet endroit est merveilleux. Eh bien, Cattleya...

Avant que Lux ne puisse terminer sa phrase, Cattleya, emportée par son enthousiasme, la coupa brusquement pour poursuivre son monologue.

— Au fait, tu savais ? Le président a acheté un terrain récemment. Comme celui qu'il a transformé en base pour notre usine de production. Il paraît qu'il y a une chute d'eau légendaire à proximité. La légende raconte qu'en se procurant une pierre issue de ce point d'eau, nos rêves deviennent réalité. Pourquoi ne pas y aller ensemble ?

— Ne faut-il pas y aller seul pour que cela se réalise ? Enfin, Cattleya. Je voulais revenir au sujet précédent...

Tout en déposant un morceau de sucre en forme d'étoile dans son thé, Cattleya le mélangea lentement avant de répondre :

— Ah, cette déclaration que l'on m'a faite ? Oui, j'ai refusé.

— EH~~~~~ ?

Cattleya se surprit à penser à des choses étranges, comme le fait que le sucre devait ressentir un certain bonheur à fondre dans un thé aussi délicieux. Était-ce l'effet d'une overdose soudaine de sucre, ou bien le sujet de leur conversation actuelle était-il la véritable cause de son étourdissement ?

— Eh bien, il m'avait parlé d'engagement, de mariage...

Ce n'était pas la première fois que Cattleya Baudelaire recevait une déclaration d'amour, mais c'était bien la première fois que quelqu'un mentionnait explicitement le mariage.

— EH~~~~~ ?

— Lux, calme-toi donc !!!

Consciente de la véracité de cette remarque, Lux plaqua ses deux mains sur ses lèvres tout en balayant nerveusement la pièce du regard.

— Il s'agit de cet homme qui est venu à l'entreprise, n'est-ce pas ?

— Tout à fait !

— Il m'a en effet donné l'impression d'être plutôt charmant... Un peu plus âgé que toi, mais ce n'est pas un défaut. Au contraire.

Sur l'insistance de Cattleya, Lux porta enfin le gâteau à sa bouche. Tandis qu'elle mastiquait sans émettre d'opinion, elle attendit patiemment la suite des confidences.

— Lux, tu prends un malin plaisir à écouter les histoires d'amour des autres, même si tu n'es pas concernée, hein ?

— Je sais. Disons que je suis encore bien inexpérimentée, alors j'ai l'impression d'explorer un nouveau domaine...

Bien qu'elle fût officiellement la secrétaire du président, l'attitude insouciant de Lux, en cet instant, rappelait celle d'une enfant. Ayant passé une grande partie de sa vie sous l'emprise d'une organisation sectaire, elle était encore novice dans de nombreux domaines, notamment celui des relations. Il était évident que l'histoire de Cattleya faisait partie des énigmes inscrites dans le manuel universel de l'amour.

— Un jour, j'aimerais essayer moi aussi, mais pour l'instant, je préfère écouter les récits des autres. Allez, raconte.

Les yeux vairons de Lux brillaient de curiosité.

— Il tient une boutique de parfums ici, à Leiden. C'est un parfumeur. Il s'appelle Chris. Je suis passée devant son magasin il y a quelque temps, et il semble bien marcher. C'est un homme doux, au visage agréable et aux manières raffinées. Sincèrement, il ferait un excellent mari. C'est le genre d'homme auquel les femmes s'attachent facilement.

— Et toi, Cattleya, ne ressens-tu aucune once d'attirance ?

À cette question, Cattleya plongeait dans ses pensées, cherchant une réponse au plus profond d'elle-même. Était-il son type ? Probablement. Toutefois...

— Je ne sais pas... Il est relativement différent de mes goûts habituels.

...Le visage d'une personne apparut dans son esprit.

— Enfin, celui qui est dans mon cœur ne succombera pas à mes charmes.

Elle posa son menton sur sa main et soupira.

— Aah, le président Hodgins. En effet, je pense que c'est impossible avec lui. Cela n'a rien à voir avec toi, Cattleya. Mais le Président s'amuse en dehors de l'entreprise... Disons qu'il est du genre à aborder l'amour de manière pragmatique. Il apprécie les relations romantiques et la compagnie des femmes, mais il ne tombe pas réellement amoureux.

Comme on pouvait s'y attendre de quelqu'un qui passait ses journées à ses côtés, Lux, d'ordinaire douce et mesurée dans ses jugements, décrivit Claudia Hodgins avec une franchise tranchante.

— Hm~. Oui, c'est tout à fait ça. Le président Hodgins donne effectivement cette impression, n'est-ce pas ?

— Absolument. Je pense que le président Hodgins attend probablement une personne précise. On dirait qu'il n'épousera personne tant que l'âme sœur ne se présentera pas. Mais une femme pour laquelle il renoncerait à tout et à laquelle il se consacrerait pleinement... cela semble irréaliste.

— Tu penses à Violet ?

À l'évocation du nom de leur amie commune, Lux fit un signe en croix catégorique.

— Eh~. Il la considère comme sa famille. En plus, Violet a... cet homme.

— Vraiment ? Je vois. Alors ce ne peut pas être elle.

— Exactement. D'ailleurs j'ai moi-même fait remarquer au président qu'il rêvait beaucoup trop.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— « Petite Lux, c'est cruel ! Je vais déduire cela de ton salaire ! ». Puis il a fait semblant de pleurer.

Cattleya imagina aisément la scène et éclata de rire. Lux, incapable de se contenir, la suivit dans un gloussement léger

— Huhuhu.

Alors que leur conversation s'animait, une seconde tasse de thé noir leur fut servie. Le prochain gâteau choisi par Cattleya était une tarte richement décorée de fruits frais et de sculptures en sucre. Comme elle s'y attendait, elle était absolument délicieuse. Elle songea que Violet, qui avait été mentionnée au cours de leur discussion, aurait sûrement apprécié ce dessert. Cela faisait un moment qu'elle ne l'avait pas vue, et l'idée de partager ce moment avec elle lui traversa l'esprit. Étant la poupée la plus sollicitée, il fallait dire qu'elle était régulièrement en vadrouille un peu partout sur le continent !

— Tu sais, puisque nous en parlons, autant tout dire... Je n'ai pas officiellement accepté sa proposition, mais j'ai décidé de lui accorder un dîner, une sortie...

Si Violet Evergarden avait été présente à cet instant, quelle aurait été sa réponse à cette déclaration de Cattleya ? Probablement quelque chose de désinvolte, comme « *Désirez-vous devenir son ami ?* ». Même si elle n'était pas Violet, Lux réagit à sa manière, de façon tout aussi vive, faisant grincer sa chaise en se penchant brusquement en avant, réduisant presque la distance entre leurs visages malgré le présentoir à gâteaux à trois étages.

— C-comment ? Tu te lances dans ce genre de relations, maintenant ?

Face à ce malentendu, Cattleya réagit avec une énergie étonnante :

— Non, non ! D'accord, j'ai peut-être ce physique avantageux, mais je reste une femme au cœur pur rêvant de romance, vois-tu ? Je lui ai dit que je ne pouvais pas sortir avec quelqu'un que je ne connaissais pas bien. Alors il m'a proposé de mieux faire connaissance, et voilà comment nous en sommes arrivés là. En plus, c'était un client, alors je ne pouvais pas le repousser trop brutalement.

— Eh~, c'est surprenant. Ce n'est pas très « Cattleya » de ne pas dire franchement « non » aux gens qui ne t'intéressent pas. Avais-tu de la fièvre ?

— Oh, Lux, quelle médisance !

— Ce ne serait de la médisance que si c'était une critique. Mais en tant qu'amie, j'aime cette franchise inébranlable qui est la tienne. En plus, je pense que c'est une qualité essentielle pour une poupée. Après tout, les poupées de souvenirs automatiques sont très souvent courtisées. As-tu entendu cette histoire que l'on raconte sur une employée de la compagnie postale Guardian ?

— Celle où elle allait être séduite par un politicien influent, mais que son petit ami, facteur de son état, a débarqué en grimpant une colline, a chassé le politicien, et lui a fait sa déclaration d'amour ? Je la connais ! Cette histoire est tellement romantique qu'elle fait battre mon cœur !

— Je te comprends ! Et en plus, on dit qu'ils étaient amis d'enfance. Franchement, n'est-ce pas digne d'un roman d'amour ?

— Le moment où il dit : « Elle est à moi »... Mon cœur chavire à chaque fois, rien que de l'imaginer !

— Ah, ça me rappelle ce passage dans « *Les Chroniques de l'Ordre des Chevaliers Étoilés* ». Celui où la protagoniste offre son corps au grand maître... Le chapitre trois du second volume, non ?

— Exactement ! Cette histoire ressemble tellement à cette rumeur. Mais... Revenons à nos moutons, veux-tu !

— Oui, c'est vrai. Désolée, c'est de ma faute... Ah, ce gâteau est vraiment délicieux.

Leur conversation, glissant vers des banalités, s'interrompt brièvement. Cattleya versa une troisième tasse de thé. Leurs tasses étant vides, elles demandèrent à une élégante serveuse une nouvelle portion. Les clients qui optaient pour le présentoir à gâteaux à trois étages avaient droit à une seconde tasse de thé noir ou de café, un détail que Cattleya trouva fort agréable. Elle songeait déjà à la personne qu'elle inviterait lors de sa prochaine visite.

— Cattleya, puis-je prendre le scone ?

— Bien sûr. Il est nature, cela te convient ?

— J'adore ça. Je crois même que je préfère ça au gâteau principal. Mais au fait, ton rendez-vous... Pour quand est-il prévu ?

— Demain.

— EH~~~~~ ?

— Lux, tu recommences...

— C'est parce que... Hé, si après ce rendez-vous tu finis par penser que sortir avec M. Chris serait une bonne idée, ça deviendrait sérieux, non ?

— Peut-être pour lui, mais moi...

— Cattleya, si tu n'as pas cette intention, ce serait mieux de ne pas y aller, ne penses-tu pas ? Même si tu sembles avoir déjà pris ta décision...

— Oui, j'irai...

— Alors, tu me raconteras tout après, d'accord ?

Face à cette demande accompagnée d'un sourire malicieux, Cattleya répondit d'un ton détaché :

— Nous verrons !

Lux lui lança un regard contrarié, mais Cattleya détourna les yeux, regardant plutôt le paysage par la fenêtre. Les arbres bordant la route, qui auraient été remplis de feuillage frais en été, n'étaient désormais que des charpentes nues, dépourvues de toute feuille. Les vents glacés soufflaient avec férocité, conférant aux lieux une atmosphère quelque peu mélancolique. Les passants, voûtés, serraient le col de leur manteau pour se protéger du froid mordant.

De sa fenêtre, elle apercevait les silhouettes des facteurs circulant sur leurs motos. Même si elle savait qu'il ne pouvait s'agir de lui, Cattleya ne put s'empêcher de se pencher légèrement pour jeter un coup d'œil. Ce n'était pas lui, effectivement. L'homme n'avait pas de cheveux blonds, et même à cette distance, elle pouvait affirmer sans hésitation que son visage et sa silhouette étaient totalement différents. Ce n'était qu'un autre facteur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Cattleya avait réagi de manière excessive à la vue d'un simple facteur. À la question de Lux, elle répondit par un « rien » presque mécanique, sa voix trahissant une certaine absence. Elle se rassit correctement sur sa chaise, le regard distrait.

— Hé, que se passe-t-il, vraiment ?

— Je pensais que ça pouvait être lui.

— Hm ? Qui donc ? » demanda Lux à nouveau, comme si elle n'avait pas bien saisi.

Fronçant légèrement les lèvres, Cattleya répondit d'un ton tranchant :

— Benedict.

Lux comprit immédiatement, un éclair de compréhension traversant son visage.

— Ah...

Murmura-t-elle avant de pencher légèrement la tête et de glousser.

— On dirait que cela fait un moment qu'il est parti, hein... Chaque fois que je vois quelqu'un en ville tourner un coin de rue sur une moto, je me surprends aussi à penser que ça pourrait être Benedict. Tout le monde me demande si je n'ai pas de nouvelles, c'est quasi quotidien !

— N'a-t-il rien envoyé ? Ni lettre ni carte postale ?

— Non, rien... Mais, Cattleya, c'est bien la première fois que tu poses cette question, n'est-ce pas ? Depuis qu'il a annoncé sa longue absence.

Presque comme une enfant réprimandée par une adulte, Cattleya baissa les yeux, mal à l'aise.

— N... N'ai-je pas le droit ? Je me disputais souvent avec lui, mais notre amitié remonte à la création de la compagnie !

— Je n'ai jamais dit ça, Cattleya.

— Il est vraiment sans cœur. Dire au président et à Violet qu'il quittait l'entreprise, comme ça !

— En effet...

— Alors... Que nous nous connaissons depuis si longtemps !

— Oui. Cela te rend nostalgique, n'est-ce pas ? Tu te sens seule.

La franchise de Lux exprimait précisément ce que Cattleya s'efforçait de dissimuler : elle se sentait seule. Pourtant, si elle avait été capable de l'admettre, elle n'aurait pas eu besoin de froncer les lèvres ni de se plaindre. « *Je ne veux pas dire que je suis seule, même si ça m'en brûle les lèvres* » pensa-t-elle avec agacement.

Cattleya Baudelaire n'était pas ce genre de femme. Elle planta sa fourchette dans un gâteau avec une énergie presque agressive et l'enfourna sans ménagement. Elle mâcha rapidement, avala une gorgée de thé pour faire passer, puis recommença à attaquer son dessert, comme si le gâteau représentait Benedict lui-même.

— Cela fait déjà trois mois. L'hiver touche à sa fin, et le printemps semble vouloir s'annoncer. Pourtant, le président refuse toujours que quiconque touche à la moto de Benedict... Il n'a même pas rayé son nom du registre des employés.

Les paroles de Lux résonnaient comme une tentative de consolation. Cattleya, les joues gonflées d'irritation, protesta vivement.

— Je ne suis pas seule !

— Hmm..., répondit Lux avec un sourire doux.

— Et le président, lui aussi... Il laisse simplement partir un employé quand il le demande, sans même savoir quand il reviendra.

« *Je suis vraiment pathétique* », pensa-t-elle. Bien qu'elle n'eût aucune intention de diffamer Hodgins, elle détestait que ses propres sentiments soient ainsi mis à nu.

— Même s'il revient, je ne lui adresserai pas la parole. Il est parti sans rien me dire, lâcha-t-elle d'un ton acerbe, cherchant à détourner son malaise.

Malgré cette déclaration amère, Lux ne fit qu'esquisser un rire, comme si elle trouvait la situation à la fois troublante et touchante. La gentillesse de Lux apaisa quelque peu Cattleya, qui avait réfléchi à la personne à qui elle pourrait se confier en ce lieu. Elle avait choisi Lux. Avec une douceur presque maternelle, Lux répondit.

— Moi, je serais heureuse s'il revenait, tu sais...

Cette phrase, bien qu'adressée à elle-même, reflétait exactement les pensées de Cattleya.

— Je suis arrivée plus tard dans l'entreprise, mais je pense que Benedict est une bonne personne, malgré son langage parfois acerbe. Après que Violet m'a recommandée et que le président m'a engagée comme secrétaire, c'était souvent Benedict qui venait m'aider, parfois avec un air inquiet. Il est gentil avec les filles plus jeunes que lui. Et en tant que secrétaire, je dois dire qu'il est essentiel à la gestion de l'entreprise. Les facteurs ne sont jamais assez nombreux. Beaucoup quittent leur poste peu de temps après avoir été recrutés. Mais Benedict, malgré ses plaintes, est un employé indispensable, doté de réelles compétences en leadership. Il pourrait même jouer un rôle dans la gestion future de l'entreprise, comme porte-parole des employés. Je suis certaine que le président Hodgins partage cet avis. Et puis... tu ne pouvais pas être au courant. Tu étais souvent absente, prise par ton travail. Peut-être Benedict voulait-il te prévenir, mais... non, il a sûrement voulu réduire le nombre de personnes à qui il devait dire au revoir. On dirait que quelque chose de vraiment sérieux lui est arrivé. Violet et le président ne veulent pas donner plus de détails, mais ils ont affirmé qu'il reviendrait. Benedict lui-même a cette intention. Peut-être a-t-il évité d'en parler pour ne pas en rajouter. Il n'a jamais été du genre à crier les choses sur tous les toits, pas vrai ? Alors, attendons notre Benedict, aussi égoïste soit-il. Moi aussi, il ne m'a rien dit...

Ces paroles, murmurées lentement avec une voix calme et apaisante, touchèrent profondément Cattleya. Ce n'était pas tant le contenu des propos de Lux qui la frappait, mais plutôt l'ampleur de son empathie et la générosité de son cœur. Bien qu'elle fût plus jeune qu'elle, Lux semblait presque prendre la posture d'une mère dans cet échange.

— Pourquoi es-tu si parfaite ? murmura Cattleya, presque bouleversée.

Face à sa propre immaturité, Cattleya se sentit soudainement accablée de tristesse, consciente qu'elle était pourtant l'aînée dans cet échange autour d'un goûter.

\* \* \*

Après cela, elles laissèrent toutes sortes de choses de côté, se promenant tout en déambulant pour la première fois depuis longtemps. Elles avaient fait le tour des librairies, des magasins vendant diverses mignonneries ainsi que des boutiques de mode. Malgré leurs goûts différents, il y avait de quoi satisfaire le duo. À chaque fois les employés demandaient si elles étaient sœurs, elles répondaient en riant, stipulant qu'elles n'étaient que de simples collègues.

Lorsque l'heure du coucher du soleil arriva, elles se dirigèrent vers le bureau, plusieurs sacs à provisions en main. Cattleya avait suivi cette Lux habituellement assidue qui voulait terminer au moins une partie du travail qu'elle avait laissé en plan la veille. N'ayant rien à faire, Cattleya se rendit dans la chambre du président, mais Hodgins était absent. Il y avait un cactus et de petites plantes en pot trônant sur son bureau avec l'impression étrange qu'on y avait touché, ainsi qu'une sorte de post-it.

Affaires et dîner. Retour le soir
-----------------------------------

Elle montra à Lux la note afin que cette dernière la déchiffre.

— Cela veut dire qu'il dine avec sa petite amie du moment, dit-elle d'un air mécontent.

On dirait bien qu'il ne comptait pas trop s'éterniser et qu'il allait rentrer ici ce soir. En effet, le deuxième étage du siège abritait son bureau et ses appartements. Ces deux-là dînèrent ensuite ensemble avant de se séparer joyeusement. Comme elles avaient beaucoup parlé, Cattleya se sentait seule après avoir fait trois pas. Le lendemain avait beau être un petit congé pour elle, elle était triste de quitter sa collègue. C'est avec une mine un peu dépitée qu'elle fit la rencontre d'un chat errant en chemin. Elle le poursuivit en vain.

— Je suis rentrée.

Une fois assise sur le lit légèrement poussiéreux de la résidence où elle ne rentrait pas souvent, elle s'allongea naturellement. Elle se releva ensuite avec un "je ne devrais pas, je ne devrais pas » avant d'essuyer son maquillage. Avec son visage on ne peut attirant, les gens pensaient souvent que le maquillage y était pour beaucoup, mais il y avait en fait peu de différence.

Comme chaque partie de son visage était distinct, elle avait simplement l'air un peu plus jeune. Après avoir pris un bain chaud, elle sortit de son armoire un déshabillé qu'elle avait acheté jusque là sans jamais le porter. Se demandant dans quelle phase se trouvait la Lune ce soir, elle regarda par la fenêtre, mais ne vit rien hormis le scintillement de quelques étoiles. Habillée et se brossant les cheveux, Cattleya observa les lumières de chaque maison, lui rappelant sa solitude. Il y avait en effet des vies animées en groupe.

*Les couples mariés sont vraiment stupéfiants, huh.*

Cette forme d'amour pouvant être considérée comme un contrat exécuté dans le monde entier ne pouvait se concevoir à sens unique. Elle allait finir probablement par se marier un jour. Du moins, c'est ce qu'elle croyait enfant, mais après avoir grandi, elle n'avait pas rencontré l'homme pour ça. Peut-être même que la chose n'allait jamais se concrétiser.

*Passer toute sa vie avec quelqu'un, même sans être réellement amoureux, c'est impossible pour moi.*

Vu sa vision du mariage, elle était encore moins capable de s'imaginer avoir un enfant. Après tout, Cattleya se voyait elle-même comme immature. Mais comme la société était vectrice de pression, était présent un sentiment d'obligation lui donnant un goût d'amertume comme du café. Ce n'était en aucun cas savoureux.

*Je me demande s'il y a d'autres filles qui ressentent la même chose que moi à l'heure actuelle.*

Il aurait été mieux que ce ne soit pas le cas, mais elle se surprenait à souhaiter qu'il y en ait. Elle espérait que ces filles avaient des amies qui pouvaient les rassurer.

*Je suis content d'avoir un travail.*

Travailler lui permettait d'échapper un peu à ce sentiment d'obligation bien féminin. Penser à ce terme d'obligation lui transperça indirectement le cœur.

*Benedict n'avait eu aucune obligation de me dire quoi que ce soit.*

Il était présent dans son esprit depuis le début, telle une petite coupure douloureuse qui se signalait de temps à autre.

Cattleya n'avait pas été autorisé à entrer dans la vie de Benedict, purement et simplement. Ce qu'il faisait ne regardait que lui et il n'était en aucun cas tenu de lui rapporter quoi que ce soit. Néanmoins, Cattleya avait l'intention de bien s'entendre avec lui. Ils se disputaient souvent, mais d'une certaine manière, elle avait l'impression qu'il était celui avec qui elle s'entendait le mieux. C'était un malentendu de sa part.

*Je suis... toujours comme ça.*

Dans la vie de Cattleya, ce n'était pas une ou deux fois qu'elle avait mal interprété le fait de s'entendre avec quelqu'un alors que ce n'était pas le cas en réalité.

*Parce que je suis une idiote.*

C'est peut-être que tout le monde supportait d'être avec elle.

*Je suis... vraiment...*

Peut-être était-elle le genre de personne qui ne pourrait jamais devenir importante pour quelqu'un.

Cette pensée la rendit anxieuse et triste, et des larmes commencèrent à couler de ses yeux. Elle se roula sur son lit, s'enfouissant entièrement sous ses couvertures jusqu'à se cacher la tête. Isoler le monde extérieur lui apporta un léger soulagement. Elle supplia pour que le matin ne vienne pas. Ses inquiétudes et ses chagrins disparaîtraient dans le sommeil, tout comme le sucre qui se dissout dans son thé noir.

*... seule.*

Penser que l'absence de Benedict Blue la rendrait si faible.

*Abandonne !*

Un autre côté d'elle se révéla dans son esprit. C'est vrai. Elle n'avait pas d'autre choix que d'abandonner. Il ne l'aimait pas et elle n'avait plus de place pour entrer dans sa vie.

*Je me sens seul.*

En position fœtale, Cattleya finit par s'endormir.

\* \* \*

Comme si la froideur de la veille avait été un mensonge, le lendemain matin laissa place à une certaine chaleur. L'hiver était clairement sur le point de se terminer. Cattleya fixa l'extérieur sur le rebord de la fenêtre pendant un moment, mais commença à s'habiller comme si elle voulait se débarrasser de quelque chose. Elle avait décidé de ce qu'elle allait porter depuis la veille. En pensant au visage de la personne qu'elle allait rencontrer, elle avait choisi parmi ses diverses tenues colorées un cache-cœur blanc. Il était légèrement ouvert au niveau de la poitrine, mais pas autant que d'habitude.

Lorsque les personnes à la poitrine généreuse s'habillaient dans des vêtements qui n'épousaient pas les courbes de leur corps, l'on pouvait avoir l'impression qu'elles avaient pris du poids et que leurs formes se dilataient, dans une largeur différente de celle suggérée par la tenue, presque comme si elles étaient vêtues de papier mâché. On pouvait dire que sa tenue était la meilleure qu'elle pouvait choisir parmi sa garde-robe personnelle.

Elle avait envisagé de mettre un manteau cape noir, mais comme la température avait augmenté, elle opta pour un manteau léger de couleur beige rosé. En alignant ses chaussures à talons de neuf centimètres et de cinq centimètres, elle choisit finalement la deuxième option. Ils allaient probablement simplement dîner, mais s'ils décidaient de se promener, des talons de neuf centimètres allaient la ralentir et lui faire mal aux pieds. Après avoir sorti une pochette dans laquelle ne pouvaient tenir que son portefeuille et son rouge à lèvres, elle était prête.

Alors qu'elle sortait, le propriétaire de la maison louée qu'elle occupait était assis sur un banc au bord de la route. Elle le salua en passant près de lui. Dans le quartier résidentiel où vivait Cattleya, il y avait beaucoup de personnes âgées vivant seules, ainsi que des familles. Après s'être retirés dans leurs maisons pour échapper au froid de l'hiver, les anciens se promenaient maintenant tous. En les observant depuis le temps, elle s'était imprégnée de leur marche lente, s'adaptant à leur rythme. En descendant la ruelle qui menait à la partie centrale de la ville, elle pouvait entendre le son d'un piano venant de quelque part.

Le joueur était très probablement un enfant, mais il avait dû beaucoup pratiquer avec les fenêtres fermées en hiver.

La mélodie jouée était bien plus maîtrisée que ce qu'elle avait entendu à l'automne. Elle lui donnait une sensation extrêmement tangible, presque palpable, que les gens s'enracinaient et vivaient leur vie. Dans le tourbillon de ses missions successives, elle courait partout chaque jour, ignorant des paysages et des sons comme ceux-ci.

— Je suppose que je vais... arrêter d'être une poupée de souvenirs automatiques...

Elle se surprit à souhaiter mener une routine quotidienne durable dans cette même ville. Dans cette optique, quelqu'un travaillant dans une boutique bien établie en son cœur, pouvait être le partenaire idéal.

\* \* \*

Alors qu'elle s'approchait de la devanture du restaurant où ils étaient censés se retrouver, malgré le fait qu'il soit un peu plus tôt que l'heure prévue, la personne en question se tenait là. Il s'agissait d'un homme aux cheveux noirs de jais, à l'ossature mince, mais à la stature élevée. Il portait un trench-coat par-dessus une veste et une chemise. C'était le propriétaire de la parfumerie la plus populaire de Leiden.

— M. Chris.

Un cache-cœur une pièce avait en effet été le bon choix, pensa Cattleya, car le dress code du restaurant allait en ce sens. Convenant à une capitale portuaire telle que Leiden, le restaurant servait apparemment un délicieux crustacé.

— Miss Cattleya, merci d'être venue. Il fait chaud aujourd'hui, pas vrai ?

— Oui, le printemps est arrivé d'un coup.

Il lui tendit nonchalamment son avant-bras pour la guider à l'intérieur du restaurant. Contrairement au parfum sucré que Hodgins aurait porté, évoquant quelque chose comme des églantiers mêlés à une douce vanille, il dégageait une odeur de verdure rafraîchissante.

*Je préfère le parfum du Président Hodgins.*

Elle appréciait cette sensation de désir qui l'envahissait chaque fois qu'elle respirait ce parfum de près. Être enveloppée par cette odeur sucrée lui procurait une joie subtile. Aujourd'hui encore, elle avait l'envie de manger un gâteau, et ce, depuis le matin.

*Qu'est-ce qu'il sentait déjà, lui ?*

Un homme blond qui parlait mal lui traversa l'esprit. Mettre de l'eau de Cologne n'était pas son style. Il ne sentait probablement rien du tout. C'était soit l'odeur de la pluie ou de la sueur, le genre d'homme qui avait son odeur propre.

— Et si on choisissait nos boissons ?

Ayant pris place, elle parcourut le menu. Par sécurité, elle choisit un vin fruité. En réfléchissant à ce qu'elle allait manger, elle apprit qu'un plat avait déjà été décidé pour eux alors tout se passa rapidement.

*C'est un habitué, ça se voit.*

Il souriait chaque fois qu'ils se regardaient, et elle finissait naturellement par sourire en retour.

— Au fait, j'ai reçu une réponse de mon petit frère.

— Ah oui ?

— Plus sincère que d'habitude en tout cas. Tout ça, c'est grâce à vos talents d'écriture. Nous sommes très éloignés en âge, alors... même si je le trouve mignon à croquer, il est dans sa phase rebelle et il est difficile de communiquer mes intentions.

Commençant par des amuse-bouches, ils mangèrent dans l'ordre chaque plat qui leur était servi au fur et à mesure qu'on les apportait.

— Aah... Je comprends. Moi c'est le contraire. Je suis la plus jeune et j'ai neuf grands frères.

— « Neuf » ? C'est incroyable.

La conversation n'était pas désagréable. Lorsqu'elle avait été commissionnée par lui, elle avait senti dès le début que c'était quelqu'un avec qui il était facile d'interagir. Jamais il ne s'était mis dans une colère incompréhensible ou ne s'était emporté contre elle, contrairement à une certaine personne.

— Mon frère aîné a au moins dix ans de plus que moi, et pour une benjamine comme moi c'était agaçant, parce qu'il suffisait qu'il se montre à la maison pour qu'on le couvre de louanges, alors que moi, on me réprimandait tout le temps.

— Je vois. J'ai aussi eu mes moments difficiles durant l'enfance.

Elle pouvait voir qu'il essayait de lui faire apprécier la conversation. Il avait un calme d'adulte.

— Après M. Chris, j'ai l'impression qu'on ne peut pas se comparer à des gens comme vous. Vous avez réussi et travaillé dur pour ça, mais vous êtes le modèle dans votre fratrie ce qui rend la situation complexe.

— Je me demande si c'est comme ce que je ressens envers mon père. C'est un trader, et je ne puis me comparer à lui.

- Alors que votre boutique jouit d'une si grande popularité ?
- Disons que je n'ai pas encore la reconnaissance de mon père.
- Et votre mariage pourrait vous y aider ?

Elle utilisa les coquillages pour étouffer les mots qui semblaient sur le point de lui échapper.

- Dans ma famille, il est de coutume que chacun ait son propre bateau. Vous voulez y faire un tour quand il fera plus chaud ?
- On parle de ce type de bateau ?
- Vous imaginiez quel genre en particulier ?

Elle répondit sincèrement, stipulant qu'elle avait un bateau de tourisme fluvial en tête que l'on utilisait pour se déplacer de rive en rive. Il répondit en gloussant.

- C'est un peu plus grand que ceux-là.

À la façon dont il riait, elle devina que c'était probablement un énorme bateau. Cattleya regarda ce dénommé Chris une fois de plus. Elle aimait les yeux doux qui se cachaient sous ses cheveux noirs cendrés et sa façon lente de parler. Il ne manquait de rien. Au contraire, c'était elle qui était pleine de défauts, ce qui lui donnait envie de se demander pourquoi il l'avait choisie comme compagne pour aujourd'hui. Elle tenta de lui demander la chose.

- Pourquoi... m'avez-vous invitée à sortir ?

Chris montra un certain degré de surprise vu qu'elle entrait dans le vif du sujet, mais il répondit de manière mesurée.

- Je dois souvent faire preuve de prudence au travail, Miss Cattleya, alors je dois dire que j'aime les femmes insouciantes comme vous. Être avec vous c'est être soi-même et c'est amusant.
- Vous n'êtes donc pas sur vos gardes là si je comprends bien ?
- Disons que je fais un effort pour que vous preniez du bon temps, mais je peux me laisser aller. Je ne pense pas que vous seriez déçue si je venais à montrer un côté maladroit de ma personne.

— Un côté maladroit ?

— Comme tâcher mes vêtements avec de la sauce ou laisser tomber des pièces de mon portefeuille en payant l'addition.

— Ça peut m'arriver aussi. Et si je devais assister à une telle scène, je vous aiderais bien sûr.

— Exactement. C'est tout bonnement génial de pouvoir être soi-même. Les clients qui fréquentent mon magasin possèdent un système de notation alors il ne fait aucun doute que nous devons faire en sorte qu'ils fassent leurs achats en surveillant le moindre de nos faits et gestes et le tout, avec un certain raffinement. Je pensais que les poupées de souvenirs automatiques étaient aussi comme ça, mais vous m'avez fait mentir. Dès que notre rencontre, vous m'avez salué avec un "Bonjour" des plus jovial. Et puis vous avez été de bon conseil au niveau de l'écriture. Nous venions de nous rencontrer pour la première fois, mais j'avais l'impression que vous étiez du quartier.

— Notre poupée la plus populaire traite les clients avec bien plus d'élégance contrairement à moi. Je n'ai en rien ses qualités. De plus, des filles comme moi, il n'y en a pas qui fréquentent vos magasins ?

— Pas du tout des aussi belles et faciles à vivre que vous.

— C'est mon visage qui vous attire donc ?

— Il est en effet très joli.

— Je...

— Mais c'est un tout. Vous êtes vraiment mignonne. J'imagine que vous êtes très convoitée, mais je voulais quand même vous avoir pour moi.

Malgré l'embarras, cela flatta Cattleya. Elle se demandait comment quelqu'un d'aussi confiant était toujours célibataire. Elle ne pouvait s'empêcher qu'il y eût anguille sous roche.

— M. Chris, se pourrait-il que vous ayez été marié une fois et que vous ayez un enfant ou quelque chose comme ça ?

— Je n'ai encore jamais épousé personne.

- Est-ce que vous faites un aficionado de balades nocturnes ?
- J'ai plutôt tendance à m'assoupir après le dîner. Je dors avant minuit.
- Pourquoi êtes-vous célibataire ?
- Je vous retourne la question.
- ...J
- Pour commencer, pourquoi les gens se marient-ils ?

Comme son intonation changeait, Cattleya se concentra.

- Il y a de nombreux motifs, comme se rattacher à une autre famille, la continuation d'une lignée, une aide financière ou une romance, mais ne vous ne trouvez pas qu'un contrat de mariage est étouffant ?
- Je pensais que vous vouliez me fréquenter en vue d'un mariage.
- Je vous prie de m'excuser.

D'un air abattu, il murmura un « Comment dire ? ». Il essuya ensuite du doigt les gouttelettes de sa coupe de champagne vide.

- Les célibataires de mon âge sont vus tels des marginaux. Quand on n'a pas la chance de se marier, on finit par se poser plein de questions comme « Qu'est-ce que le mariage ? » ou, « Qu'est-ce que ça veut dire, tomber amoureux ? ». Voyez-vous, à chaque fois que mes parents me rendent visite, ils me disent que j'ai plein de vaisselle. C'est juste que j'en achète beaucoup parce que je rentre fatigué et que je la laisse s'empiler des jours. Je vis vraiment seul pour le coup. Alors à quoi bon se marier quand l'on vit pour soi-même ? Je réfléchis encore à la chose.

*L'intérêt d'être dans une relation romantique alors que l'on vit pour soi...*

- Je peux mener une vie en solitaire et j'aime fabriquer des parfums. Je passe mon temps libre isolé dans mon atelier. Je suis très heureux lorsque je croise en ville des femmes qui portent mes parfums. Je pense que je serais encore plus heureux dans une relation, mais cela réduirait le temps que je consacre à mes parfums. Pour moi, il est logique de vouloir trouver une bonne personne, de se marier et d'emménager ensemble. Mais peut-on considérer cela comme un véritable amour ?

Accepter les autres tout en continuant à vivre sa propre vie. Cela et la pureté du cœur ne sont pas compatibles.

— Je... pense que vous êtes une personne merveilleuse. J'aimerais essayer de tomber amoureux de vous, mais dès que des notions comme le mariage viennent brouiller les choses, je finis immédiatement par trouver cela fade. Mais certes, je vous fréquente en vue d'un mariage.

— Pourquoi me raconter tout ça alors ?

Face à Cattleya, légèrement exaspérée, Chris leva les deux mains.

— C'est la raison pour laquelle je n'arrive pas à me marier.

Avec un renfrognement, il se malaxa l'épaule,

— Je rêve souvent de romance. Si je dois être en couple, je veux que ce soit uniquement par amour, rien d'autre. C'est pareil pour le mariage. Je vous aime bien, mais s'il faut le faire pour ne pas que vous tombiez dans les mains d'un autre alors ainsi soit-il. Mais dans un mariage les avantages et inconvénients se mélangent. Je me retrouve aussi bloqué en pensant au fait que l'on puisse profiter de moi. Quand je sors avec quelqu'un, je n'arrive pas à aller au bout, parasité par le fait que la personne n'est pas sincère. Mais avec vous, peut-être que même un type rigide comme moi, ayant une certaine image de l'amour, pourrait vieillir à vos côtés, presque comme si nous étions amis. Ce n'est pas que je ne veux pas tomber amoureux. C'est juste que ça ne marche pas.

Tout en parlant, peut-être parce que c'était devenu difficile pour lui, Chris posa une main sur sa frange, cachant son visage.

— Avec des amis, peu importe où l'on vit ou nos croyances, non ? Dans l'amitié c'est juste agréable de passer du temps ensemble et peut-être que je pourrais avoir ce genre de relation avec vous. Je vous demande de sortir avec moi en vue d'un mariage alors j'essaye... d'être honnête.

S'ensuivit le silence.

— Est-ce que c'est étrange ?

— Ce... n'est pas... étrange.

*Ce n'est pas étrange du tout.*

— Même si quelqu'un vous le dit, ça n'a rien d'étrange pour moi.

*Non, je ne peux pas le dire.*

Après tout, elle était comme lui.

*Espèce d'idiote !*

Il y avait une voix dans sa tête. Une voix qu'elle était encore incapable d'oublier résonnait.

— *Cattleya*

*Cette voix avait tenté d'appeler son nom plusieurs fois.*

— *Qu'est-ce que tu fais toute seule ? Aah ? L'Ancien t'a rejeté ?*

*Si je dois être dans une relation, alors que ce soit seulement pour l'amour.*

— *Hé, on a encore reçu des plaintes. Tu sers la main des clients trop fort !*

*Parce que je t'aime.*

— *L'Ancien, pourquoi tu l'as laissée boire ? J'ai dû raccompagner cette plaie !*

*Parce que je t'aime. Parce que je t'aime. Parce que je t'aime.*

Ces mots s'enchaînaient en elle comme une succession de flashbacks. Ses sentiments pour Benedict Blue étaient comme un courant électrique.

*Pourquoi je l'aime bien ?*

Ils étaient percutants et chargés.

*La personne en face de moi est définitivement meilleure.*

Cette révélation n'était pas comme les autres.

*Mais, je ne peux pas être avec lui...*

C'était comme si on lui jeta les faits en plein visage.

*Parce que l'amour...*

...Ne fonctionne pas comme l'électricité.

*Quel que soit le pays où l'on se trouve, l'amour...*

...N'a pas été écrit avec le verbe « faire », mais avec « tomber ».

*Si j'ai encore quelqu'un que j'aime bien, je ne peux pas entrer dans une relation par pur égoïsme.*

Celui dont Cattleya était tombée amoureuse n'était pas cette personne.

— M. Chris... Je... comprends.

Elle pouvait dire pourquoi elle était incapable de tomber amoureuse de l'homme appelé Chris à ce moment précis.

— Je comprends très, très bien.

Elle pouvait dire pourquoi elle ne pouvait pas venir dans sa vie.

— Je... comprends.

Cela allait à l'encontre des règles de l'amour de Cattleya Baudelaire. Après tout, elle était amoureuse de Benedict Blue. Elle avait eu un mauvais pressentiment depuis le début en enfreignant ces règles.

*C'est... la faute de cet idiot.*

Elle s'était forcée à ne plus être amoureuse. Elle avait fait des efforts pour oublier. En temps normal, elle ne se liait pas avec ses clients. Et pourtant, elle s'était retrouvée à penser qu'elle devait le faire. Parce qu'elle n'avait personne et on ne peut pas être dans une relation tout seul.

— Je vous comprends. C'est pourquoi, il ne faut pas que l'on sorte ensemble.

Cependant, si elle ne mettait pas un terme à ce sentiment amoureux, elle resterait sûrement prisonnière de cette émotion pour toujours.

— M. Chris, vous ne faites que choisir quelqu'un qui vous ressemble. Moi aussi, je suis comme ça. Si je devais être en couple...

Selon les règles de l'amour de Cattleya Baudelaire...

— Si je devais être en couple, tout ce dont j'ai besoin, c'est du sentiment d'être amoureuse !

...Il fallait aller vers l'autre et lui avouer ses sentiments.

Les personnes présentes dans le restaurant observèrent silencieusement les voix passionnées du duo. Leurs regards vacillèrent brièvement vers eux, mais, lorsque Cattleya se rassit après s'être levée avec trop de fougue, chacun reprit sa propre conversation.

Interloqué, Chris ouvrit la bouche :

— Vous me dites ça maintenant ?

Se retenant de pouffer de rire, elle répondit tout de suite après :

— Vous m'avez invitée en vue d'un mariage, non ? Alors j'ai moi aussi préféré être sincère.

Il se passa les mains dans les cheveux avant de parler non sans irrégularité.

— On se ressemble... vraiment... peut-être bien...

Il laissa échapper un gémissement avant de s'affaler sur la table.

— Je pense que oui. D'ailleurs, si on était amis, on s'entendrait sûrement très bien, mais il devrait aussi y avoir pas mal de disputes.

— Parce que l'on se ressemble ?

— Parce que l'on se ressemble !

Trouvant peut-être le sourire amer de Cattleya vraiment amusant, Chris grimaça et éclata de rire.

— Je suis désolée.

— Vous ne devriez pas. C'est moi qui ai tenté de vous séduire.

Après cela, il appela le serveur. Cattleya pensa qu'il allait demander l'addition, mais il choisit un alcool fort sur le menu. Il invita également Cattleya à commander quelque chose à boire.

— Hein, je peux aussi boire ?

— Bien sûr. Je ne veux pas vous voir rentrée maintenant au risque d'avoir le record de mon râteau le plus rapide. Le dessert n'est pas là et je ne

veux pas rentrer. Je veux vraiment le savourer avec vous. J'adore les choses sucrées, mais ce serait dur pour moi de manger pour deux.

Cattleya répondit joyeusement à l'invitation.

— Moi aussi j'aime le sucré. Mais il n'y a pas eu de râteau. Ce n'est pas comme si nous avions commencé quelque chose.

— En effet, ça s'est étouffé dans l'œuf.

Étrangement, la conversion qui s'ensuivit fut des plus détendues.

— Plutôt qu'un début d'amour qui pourrait finir brusquement, est-ce qu'un début d'amitié où l'on pourrait vraiment bien s'entendre n'est pas exactement ce qu'il vous faut ? Finalement ce n'est pas que vous êtes tombé amoureux de moi, vous voulez juste satisfaire vos envies.

— Non... Eh bien... Peut-être...

— C'est être amoureux qui est important et non l'envie.

— Je vous aime bien quand même, vous savez ?

— Renoncez à moi. Je suis sûr que ça aurait fini par se révéler non authentique également. En puis, j'ai quelqu'un que j'aime bien.

Alors que Cattleya disait cela, Chris trouva enfin le courage de renoncer. Et, par-dessus tout, il lui donna un conseil dur, mais franc. Même s'il n'avait pas été bouleversé par ce rejet soudain, il finit par perdre son sang-froid.

— Si c'est le cas, pourquoi avoir accepté mon invitation ?

— Je... je suis désolée. Disons que j'étais un peu perdue.

— Si vous n'aviez pas réalisé la chose là alors ça signifie que vous auriez fini par rompre. Ce n'est pas très poli pour moi.

— Je suis vraiment désolée.

— Je veux de vraies excuses, car c'est vraiment la chose que je déteste le plus. Excusez-vous encore !

— Je suis sincèrement désolée. La prochaine fois, c'est moi qui invite ! Ça vous dirait d'aller au Café Magnolia ?

— Eh, cet endroit où il faut réserver un mois à l'avance ?

Il commença un peu à reprendre son calme.

— Hier, j'y suis allée avec une amie et c'était vraiment bon. Nous avons fini un présentoir d'un gâteau à trois étages !

— À trois étages ?!

— Et en plus, le thé noir nous est resservi.

— C'est tentant...

— Sérieusement, c'est comme si la dose de sucre nous frappait physiquement et c'est génial. Le lieu lui-même est aussi magnifique. Pour un homme, c'est difficile d'y aller seul, j'imagine ?

Alors qu'ils se débarrassaient tous deux de la partie d'eux-mêmes qui se méfiait encore de l'autre, ils discutèrent longuement. Chris ne pouvait nier qu'il était profondément déconcerté, mais il resta un gentleman jusqu'au bout.

Ils mangèrent le dessert, burent un thé après le repas, et ensuite, ils passèrent par la boutique de Chris, où il créa un parfum spécialement adapté à Cattleya. La boutique avait une telle ambiance qu'elle donnait envie d'acheter tous les produits exposés. Peut-être aurait-elle pu envisager un avenir en y travaillant, mais celle qui avait brisé cette possibilité était Cattleya elle-même.

Après avoir pris des dispositions pour le prochain jour où ils se reverraient, ils se séparèrent en fin de journée.

— Patron, vous vous êtes encore fait larguer ? Pourquoi se lier d'amitié avec une fille qui vous a rejeté ?

— Tais-toi.

En entendant l'échange entre Chris et un employé avant que la porte de la boutique ne se referme, Cattleya laissa échapper un petit rire.

\* \* \*

Alors que le bleu du ciel se mêlait aux teintes du coucher de soleil, Cattleya traversait un pont réputé être le plus ancien de Leiden. Offrant une vue panoramique à la fois sur la ville et sur la mer, l'endroit garantissait un spectacle incomparable. Des amoureux s'appuyaient l'un contre l'autre, profitant de la vue depuis le pont. On y voyait également un couple âgé promenant un vieux chien. Parmi eux, seule Cattleya avançait d'un pas vif et fier, l'esprit léger et plein d'entrain.

*Demain, je poserai au président Hodgins une demande de congé.*

Marchant avec ses talons de cinq centimètres, ses pas résonnaient plus légèrement que ce matin-là

*S'il se plaint, je lui demanderai pourquoi il ne m'a pas prévenu non plus de son congé.*

Elle avait l'impression de s'être libérée de tout.

*Je le chercherai, je le trouverai, et je lui dirai que je l'aime.*

Elle n'avait pas peur d'être rejetée. Elle voulait juste avoir sa réponse.

— ...T'aime.

Tandis qu'elle essayait de dire la chose à voix basse, elle s'en retrouva satisfaite.

— ...T'aime...

Slalomant devant les gens qui passaient devant, elle n'était pas gênée de se parler à elle-même.

— ...T'aime... T'aime...

Seuls des carrosses et des voitures passaient à ses côtés.

— Benedict, je...

Son ombre esquissait des pas presque dansants.

— ...T'aime.

C'étaient les seules choses qui l'accompagnaient.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Soudainement, une moto roulant à ses côtés entra dans son champ de vision. Une moto étrange, comme un assemblage de bric-à-brac, avec un cadre inhabituel. Cela ne venait clairement pas de ce continent. Cattleya tourna le regard avec une certaine lassitude. Sous le soleil, des cheveux d'un blond sablé légèrement noircis se révélaient. Tout comme des traits de visage androgynes semblant un peu plus masculins qu'avant.

— Ah... Ça fait un bail. Tu vas bien ?

Dit-il d'une voix rauque, un peu agacée, mais empreinte de détermination.

— Je viens de rentrer là. Je me suis dit que c'était peut-être toi, alors je t'ai suivi de loin, mais...

Cattleya se redressa d'un coup sec, le visage complètement rouge.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Lorsqu'elle aperçut son expression gênée alors qu'il se grattait la joue avec le doigt, elle atteignit sa limite. Elle oublia sa résolution d'aller le voir et de lui avouer ses sentiments. Tout s'évanouit, et elle se mit à courir à toute vitesse, s'éloignant de la zone.

— Eh, hey ! Hey, l'idiote !

*C'est la honte, c'est la honte, c'est la honte !*

Ses talons de cinq centimètres s'étaient avérés être le bon choix. Si elle avait porté ceux de neuf centimètres, ses pieds auraient déjà déclaré forfait.

*Que faire ? Où puis-je disparaître ?!*

La honte lui faisait perdre la tête.

*Es-Est-ce que je devrais le tuer ? Ce serait peut-être plus rapide...*

Elle entendait les sons de la moto qui la poursuivait. Même si elle voulait courir plus vite, sa robe cache-cœur se collait à son corps, rendant la résistance au vent difficile à gérer.

— Cattleya !

Impossible qu'un être humain puisse gagner contre une moto alors son bras allait probablement être saisi lors du dépassement. Ne voulant pas se faire prendre, Cattleya changea de cap pour se diriger vers la rambarde du pont.

— Hey, hey, hey, hey, hey, hey, hey !

Elle jeta son sac à main avant de retirer ses chaussures. Sans se soucier que ses longues jambes soient visibles sous l'ourlet de sa robe, elle escalada la rambarde du pont. Accroupie, elle se tourna vers lui.

— Si tu t'approches, je te tue !

— C'est toi qui vas mourir là !

Ce fut le premier échange de leurs retrouvailles. Benedict, fidèle à lui-même en perdant son sang-froid étendit tout de même ses deux bras pour qu'elle saute sur lui. En voyant cela, Cattleya se mordit la lèvre.

*Aah, comme ces bras me rendraient heureux si la situation était différente.*

Mais là, ces bras étaient tels un obstacle, entravant sa tentative de suicide.

— Calme-toi. Arrête d'essayer de mourir ou de me tuer !

Cattleya secoua la tête comme pour dire qu'elle ne voulait pas,

— Tu as entendu ce que j'ai dit tout à l'heure ?

— Oui.

— Attends, on va refaire la séquence. Dis-moi « non » cette fois.

— Encore une fois, oui, je t'ai entendue.

— Tu as entendu ce que j'ai dit tout à l'heure ?

— Celle où tu disais que tu m'aimais ?

— RAAAAAAH~~~~~ !

Il la rattrapa alors qu'elle agitait les bras avec frénésie. Si elle avait été une fille ordinaire, il l'aurait simplement immobilisée et on en serait restés là.

— Tu l'auras voulu !

Mais Cattleya Baudelaire n'était pas une fille ordinaire.

— Aïe, aïe, aïe, aïe, aïe, aïe !

— Lâ—che—moi !

Cattleya était la plus forte physiquement. Elle plia l'intérieur du bras qui la retenait et envoya un coup circulaire.

— Idiote ! Tu es vraiment stupidement forte !

— Je sais que je le suis !

— Pourquoi tu t'enfuis ? Je comprends pas ! Tu m'aimes, non ?

— Je t'aime pas, je t'aime pas, je t'aime pas !

— D'accord, j'ai compris ! Arrête ! J'ai compris, ok ? On va laisser ça comme ça pour l'instant, mais reprends ton calme !

Ses mouvements s'arrêtèrent net. Quand Benedict la relâcha, Cattleya s'assit cette fois sur la rambarde.

— Ne me regarde pas comme ça, ne me regarde pas comme ça.

Son regard croisa enfin celui de Cattleya, embué de larmes. Benedict parvint à regarder droit dans les yeux sa collègue qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Il reconnut directement au vu de ses vêtements qu'elle n'était pas en service. Plus adulte que d'habitude, elle dégageait une aura éclatante. Elle portait un parfum à la senteur des herbes et plantes. Il était évident qu'elle revenait d'un rencard. Quoi qu'en pense Benedict, il éclata de rire :

— Hahah, vraiment toi... Je te comprends vraiment pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

— C'est bon, passons. Parlons posément un peu. Comment ça a été à l'agence pendant mon absence ? Pas d'incident en particulier ? Comment vont l'Ancien et V ?

Cattleya répondit avec les lèvres plissées,

— Pas vraiment. Tout le monde se porte bien. Le président Hodgins et Violet, aussi.

— Et toi ?

— Je vais bien.

— C'est vrai ? Je crois que tu as maigri, par contre.

Comme elle avait effectivement perdu du poids, Cattleya fut surprise.

— Hé~, t'étais un peu seule, non ? Même juste un tout petit peu ?

Il y eut un silence.

— Tu sais, même un animal sauvage ne lancerait pas un regard pareil.

— Je vais sûrement pas dire au type qui m'a rien dit que j'étais seule !

Répondit-elle en tentant de lui donner un coup de son pied nu, mais elle manqua sa cible. Benedict grimpa sur la rambarde et s'y assit, s'alignant ainsi avec Cattleya.

*Une odeur de terre...*

Elle pouvait percevoir son odeur, qui variait selon les jours.

— Je suis finalement revenu parce que j'étais seul...

Murmura Benedict d'une voix faussement énergique.

— Je suis parti chercher quelqu'un pendant un moment. Mais honnêtement, je n'ai pas de vraies pistes. J'ai donc fini par tourner en rond. J'ai aussi dépensé presque tout l'argent que j'avais gagné avec l'agence, et maintenant, j'ai quasiment plus un sou. Même si j'ai vécu dans cette partie du monde, je n'ai presque aucun ami là-bas. Alors j'ai eu le sentiment à la fin que je voulais vite rentrer chez moi quoi~...

N'ayant jamais vu cette facette de lui, Cattleya resta bouche bée, oubliant de refermer la bouche.

— Même si les recherches n'ont rien donné, j'ai réussi à glaner quelques infos. Je me dis que j'y retournerai après avoir économisé un peu plus d'argent. Bon après, elle n'est peut-être plus sur ce continent.

Il y eut un silence de nouveau.

— Ah, je recherche ma petite sœur. Mais dis quelque chose au moins.

— Tu avais une petite sœur ?

— Oh, oui. Absolument.

— Elle a fugué ? Moi aussi tu sais, ça a été le cas...

— Non, c'est plutôt qu'on a été séparés. Et toi, tu ne comptes pas rentrer ? Tes parents doivent s'inquiéter.

— Impossible. Tu me connais, alors... c'est compliqué. Assez parlé de moi. Alors, tu retournes à l'agence ?

— Ouais. J'ai nulle part ailleurs où rentrer de toute manière.

*Je vois...*

Le retour de Benedict l'avait rendue incroyablement heureuse.

— Ah, vraiment ? Ça va nous épargner des soucis.

Elle était réellement heureuse. Laisant de côté la situation embarrassante dans laquelle elle se trouvait, elle s'était réjouie sincèrement.

— Bienvenue chez toi

Finit-elle par dire, un sourire naturel se dessinant sur ses lèvres.

— Ne pars plus comme ça, d'accord ? Je t'aime bien, après tout.

Peut-être que ce sentiment qu'elle ressent...

— J'étais sur le point d'essayer de te chercher.

...s'était manifesté.

Une bourrasque légèrement plus forte souffla, et ses longs cheveux sombres vinrent se coller sur son visage.

— Cette scène de fuite était ridiculement drôle, mais ce ne serait pas le moment de descendre de la rambarde ?

Au vu du vent froid, c'était assez logique.

— Hey.

Elle s'apprêtait à descendre, mais elle le vit lever la main. Au-delà de ce geste, elle aperçut aussi une expression qu'elle n'avait jamais vue chez Benedict.

Ses cheveux sombres s’emmêlèrent à ses doigts. Tandis que sa paume approchait, s’avançant doucement, mais fermement, leurs visages finirent par se frôler.

*Sa main bouge, mais...*

Elle ne put se résoudre à fuir, à le repousser, ni même à réagir. Alors que leurs visages se touchaient, elle sentit quelque chose d’humide. Plutôt que de se demander « *Pourquoi fais-tu ça ?* », la seule pensée qui lui vint fut :

*Pourquoi pleures-tu ?*

— Si je disparaissais... tu me chercherais ?

Son visage s’était éloigné du sien, mais la main qui avait frôlé sa joue s’était fermement posée dans son dos, la rendant incapable de fuir.

— Hé, tu veux bien ?

Sa voix, d’ordinaire rugueuse, mais volontaire, avait changé. Elle semblait désormais si empreinte de solitude qu’il semblait ne plus pouvoir la supporter, comme s’il retenait un sanglot.

— Ça m’a pris trois mois pour trouver le courage de le faire, mais si ça se reproduit, je viendrai te chercher.

Cattleya réalisa finalement que les trois mois de voyage de Benedict Blue avaient probablement été bien plus éprouvants qu’elle ne l’avait imaginé. Il avait été, en vérité, tellement, tellement seul. Et c’est pourquoi il était revenu dans cette ville, sa patrie désormais, auprès de ceux qui y habitaient.

— Même si tu ne sais pas où je vais ?

Pour l’instant, elle décida de mettre de côté ce qu’il venait de lui faire. Cela avait peut-être eu un impact sur elle, mais rien de cruel non plus.

— Vu que tu es un idiot, tu laisserais forcément des indices.

À cet instant précis, il était certain qu’elle devait l’écouter.

— Je... Et si je... Et si... je vivais ma vie en t’ayant oublié ?

— Eh bien, je finirais par pleurer.

— Ah oui ?

— Oui. Comme n'importe qui. Mais si je pouvais te ramener, je le ferais. Je veux dire, le Président serait triste aussi.

— Je... me demande s'il pense à moi. Il avait l'air de prendre bien mon départ.

— Un autre cactus est apparu dans le bureau du Président pendant ton absence, et c'est parce qu'il l'a nommé Benedict. Il est assez seul alors je pense qu'il va bientôt s'acheter un chien et l'appeler Benedict aussi.

— Raconte pas n'importe quoi...

— Ce n'est pas un mensonge. Allons au bureau maintenant. Il y a vraiment un cactus, je te jure. Tout le monde l'a vu dire : « Benedict, pousse bien » en l'arrosant.

— Kuku. Ça, c'est un mensonge, hein ?

— Je pensais rentrer chez moi, mais vu que tu es là, j'ai envie de passer au bureau.

— Hn~, encore un petit moment.

La prise de l'avant-bras qui tenait Cattleya se fit encore plus ferme. Si elle voulait s'en dégager, elle le pourrait, mais en sa présence, elle redevenait une fille frêle. Elle se demanda si elle avait encore des reproches à lui faire pour contenir ses agissements. Non, elle n'en avait pas. Et même si c'était le cas, elle aurait préféré les oublier.

*Bon, je suppose que l'on peut attendre que cette chaleur retombe un peu.*

Cattleya elle-même voulait rester ainsi encore un peu plus longtemps.

— Hey.

— Hm ?

— Je t'ai dit « bienvenue chez toi ».

— Ouais.

— Ne me fais pas un « Ouais ».

— Je suis de retour.

— Bravo.

*Si je dois être dans une relation, alors que ce soit avec la seule raison de t'aimer.*

— Benedict, tu sais, je...

Rien que ça suffisait.

*Si c'est pour autre chose alors je n'en veux pas.*



L'École Militaire de l'Armée de Leidenschaftlich ne tient pas compte des rangs sociaux. Ses portes sont ouvertes à tous les jeunes, et quiconque ayant au moins quatorze ans peut y entrer et ce, sans discrimination de genre.

Défendre la nation signifie protéger tout ce que vous aimez.

*Où avais-je déjà vu une affiche pareille ? Si mes souvenirs étaient exacts, c'était sur la devanture d'un grossiste, l'un de nos partenaires commerciaux que je visitais de temps à autre quand la famille en avait le besoin. Une feuille particulière attirait l'attention sur un panneau où les habitants du coin affichaient tout ce qu'ils voulaient, des annonces d'emploi jusqu'aux avis de recherche. Tout en croquant dans une pomme que le propriétaire du magasin m'avait donnée en guise de récompense pour ma course, mon moi de treize ans avait contemplé cette affiche avec insistance. C'était un papier de qualité, parfaitement lisse, solidement fixé par des punaises aux quatre coins. À la fin du texte, un sceau doré vissé dans le papier et de la cire rouge portant l'emblème de l'armée de Leidenschaftlich le rendaient encore plus imposant.*

*Enfant, je trouvais que c'était un choix de vie vraiment classe. Quelle stupidité d'avoir pensé ça. Même moi j'aurais pu me railler de ma propre naïveté. À l'époque, je ne comprenais pas encore ce que signifiait donner et ôter la vie. En vérité, lorsque je devins soldat, la réalité broya rapidement bien des fantasmes, mais c'est une histoire pour plus tard.*

*Revenons à mon récit actuel.*

*Il y avait de nombreuses raisons pour lesquelles j'avais décidé que « Oui, je deviendrais soldat ». La première était que j'étais le second fils d'une famille de marchands, et puisque mon frère aîné allait hériter des biens de la famille, je n'y avais pas ma place. Une autre était que, ayant grandi dans une grande fratrie, je voulais vite devenir indépendant afin d'avoir mon propre espace. Une autre encore était liée au prénom que mes parents m'avaient donné, « Claudia », m'ayant poussé à vouloir gagner en virilité. Enfin, il y avait aussi... la fiancée de mon frère aîné. Une femme magnifique, exactement mon type, ce qui me forçait à prendre mes distances. Mais la raison la plus importante, je suppose, était que je désirais protéger cette famille que j'aimais, mais dont je voulais paradoxalement m'éloigner.*

*La guerre s'intensifiait alors progressivement. Un conflit de ressources entre le Nord et le Sud. C'était cette fameuse Guerre Continentale de quelques années auparavant, où une confrontation religieuse entre l'Ouest et l'Est avait fait son nid.*

*Leidenschaftlich était à l'extrémité sud du continent. Si nous avions été attaqués à cet endroit, notre défaite aurait été inévitable et ma famille aurait probablement perdu la vie. Parce que j'aimais ma ville, mes proches et Leidenschaftlich, m'enrôler était une inclination née de sentiments spontanés. Les nombreuses choses qui m'étaient arrivées à l'époque avaient renforcé cette idée... et c'est ainsi que j'avais décidé de devenir soldat. J'avais postulé sans en informer mes parents, et pour ce qui est de l'examen d'entrée, je l'avais passé en prétendant sortir avec des amis.*

*Quand une lettre d'acceptation fut soudainement remise à notre domicile par un facteur, mon père me passa une raclée monumentale. Je lui rendis les coups, cependant. Mon père en fut surpris et moi aussi. Comme si je me disais « Tiens, le vieux n'est pas si fort que ça ». Durant l'enfance, on imagine souvent nos tuteurs comme des êtres puissants et imposants.*

*Oui. Mes parents étaient probablement inquiets. Devenir soldat signifiait s'exposer à un taux de mortalité bien plus élevé que celui d'un homme ayant une vie ordinaire.*

*À l'École Militaire, tous les officiers devaient vivre dans les dortoirs. Ainsi, quitter la maison de nos parents était une obligation. Mais j'avais réussi à tenir mentalement et emportai une photo de ma famille avec moi en partant.*

*C'est deux ans après il me semble, que cet évènement arriva.*

*Ma rencontre avec Gilbert.*

## Gilbert Bougainvillea et Claudia Hodgins

---

Connais-tu la véritable signification du nom de cet arbre en fleurs ?

Ils fleurissent chaque année. Ils sont plantés partout dans le pays, bordant les routes, et lorsque le printemps arrive, de charmants bourgeons blancs éclosent sur leurs branches. Quand leurs pétales tombent, ils forment un tapis d'un blanc pur qui ne disparaît jamais. Durant cette période, les couleurs de la ville s'effacent, comme dans un pays enneigé. Ceux qui reviennent d'un voyage à l'étranger restent bouche bée devant un tel spectacle. Nulle part ailleurs, on ne voit pareille vue. Peu importe l'endroit où j'allais, cette vision me revenait chaque année à la même période, comme le souvenir d'une femme à la beauté extraordinaire lors d'une nuit éphémère.

L'écoute de la musique lorsque tu couches avec une telle personne ne peut que rester en tête. C'est ainsi que chaque printemps, je me remémorais ces souvenirs mêlés au blanc de ces fleurs. Des yeux émeraude semblables à des gemmes, cachés sous une casquette militaire bien enfoncée. Des doigts pâles, immobiles, tendus en vain vers la silhouette qui s'éloignait. Des mots murmurés, jamais parvenus à leur destinataire.

Je revoyais sans cesse Gilbert Bougainvillea tel qu'il était à cette époque. Gilbert... Gilbert Bougainvillea. Oui... Si j'ai commencé cette histoire, c'est pour te parler de lui. J'ai assez parlé de moi comme ça.

Bougainvillea, Bougainvillea... Une lignée portant le nom d'une fleur. Tout habitant connaît forcément le nom de cette célèbre famille et de son illustre héritage militaire. Tu ne le sais peut-être pas, mais l'on trouve des statues et d'autres hommages à leurs ancêtres partout en ville. Leidenschaftlich avait toujours combattu les envahisseurs depuis des temps reculés. Il est facile d'ériger les soldats brillants en légendes à tel point qu'il était devenu logique pour tous qu'une personne issue de la famille Bougainvillea fasse carrière dans l'armée à chaque génération.

C'était toujours le cas de nos jours.

Il est le jeune maître d'une famille prospère et du sang noble coule dans ses veines.

Sa lignée avait même eu des liens avec la famille royale à l'époque de la monarchie, avant que le pays ne devienne une administration militaire. Aujourd'hui, la famille royale n'est plus qu'un symbole.

En des temps meilleurs, l'on n'aurait pas pu parler d'eux avec tant de désinvolture. Yep. L'Histoire façonne ce que l'on est et ils avaient ce genre de pouvoir. Pourquoi suis-je devenu ami avec Gilbert tu me demandes ?

Tout a commencé au début du printemps, à l'École Militaire de Leidenschaftlich, située près de la frontière, conçue pour faire office de bouclier en cas d'incident. Avec sa tour de guet et ses défenses solides, elle ressemblait à une ville-forteresse. À l'intérieur, nous étions pris entre des murs de pierre étroits formant un long couloir, et après l'avoir traversé, on débouchait enfin sur la place.

La ville de Leiden est construite de la même manière si tu t'en souviens bien. En cas d'attaque, on défend l'entrée, puis on se confronte à l'ennemi sur une aire ouverte. Savais-tu qu'il existait une limite de hauteur pour les bâtiments de Leiden ? Sauf pour les institutions publiques situées à l'intérieur du pays. Eh oui, nous avons volontairement érigé des immeubles plus haut avec des espacements réguliers pour placer des tireurs d'élite. Voilà le genre de pays où nous vivions.

Dit ainsi, cela peut montrer que l'on cherche seulement à impressionner, mais quand vient le printemps, le paysage est magnifique. Les arbres bordant nos routes fleurissent chaque année de fleurs blanches, n'est-ce pas ? Oui, des fleurs dont le nom est étrangement celui de « bougainvillier ». Je ne sais pas pourquoi leur maison porte ce nom, mais cela devait sûrement avoir un lien avec le fait qu'elles fleurissaient partout dans le pays.

Le tapis entièrement blanc formé par ces minuscules fleurs tombant petit à petit et renvoyait une douceur fascinante. Ce spectacle lui vaut parfois le nom de « Demeure des plumes d'anges ». Ces rangées de fleurs entouraient ainsi l'École Militaire. Quelques années après mon inscription, à cette période de l'année, mon passe-temps était d'errer. Lors d'une de ces promenades sans but, un nouvel étudiant me salua en passant.

« Tu vas souffrir ici mon gars », pensai-je, tout en lui adressant un sourire.

Le rayonnement du soleil rendait l'ambiance cozy et chaude. Alors que l'intérieur de ma tête semblait fondre, j'étais tombé sur une personne stupéfiante. Quel genre de personne était-il ? En tout cas, il était charmant. Oui, c'était le mot, charmant... Un physique que l'on croisait rarement.

Il était grand, à peu près de ma taille. Ses longs cheveux noirs formaient une courbe douce, et ses yeux étaient d'un vert profond. Ses traits, d'une élégance androgyne, étaient magnifiques, mais ses membres élancés et son corps bien entraîné ressortaient avec éclat dans l'uniforme blanc de la marine qu'il portait.

Le genre d'homme qui pouvait provoquer un coup de foudre auprès de la gent masculine pour ainsi dire.

Il était en train de se disputer avec quelqu'un. À voir ces deux personnes côte à côte, il était facile de deviner qu'ils étaient frères. La grande différence, c'était que vraisemblablement le plus jeune des deux, avait un regard bien plus imposant. Les deux ne remarquèrent même pas qu'un passant comme moi approchait.

Pour commencer, il était curieux de voir un homme en uniforme de la marine devant une institution de l'armée de terre. Cela piqua ma curiosité à tel point, que je ne pus m'empêcher de m'arrêter pour écouter leur conversation. Par bribes, je parvenais à capter leurs paroles.

- Frangin, tu es égoïste.
- C'est pour ton bien. Comprends-le, Gil.
- Pourquoi ne me dis-tu jamais rien ?
- Alors, coupons nos liens de fraternité.
- Je ne fais qu'acquiescer à tout.

Quand le cadet prononça ces mots, je ressentis une tristesse qui me donna envie de prendre son parti. Désarmé, je restai spectateur. Après un moment, leur querelle cessa. L'aîné retira volontairement la casquette militaire que portait le plus jeune, tendit une main vers sa tête et la tapota de manière disparate. Le visage du cadet exprimait une frustration profonde, presque viscérale.

Comme pour dissimuler cette expression, l'aîné enfonça profondément la casquette sur sa tête, lui tourna le dos et s'éloigna. Il ne jeta même pas un regard vers son frère cadet probablement en pleurs.

Pris de compassion pour le garçon, j'avais voulu lui parler. Mais lorsqu'il releva la tête, je m'arrêtai net. Il ne pleurait pas. Comme si les émotions qui l'habitaient un instant plus tôt n'avaient jamais existé, son visage s'était figé dans une froideur glaciale. Sans un mot, il passa les grilles de l'École Militaire. Ce fut mon premier instant face à Gilbert. Je n'avais jamais vu un garçon afficher une telle expression auparavant, et je restai là, immobile, fixant son dos comme si j'étais devenu sénile.

Le fait que la meilleure des recrues cette année-là était le fils d'une illustre famille de héros se propagea comme une trainée de poudre. Je n'avais pas assisté à leur cérémonie, mais en y repensant, ça ne pouvait être que lui. Bien que nous soyons tous des frères d'armes en formation, nous n'avions pas l'occasion de nous côtoyer si nous n'étions pas de la même promotion. Même pendant les entraînements communs, il était difficile de se distinguer au milieu de cette masse masculine. C'est vraiment un petit incident qui a fait que nous nous sommes retrouvés en face à face.

À l'École Militaire de Leidenschaftlich, le ratio était de sept hommes pour trois femmes. Les femmes étaient généralement affectées à des fonctions de télégraphistes ou aux troupes de ravitaillement, si bien que nos programmes étaient différents et nos dortoirs logiquement séparés. Et notre programme ? Courir, courir, courir. Renforcer nos muscles. Tirer avec nos fusils d'assaut, tirer, tirer encore, puis courir, courir, courir. Une répétition sans fin. Le reste était constitué de cours en salle de classe où on y apprenait à élaborer des stratégies, monter des camps et à utiliser les équipements de communication. Il y avait aussi les matières enseignées dans les écoles ordinaires. Les filles avaient une formation plus légère que la nôtre, mais cela restait éprouvant pour tout le monde.

Il était naturel pour des hommes et femmes, tous dévoués à la défense nationale nuit et jour, de se retrouver à batifoler sous les radars de nos instructeurs tyranniques. Après tout, nous n'avions pas d'autre forme de distraction.

L'amour était un divertissement et j'avais joué avec de nombreuses personnes. Mais je n'avais jamais connu un amour si intense au point d'embraser tout mon être. Sur ce point, je suppose que je n'avais jamais vraiment vécu d'amour véritable, car je ne m'étais jamais attaché à une seule personne. J'aimais toutes les femmes, alors me dévouer à une seule me semblait étrange. Cela ne me posait aucun problème puisque je n'y voyais jamais rien de sérieux, mais les distractions pouvaient parfois attirer bien des ennuis et pas des moindres. Pour moi, ce fut même un jour une question de vie ou de mort.

Mon attitude volage fut en cause, car une des filles avec qui je m'étais amusé me défia en duel. Sais-tu ce qu'est une lettre de défi ? Ce sont des missives comportant des phrases du type : « Je te hais ! », « Je vais te faire mordre la poussière », « je t'attends à cet endroit tel jour alors sois au rendez-vous ! ». Oui, ce genre de lettre existe dans ce monde.

De ce que j'avais compris, elle était certes sortie avec moi, mais en vue d'un mariage. Je n'en avais aucune idée, je te le jure. Et le pire, c'est que les choses étaient restées superficielles. Oui, nous n'avions même pas fait plus qu'un baiser sur la joue. Pour moi, il n'y avait même pas quelque chose de sérieux là-dedans, juste une simple salutation.

*Je n'ai pas d'autre choix que de m'excuser sincèrement à ma façon.*

Tout en pensant cela, je me rendis à l'endroit indiqué dans la lettre et qui était là ? Je te le donne en mille, Gilbert Bougainvillea. Ce garçon que j'avais aperçu le jour de la cérémonie d'entrée, se tenant fugacement au milieu de ces fleurs blanches, la tête baissée, se trouvait là. Dès le début, il m'avait transpercé de son regard vert émeraude, empli de mépris, tandis que je m'approchais. Il avait quatorze ans, j'en avais seize.

— C'est toi Claudia Hodgins ?

Ce furent ses premiers mots à mon égard. Tout comme son visage, sa voix était pleine de prestance. À quatorze ans, Gilbert dégageait déjà une certaine aura d'adulte en miniature. Ses cheveux noirs étaient impeccablement coiffés, pas une seule mèche ne dépassait. Malgré son jeune âge, il dégageait une aura pleine de dignité. De son timbre de voix à ses gestes, l'homme nommé Gilbert Bougainvillea semblait avoir déjà son destin tout tracé.

Issu d'une famille de soldats, peut-être voyait-il l'École Militaire comme une simple extension de son foyer. Sous les arbres, à l'ombre du bâtiment de l'école, les baraquements d'entraînement formaient un lieu peu fréquenté, mais outre Gilbert, la fille qui m'avait envoyé cette lettre ainsi qu'un certain nombre de curieux se trouvaient là également.

— Ne m'appelle plus jamais « Claudia ». Chaque fois que j'entends ce prénom, j'ai comme un mal de dents qui surgit. Et tu es ?

— Je suis Gilbert Bougainvillea, ton cadet. Mais dans cette situation, je deviens ton égal, car je représente cette fille. Par conséquent, je m'affranchis de toute marque de respect hiérarchique et protégerai sa dignité en tant qu'homme. Je suis donc ton adversaire à sa place.

Je pensais qu'il n'était qu'un gamin faisant preuve constamment de sérieux. J'étais moi-même pas beaucoup plus âgé que lui, mais quelqu'un de son âge s'exprimant ainsi, il y a de quoi surprendre, n'est-ce pas ? Plus que tout, j'étais frappé par cette rencontre qui semblait marquée par le destin. Je ne l'avais vu qu'un instant, mais l'image de ce Gilbert avec ce décor d'arbres en fleurs blanches s'était gravée dans mon esprit. Il était bien le genre de personne qui remontait dans nos souvenirs qu'on le veuille ou non, et ce, sans raison apparente. Je l'appelai d'un geste de la main.

— Par ici, avance-toi !

Puis, je me suis mis à lui murmurer à l'oreille.

— Gilbert... si tu me permets de t'appeler par ton prénom. Pourquoi un cadet de première année comme toi se mêle-t-il à une querelle amoureuse ? C'est ta nouvelle petite amie, et elle t'a mis en colère en te parlant de moi, c'est ça ?

— Aucun problème pour m'appeler Gilbert, mais tu as tort. Je n'entretiens aucune relation avec elle. Je l'ai simplement croisée par hasard alors qu'elle pleurait et, après m'avoir exposé la situation, j'ai été chargé de la représenter pour ce duel. Je n'ai aucune envie de me battre contre un aîné et encore moins lorsqu'il n'y a aucune rancune personnelle en jeu. Mais si ça peut la soulager, je n'ai pas le choix. Et puis, tu as l'air d'être un sale type.

Je jetai un coup d'œil par-dessus l'épaule de Gilbert, vers la fille à l'origine de cette situation frisant la tragicomédie. Je n'avais aucun souvenir de notre relation au-delà de quelques tasses de thé partagées ensemble.

— Qu'a-t-elle dit au juste à mon sujet ?

— Des choses obscènes que je ne peux même pas prononcer à voix haute.

Je ne pus supporter qu'il daigne qualifier mes actions ainsi.

— Je n'ai clairement rien fait avec elle. Il y a bien des filles qui ont partagé ma couche, mais elle n'est pas de celles-là. Nous sommes sortis ensemble, mais je ne l'ai pas touchée. Tout au plus, un baiser sur la joue si ma mémoire ne me fait pas défaut. Mais n'est-ce pas ce que font les familles ?

— Alors, pourquoi m'aurait-elle menti ?

— Pour attirer mon attention, j'imagine ?

« Et probablement la tienne aussi », ajoutai-je dans mes pensées.

— Capter ton intention avec de mauvaises intentions n'a rien d'efficace.

En entendant cela, je reconnus l'intelligence du jeune Gilbert, mais en même temps, je me dis qu'il restait un jeune naïf qui ignorait encore tout de la crudité du monde.

— Gilbert, tu n'es jamais sorti avec une femme, n'est-ce pas ? Il y a deux chemins que prennent généralement les hommes et les femmes ayant subi les affres de l'amour : soit ils s'attachent, soit ils se détestent. Quand l'un déteste l'autre, il essaie de l'écraser, tant sur le plan social que matériel.

— Même si c'est quelqu'un qu'ils ont aimé ?

— C'est précisément parce que c'est quelqu'un qu'ils ont aimé.

Gilbert fronça les sourcils, l'air troublé, puis me tourna le dos, déclarant qu'il allait demander à la fille de lui raconter à nouveau son histoire. C'était vraiment quelqu'un de sérieux. Je saisis son bras pour l'en empêcher.

— Écoute, Gilbert, mon garçon, tu t'es mêlé de cette affaire, car ton sens de la justice te l'impose bien que cela t'incommoder. Assume ton rôle jusqu'au bout. Sinon, tu ne pourras pas protéger sa dignité, non ?

— Pas de « mon garçon » qui tienne. Et puis, ça te convient vraiment ? Si tu dis vrai alors tu t'engages dans un duel inutile pour un acte que tu n'as pas commis. Cela signifierait aussi que cette fille m'a menti et manipulé ce qui serait vraiment stupide de ta part.

— Avec tout le respect, jeune maître, il y a des limites à la gentillesse. D'en être arrivé au point de représenter une fille que tu ne connais pas en duel, je trouve la chose tout aussi stupide.

— Je te retourne la chose. Je m'en excuse, mais il est impossible pour moi de ne pas écouter l'histoire d'une jeune femme que l'on voit pleurer en chemin, même si rien de bon ne ressort de tout ça.

Gilbert murmura ces mots avec froideur, une expression amère sur le visage, mais étrangement, sa réponse me laissa une impression plutôt positive. C'était un jeune homme doté d'une volonté que l'on voyait rarement de nos jours. Je saisis la main que je tenais encore et la secouai avec force. Peut-être parce que je l'avais agité un peu trop vivement, son corps bascula légèrement au rythme de la poignée de main.

— Je suis bien d'accord. Alors, toi aussi tu es un fin admirateur de femmes ?

— J'ai simplement été éduqué ainsi par mes parents.

Ce n'était donc qu'un chien de race bien dressé. J'en fus un peu déçu.

— Ah bon ? Eh bien, peu importe. Quoi qu'il en soit, avec ce que tu viens de dire, nos intérêts convergent. Ce qui compte ici, ce n'est pas la fierté des hommes réunis pour un duel, mais les sentiments d'une fille trahie. Elle peut se sentir mieux en me mettant une raclée alors pourquoi ne pas le faire ?

— Tu comptes faire exprès de perdre ?

— J'ai commis le péché de faire pleurer une fille. Je peux au moins laisser mon visage se retrouver dans la boue pour ça.

La teinte de mépris dans ses yeux d'un vert émeraude rare s'effaça, laissant place à une pointe d'admiration.

— Visiblement, je t'ai mal jugé. Je te présente mes plus sincères excuses pour m'être exprimé de manière impolie envers toi, cher aîné.

— Pas de problème. C'est nous qui t'avons impliqué dans ce conflit.

— C'est la première fois que je participe à un duel de ce genre. Je n'ai aucune idée de comment cela se déroule alors ce serait utile que tu me l'expliques.

— Bats-toi comme tu le sens. Un moment je ferai en sorte de tomber par terre quand l'audience battra son plein. Tu me feras ensuite une clé de bras ou un truc du genre et on en restera là. Je jouerai la comédie pour que les spectateurs sachent que c'est toi qui as gagné.

— En parlant d'audience, qui sera là au juste ?

— Des parieurs que j'ai appelés. Je vais toucher 20% des gains auprès du chef des parieurs. On divise la somme en deux, moitié pour toi et moitié pour moi.

— Je retire tout ce que j'ai dit. Je vais te faire mordre la poussière pour de vrai.

Je ne comprenais pas très bien pourquoi, mais Gilbert se mit à me parler d'une manière beaucoup moins respectueuse ce qui gâcha clairement l'ambiance. C'est alors que le gong du combat retentit avec un « clang, clang, clang ». Fatigué d'attendre, le chef des parieurs avait lancé le match à l'aide d'une marmite et d'une louche. Ma relation avec Gilbert débuta officiellement par ce combat à mains nues.

— Tu vas regretter d'avoir lancé ce pari stupide.

Lança-t-il en me jetant un regard noir, tout en laissant tomber au sol le col relevé de son uniforme. Nous prîmes tous deux la mesure du moment idéal pour porter le premier coup. Contrairement à moi qui étais en position de garde, Gilbert agitait ses poings comme pour les échauffer et s'adapter à la situation.

*Quoi ? Je n'avais jamais vu cette posture auparavant.*

Étant donné que mon frère aîné et mon père échangeaient souvent des coups avec moi pour s'amuser, et qu'il y avait aussi eu une période où je passais mon temps à me battre dans les rues, ce genre de combat à mains nues faisait partie de mon quotidien. Je pensais totalement que mon adversaire utiliserait les arts martiaux de l'armée de Leidenschaftlich. Après tout, il était issu d'une famille de soldats. Quand on parle des arts martiaux enseignés aux hommes de Leiden, c'est de cela qu'il s'agit. Mais la posture de Gilbert était différente.

Ma règle en combat était d'observer d'abord l'attitude de l'autre avec une défense non agressive. Fidèle à ce principe, j'attendais que mon adversaire fasse le premier mouvement. Il semblait cependant que Gilbert fonctionnait de la même manière, si bien que nous nous contentâmes de nous jauger mollement, chacun en préparation. Lorsque les spectateurs se mirent à nous huer pour que nous « commencions enfin à nous frapper », je claquai la langue.

Le spectacle était important pour les paris. N'ayant pas d'autre choix, je tentai de le frapper d'un grand coup de pied après avoir ramené ma jambe vers l'arrière, à titre d'essai. Il esquiva une première fois. La seconde fois, je le touchai à la cuisse, mais il réagit comme si de rien n'était. La troisième fois, il attrapa mon pied et me fit tomber sur le dos d'un seul geste. Après s'être laissé tomber sur moi, il me porta une série de coups de poing directs dans le ventre. L'attaque n'avait pas été si impactante vu qu'il n'avait encore rien d'un poids lourd, mais cela avait suffi à faire souffrir mes solides abdos.

Il aurait été ennuyeux de perdre comme ça pas vrai ?

Profitant de ma souplesse, qui avait d'ailleurs une excellente réputation auprès des filles, j'enroulai mes jambes autour de son cou et le fis pivoter sur le côté. Il était léger comme je l'avais énoncé précédemment, mais légèreté rimait avec agilité. Il s'échappa de ma technique avec une fluidité et une rapidité remarquables. Nous nous relevâmes tous les deux pour nous remettre en observation.

— Hodgins, fais pas le con ! On a misé sur toi !

— Ne vous blessez pas à cause de moi, vous deux !

— Là ! Vas-y, vas-y, vas-y !

Les spectateurs étaient bruyants, mais même en les entendant, leurs paroles entraient par une oreille pour en sortir par l'autre. Tous mes sens sans exception étaient focalisés sur Bougainvillea.

Peut-être après avoir fini d'analyser ma manière de combattre, Gilbert commença à me frapper avec vivacité. Bien sûr, je contre-attaquai en lui rendant ses coups. Sans vouloir me vanter, mes poings étaient percutants et faisaient mal. Il suffisait que je concentre tout le poids de mon corps, fruit d'une musculature que j'avais méticuleusement sculptée, pour généralement faire tomber mes adversaires après trois coups. Mais je ne parvenais pas à l'avoir si facilement.

Gilbert avait transformé son style de combat. Il attaquait tout en arrivant à rester sur la défensive. Je le frappais et sans relâche et, pendant qu'il se protégeait d'une main, il enfonça son autre poing dans mon estomac. Ce n'étaient pas seulement ses mouvements qui étaient rapides. Sa technique ne pouvait être le fruit que d'un entraînement intense. Et pour couronner le tout, même en recevant des coups, il affichait un visage impassible, comme s'il ne ressentait rien.

— Gilbert, où as-tu appris ça ?

Il esquiva habilement à la fois mon coup de pied et ma question.

— Eh bien, où est-ce que j'ai appris ça déjà ?

*Tu as vraiment quatorze ans ?*

Juste au moment où j'allais déclarer la chose, Gilbert déclara :

— Finissons-en.

Soudainement, les poings de Gilbert devinrent chargés. C'était irritant, mais il avait l'air de s'être retenu jusque-là. Avec une expression calme, il visa avec précision les points vitaux de mon corps. C'était fourbe de sa part. Je me mis en position défensive et finis par tomber sur mon postérieur. Gilbert me regarda de haut avec un visage semblant me dire « *Perds, comme tu l'avais convenu* ».

— Gilbert, tu ferais mieux de revoir ton attitude envers tes aînés.

À ce moment-là, j'avais oublié que je devais perdre intentionnellement. Je laissai le sang me monter à la tête et me redressai de ma position allongée, posai les mains sur le sol et frappai violemment son beau visage d'un coup de pied latéral avec toute la force possible. C'était ma botte secrète. Une tactique que je n'utilisais pas à tout bout de champ.

Celui qui roulait maintenant au sol, c'était Gilbert. Je me hissai joyeusement sur lui et lui assénai des coups de poing. Enveloppés dans un tourbillon d'excitation, les spectateurs s'adonnèrent à des murmures en se levant. C'était aussi un plaisir pour moi d'immobiliser ce type qui, quelques secondes plus tôt, me regardait avec mépris.

Attends, ne me juge pas avec ces grands yeux-là ! C'est du passé. Une histoire d'un autre temps ! Oui, oui, écoute bien la suite, d'accord ?

Alors que l'autosatisfaction s'empara de moi pendant que je rouais Gilbert de coups, sans me soucier de ce que je dégageais, il attrapa une poignée de terre à proximité et me la lança au visage. J'en eus aussi dans la bouche et ça avait le goût de...terre. Je recrachai bien évidemment le tout.

— Enfoiré, c'est déloyal !

— Parle pour toi !

C'était pour le moins inattendu. Apparemment, il était prêt à tout pour gagner. Moi qui pensais qu'il avait l'air d'un type plus scrupuleux. Il me repoussa et s'échappa, puis, après avoir pris une grande distance, il s'élança avec une course rapide dans ma direction. Ce que je pouvais voir malgré mon champ de vision obstrué par la terre, c'étaient les semelles de ses bottes militaires.

D'abord, son pied droit porta un coup à ma poitrine, et alors que mon corps tourbillonnait dans les airs, sa jambe gauche me frappa une deuxième, puis une troisième fois, avant que sa jambe droite n'attaque à nouveau après une rotation. Ayant reçu trois coups d'affilée en un laps de temps très court, je finis par m'effondrer sur le dos.

*C'était quel genre d'attaque ça ?*

Au-delà de la terreur ou de l'agacement, j'avais honnêtement trouvé ça impressionnant.

Aujourd'hui, je sais qu'il existe des gens ayant des capacités de combat hors-normes comme lui et Benedict, donc je ne serais pas si étonné si on me montrait un exploit de ce genre. Mais à l'époque, cela m'avait frappé. Oui, cela m'avait bien marqué. Gilbert Bougainvillea était pour moi une nouvelle sorte d'être humain qui venait de se révéler sous mes yeux. Ses coups de pied rotatifs n'avaient pas seulement submergé mon corps. Ils avaient aussi capturé mon cœur. Et ensuite ?

Nous nous battîmes dans la boue sans prêter attention aux spectateurs. Lassés d'attendre l'issue du combat, la plupart d'entre eux finirent par partir. Il semblait que la fille qui était au centre du tumulte à ce moment-là avait tenté de jouer la tragédienne au début, mais un des spectateurs vint lui parler en plein milieu, et s'entendant bien avec ce dernier, finit par disparaître avec lui. Les seuls à rester jusqu'à la fin furent un ami à moi, à qui le chef des parieurs avait confié une tâche, et des gens ayant trop de temps libre.

— Hé, ils vont se décider quand ?

Ce fut sans fin.

Finalement, l'on décida de s'en tenir à égalité et nous fûmes tous deux envoyés à l'infirmerie. Notre bagarre fut découverte, et nous dûmes donc subir des sanctions disciplinaires, mais selon des termes cordiaux entre nous, sous la supervision de nos instructeurs. Afin de nous laisser récupérer de nos blessures, la punition se limita au nettoyage des toilettes de chaque installation. Je lui avais fait du tort. Cela aurait été bien si j'avais simplement perdu dès le départ, mais j'avais pris cela au sérieux... Enfin, il s'était pris au jeu aussi, donc ce n'était pas entièrement ma faute sur ce point.

Non, c'était totalement ma faute en fait. J'avais réussi à m'excuser tant bien que mal, mais Gilbert déclara, avec un regard de mépris, qu'il ne voulait plus jamais avoir affaire à moi pendant notre nettoyage. Je pouvais le comprendre, son brillant parcours scolaire ne faisait que commencer, et avait déjà été terni par une bagarre avec un aîné dès son arrivée. Nous avons des âges et des personnalités différentes. En principe, l'on aurait dû ne jamais nous fréquenter l'un et l'autre.

Mais si tu es là aujourd'hui c'est que la chose n'a pas eu lieu.

\*\*\*

Depuis que le combat avait pris fin, je stalkais Gilbert. Le terme est peut-être un peu excessif, mais en repensant à ce que j'étais à l'époque, peu importe la façon de tourner les choses, ça ne pouvait être décrit autrement.

— Gilbert, je t'invite à manger un coup pour m'excuser de l'autre fois.

— Inutile d'en faire autant.

— T'es du genre réservé, hein. On a pris la même punition pourtant, non ? Pas besoin de faire de manières avec moi. Sois toi-même. Je peux même te présenter des nanas. C'est quoi ton type ? T'es une taille de poitrine en particulier ?

— Je t'en supplie, ne me suis pas.

Je l'invitais à manger malgré ses refus, lui faisais goûter les plaisirs de l'alcool que j'avais réussi à me procurer en secret, et parfois, on se chamaillait. C'est aussi moi qui lui ai appris à fumer. Il ne connaissait pas grand-chose aux distractions ordinaires, donc même lorsque je lui enseignais des jeux de cartes, ses réactions étaient divertissantes. Les gars de ma promotion avec qui je traînais commencèrent aussi à s'attacher à lui.

Gilbert était le genre de personne qui arrivait justement à susciter de l'attachement au sein de ses aînés bien qu'il ne soit pas lui-même affectueux en retour. En tout cas, il piquait ma curiosité. Dès le départ, ma fascination avait été telle que je n'avais d'autre choix que de m'enticher de lui.

Je peux en dire autant pour toi d'ailleurs. Bon, je n'essaye pas de te draguer ou quoi que ce soit, haha. Vraiment pas.

Mais avec lui il y avait ce quelque chose. Avec du recul, on pouvait dire que notre relation consistait à ce que je le poursuive sans relâche. Il était... une énigme. Malgré un sens aigu de la justice, il était assez impitoyable, et s'il avait une raison impérieuse de l'emporter, même par des moyens injustes, il n'hésitait pas. Il avait une personnalité marquée, mais il s'intéressait aussi à lui-même avant toute chose. Son charisme attirait les gens, mais lui, il ne s'intéressait pas beaucoup aux autres. C'était un homme qui ne pensait qu'à suivre le chemin immaculé de son avenir qui lui était déjà tout tracé.

Un jour, je lui avais demandé ce qu'il avait préféré parmi tout ce que je lui avais appris. « Fumer. Ce n'est pas mal comme moyen d'échanger des informations, » avait-il répondu. J'ai compris plus tard pourquoi. C'est un peu gênant de te raconter ça, mais c'est un épisode qu'on ne peut pas omettre si l'on parle de son passé.

Gilbert Bougainvillea avait une fiancée.

Il m'annonça la chose alors que j'étais sur le point de terminer l'école. À ce moment-là, le fait que nous traînions ensemble semblait tout à fait normal pour notre entourage. Qu'est-ce qui s'est passé? Eh bien, rien. Toujours la même chose. Je le suivais, je le taquinais, je cédaï la plupart du temps, je m'excusais parfois... Nous étions devenus de simples amis.

Pourtant, on m'avait mis en garde de ne pas me soucier de l'héritier des Bougainvillea. Mais je n'écoutais pas. Gilbert m'avait aussi lancé un « ne te mêle pas de mes affaires » du regard, mais je ne m'étais pas arrêté pour autant. Sur ce point, je n'étais pas un bon élève. Mais je le connaissais sans doute mieux que ses camarades de promotion. C'est précisément pour cela que cette révélation, à la veille de mon départ, m'avait tant bouleversé. Un jour de repos à l'école militaire, il était venu me parler, ayant une requête.

— Je vais dîner avec ma fiancée. Tu pourrais venir? On est dans une situation un peu compliquée, et j'ai besoin d'un tiers pour nous accompagner.

— J'arrive. Avec plaisir. Hein? Alors comme ça, t'as une fiancée? Depuis quand? Depuis six ans? T'avais quel âge, dix ans? Pourquoi tu ne me l'as jamais dit?! T'as été en rencard avec elle pendant les vacances toutes ces fois-là sans que je le sache? T'as osé? Gilbert, mon salaud!

Nous avons reçu une permission écrite pour sortir du campus, organisant tout méticuleusement. Même s'il avait prévu de m'emmener dès le départ, le fait de respecter les procédures était bien typique de lui. Le lieu de rendez-vous était un petit café situé entre l'école militaire et Leiden. J'y allais parfois pour prendre le thé et c'était un endroit bien agréable.

C'est là-bas que je l'ai rencontrée. Allez, on passe, sujet suivant.

Quoi ? Quel genre de personne c'était ? Hmm... Je n'ai pas envie d'en parler. Si je devais dire quelque chose, c'est qu'elle avait l'air d'une héritière d'une grande famille, mais je ne veux vraiment rien dire. Pourquoi ? Parce que je sais que Gilbert me gronderait. Quant à la raison pour laquelle il m'avait demandé de venir... comme il l'avait dit, ils étaient dans une situation un peu compliquée.

Au début, la fiancée n'était pas celle de Gilbert. C'est son grand-frère qui était censé hériter du patrimoine familial. Mais, qui sait ce qu'il avait en tête, il s'était enrôlé dans la marine comme pour fuguer alors que leur famille s'était spécialisée dans l'armée de terre. Puisque tu étais une ex militaire, tu dois le savoir, non ? Même si la Marine et l'Armée sont toutes deux des organismes de défense nationale, il y a cette rivalité silencieuse qui subsiste. Une histoire d'adultes qui s'articule sur la répartition des budgets alloués à la défense.

Bref, le grand frère ne s'entendait pas bien avec la famille. On dit de lui qu'il est très spontané. Avec du recul, il avait sûrement eu du mal à supporter l'autoritarisme du foyer dans lequel il avait grandi. En y réfléchissant, l'homme qui était avec Gilbert la première fois que je l'avais vu, c'était le grand frère en question. Et après que celui-ci ait quitté la maison, tout était retombé sur Gilbert, alors qu'il n'avait que dix ans. Ses parents avaient décidé qu'il deviendrait le chef de famille, lui imposant la charge de la fiancée de son frère.

C'est irrespectueux pour eux deux de dire ça, mais j'avais l'impression qu'ils gardaient une certaine distance dans leur famille. Mais contrairement à son frère, Gilbert n'avait pas l'air de souffrir du rôle qu'on lui faisait jouer. Alors tout le monde autour avait naturellement choisi de placer ses attentes en lui, plutôt que de chercher à rectifier le tir avec son frère. Il semblait que Gilbert tenait aussi à sa fiancée, à sa manière. Mais cette dernière avait un souhait, et Gilbert avait décidé de le réaliser, à savoir, sa fuite.

L'action typique que font les amants pour défier le cours des choses afin de troquer leur statut social contre l'amour. Mais pas avec Gilbert. Vois-tu, la fiancée avait essayé de tomber amoureuse de lui, mais elle n'y était pas parvenue. Elle aimait en fait un majordome de sa maison. C'est ce qu'elle avait dit. Une romance impossible classique, en somme.

Qu'elle lui ait confié cela avec un sérieux ridicule, puis lui ait demandé de l'aider à fuir était franchement déplacé de sa part. Mais Gilbert avait accepté avec un simple : « Très bien », et il m'avait convoqué pour un plan d'évasion. En entendant l'histoire, je me demandais s'il possédait vraiment des émotions. J'avais envie de réprimander sa fiancée. Lui dire : « Débrouille-toi » ou encore « Ne mêle pas Gilbert à ça. » Mais ce dernier s'était mis à étudier les routes d'évasion possibles vers d'autres pays avec un sérieux imperturbable.

— L'accès par la frontière est strictement surveillé. Hodgins, ta famille avait une boutique qui faisait aussi dans les marchandises importées, non ? Elle doit avoir l'autorisation gouvernementale pour les expédier. Tu pourrais les inclure dans un lot pour les sortir du pays, non ? Si c'est possible, on pourrait comme ça changer l'itinéraire pour un transport maritime après afin d'éviter les zones de conflit. On se fiche des détours.

Dit-il de manière dépassionnée, comme s'il parlait business.

— Combien peux-tu dépenser ? Tu devrais convertir en argent tout ce que tu peux tant qu'il en est encore temps. Ça ou avoir un moyen de produire des denrées comme le blé sous la forme de ton choix... Mais ça ne suffira pas. Il est incertain que tu aies un moyen de subsistance immédiat. Je comprends. Je fournirai de l'aide aussi. Non, ce n'est rien. Mon frère est la cause de tout ça après tout.

Plus Gilbert restait rationnel, plus je bouillonnais intérieurement. Une fois la conversation terminée, je lui avais demandé s'il n'éprouvait rien pour elle. Pas même un peu de tristesse ou d'agacement. Après tout, ils étaient fiancés depuis plusieurs années, même si cela avait été arrangé par leurs parents. Gilbert, qui marchait en silence, tourna son regard vers moi. Les arbres en fleurs, qui peignaient les routes en blanc au début du printemps, avaient perdu leurs pétales pour devenir vert. Mais même si le décor avait changé, Gilbert apparaissait à mes yeux comme une existence bien exceptionnelle. Avec les coins de ses lèvres se soulevant légèrement, Gilbert répondit :

— Le fait qu'il n'y ait aucun intérêt à poursuivre quelqu'un ayant envie de partir, je le comprends depuis l'affaire avec mon frère.

Encore une fois, il était détaché. Ses mots semblaient empruntés.

— Je ne peux pas dire que je n'ai aucune empathie pour elle, mais... si l'on me demande si j'ai de l'attachement, la réponse est non. Cette personne n'a jamais été mienne dès le départ.

— « Tienne, » tu dis... Toi...

— C'est mal formulé je te l'accorde. Mais ce n'est pas comme si je la considérais comme une propriété sous prétexte que c'est une femme.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire... Tu...

Ah, c'est donc ça, me suis-je dit.

*Tu es toujours...*

Pour la première fois, j'avais eu l'impression de toucher à l'essence de Gilbert Bougainvillea.

*C'est pour ça que, même entouré de tant de monde, tu es toujours...*

Cet homme n'avait aucune notion de l'attachement.

*Peu importe combien tu es admiré ou combien on te loue...*

Il est possible que son frère, qui était parti, soit celui envers qui il avait une certaine forme d'attachement. Mais même si ce n'était pas ça, il était sans aucun doute...

*...seul.*

Un homme habitué à renoncer. Voilà pourquoi il traitait les choses et les gens de manière soignée, même si ce n'était pas ses véritables intentions.

— À la base, nous avons causé du tort à leur fille à cause de mon frère. Faire tout cela n'est rien en comparaison.

*Mais où vont tes sentiments ?*

— Mes parents auront sûrement des choses à dire, mais ils me trouveront une nouvelle épouse.

— Ça ne te dérange pas qu'on décide pour toi comme pour un pion sur un échiquier ?

— Le fils aîné de leur maison héritera du patrimoine. Leur réputation mise à part, tout sera réglé si les deux familles restent liées par ma génération.

Peu importe combien Gilbert parlait pour me convaincre, je n'avais jamais verbalisé quoi que ce soit pour aller dans son sens. Celui qui était à mes côtés était encore un adolescent. Un enfant qui, forcé d'être raisonnable, ne trouvait pas de sens à sa propre existence autrement qu'en tant qu'outil utile pour les autres. Il voyait les gens comme des biens, lui y compris.

— J'étais... content que tu aies une fiancée, malgré tout. Mais ça me met en colère que tu me l'aies caché.

Pour je ne sais quelle raison, c'est moi qui étais triste à tel point que ma voix trembla sous le poids des larmes refoulées. Gilbert me demanda ce qui n'allait pas, mais je prétendis tousser.

Tu sais, je voyais en quelque sorte l'avenir de Gilbert. Peu importe combien il allait gagner en gloire, ou combien il allait avancer sur ce chemin scintillant tout tracé sans jamais dévier, il n'allait probablement presque rien garder dans ses mains ouvertes. Il jetterait choses et personnes dès qu'il n'aurait plus rien à faire avec elles, sans se soucier qu'on le rejette lui aussi en retour. Mais dans ce chemin d'un blanc immaculé étroit et dangereux qu'il traversait dans les ténèbres les plus complètes, il allait réussir mieux que quiconque et avec une splendeur inégalée.

Ce que ses mains tenaient déjà, ce n'étaient rien d'autre que des armes.

Je suis une personne égoïste. C'est pourquoi j'étais simplement triste à l'idée que, bien que je considère Gilbert comme mon meilleur ami, ce n'était probablement pas réciproque.

\*\*\*

Oui, la fuite fut un succès.

Je n'avais aucune idée d'où ces deux-là se trouvaient ni ce qu'ils faisaient maintenant, mais ils avaient piétiné la dignité de mon ami. J'espère qu'ils sont heureux là où ils sont. Les retombées furent pleines de complications, mais une autre nouvelle éclipsa rapidement celle de la fuite de la fiancée Bougainvillea.

Celle de Bougainvillea père qui mourut subitement.

Au moment même où nous avons poussé ces tourtereaux qui n'avaient que faire de mettre les autres dans l'embarras dans le camion de mon entreprise familiale, nous étions revenus emplis de nonchalance comme satisfait d'avoir enfin mis fin à toute cette situation. Mais à ce moment-là, un instructeur appela Gilbert et l'arrêta, le visage grimaçant.

— Où étais-tu ? Que faisais-tu ? On te cherchait. Il est décédé. Tu n'as pas pu être là pour ses derniers instants.

L'instructeur devait être paniqué lui aussi. Il bombarda le Gilbert hébété d'une avalanche de mots confus. Gilbert mit à s'agiter, mais il ne perdit pas son sang-froid. C'est le genre de personne capable de couper court à ses émotions pour accomplir ce qu'il doit faire. Après avoir dit qu'il avait bien reçu le message, il retourna immédiatement chez lui.

Je n'eus pas le droit de l'accompagner, n'obtenant qu'une permission pour assister aux funérailles. Ma famille étant composée de gens majoritairement en bonne santé, ce fut la première fois que je me rendais à un enterrement, et ce fut celui du vieux Bougainvillea. Alors que je m'y rendais nerveusement, il était là, devant moi, jouant le rôle de maître de cérémonie avec une apparence des plus solennels... Gilbert, qui était devenu le chef des Bougainvillea en titre et en substance, se racla la gorge discrètement.

— Si j'avais su que ça arriverait, ils n'auraient pas eu besoin de s'enfuir... Maintenant que leur principal obstacle n'est plus là, j'aurais pu me retirer de tout ça... J'ai mal agi envers cette personne.

Il appela son père un « obstacle ».

C'était sûrement à cause de la manière dont Gilbert avait été élevé, en tant qu'outil de la famille Bougainvillea, destiné à perpétuer la lignée. Il avait été traité comme un arrangement stratégique pour assurer la prospérité du clan. Son comportement actuel n'était que le fruit de ce qu'on avait fait de lui.

Plus on le connaissait, mieux on le comprenait. C'est un homme au cœur tendre, mais solitaire. Même s'il est adorable quand il rit, il riait bien trop rarement, sachant que cela ne convenait pas à son statut.

Je me disais que lorsque je... lorsque je mourrais... ou si jamais je disparaissais un jour de sa vie, la seule chose que je ne voulais pas, c'était qu'il me traite comme un objet. Je ne pouvais pas supporter cette idée.

Chaque fois que les dés du destin roulaient dans ses yeux vert émeraude, il ne voyait rien d'autre qu'un avenir sinueux et tracé. Il fixait avec une sincérité des plus implacables, un chemin qui n'était pas celui d'un être humain.

Est-ce qu'un jour viendrait où un homme comme lui poursuivrait quelqu'un ? N'importe qui ferait l'affaire. Une personne, une seule...

Une âme envers laquelle il ne pourrait s'empêcher d'être affectueux.

Ce jour allait-il arriver ?

\*\*\*

Hodgins coupa court à ses paroles à ce moment-là et tendit la main. Ses doigts effleurèrent les cheveux de Violet, qui était allongée dans son lit. Il arracha lentement une mèche qui collait à cause de la sueur.

— Alors, Président Hodgins, après avoir quitté l'école...quand... avez-vous revu cette personne ?

Demanda-t-elle, haletante, d'un souffle marqué par une toux à cause de bronches encombrées. Hodgins esquissa un sourire crispé. Il se leva de la chaise et remonta la couverture, s'arrêtant jusqu'au cou de Violet.

— On reprendra cette histoire après que tu sois guérie de ton rhume.

Murmura-t-il avec une tendresse infinie et un regard plein de douceur. La fin de sa phrase débordait d'une affection presque paternelle. Ils se trouvaient dans une pièce assez grande pour deux personnes. Le papier peint bleu clair à motifs floraux et un lustre décoré de violettes apportaient une atmosphère chaleureuse. Sur une table ronde, au centre de la chambre, reposaient des boîtes, des sacs et des paniers de fruits emballés comme des cadeaux de rétablissement. Bien que la chambre ne soit pas froide, un feu crépitait dans la cheminée, projetant des étincelles avec de légers claquements. Les rideaux fermés tremblaient légèrement sous l'effet du vent. Les aiguilles de l'horloge de la pièce indiquaient une heure proche du soir.

— Je dois dire que je suis moi-même surprise. Peut-être est-ce le fait de mon éloignement des champs de bataille, mais me voilà affaiblie. Mes excuses pour ne pas avoir su faire attention à ma santé, dit Violet.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est le changement brusque de température qui a eu raison de toi non ? Tu as été affecté au nord du pays, après tout. Désolé, c'est ma faute si tu t'es surmenée. Ne t'en fais pas et repose-toi, d'accord ?

Dit-il en caressant doucement les cernes légèrement foncés sous ses yeux bleus avec son index. Ce geste, bien qu'impuissant à les effacer, traduisait son souhait de le faire.

— On reste en contact avec les clients qui ont réservé pour t'avoir. La plupart veulent encore faire appel à toi qu'il y ait du retard ou non. Alors ne t'inquiète de rien et prends le temps qu'il faut, petite Violet. Tu as l'air épuisée.

— Je vais me soigner rapidement. Dès demain, même.

— Pas question. Repose-toi au moins trois jours, aujourd'hui inclus. Je viendrai te voir après ces trois jours pour décider si tu peux reprendre le travail ou non. Désolé d'avoir interdit les visites des autres.

— Non, c'est pour leur bien. Président Hodgins, vous avez pris des risques vous aussi...désolée de vous avoir fait parler autant et de vous avoir fait venir. En espérant que je ne vous ai rien transmis.

— Ça ira Si attraper ton rhume pouvait te guérir, petite Violet, je préférerais tomber malade. Après tout, j'ai été comme un père adoptif pour toi, même si ce fut bref. Pas vrai ?

— Oui.

À cette réponse, Hodgins fit un grand sourire.

— Le livre que la petite Lux m'a demandé de t'apporter est dans le paquet marron. J'ai vu son contenu, et il s'agit d'un roman d'amour assez populaire. Arrête immédiatement de lire en cas de fatigue visuelle.

— Oui.

— Le reste vient de tes collègues. Benedict m'a demandé de te dire de prendre soin de toi. Cattleya est censée revenir demain, mais même si elle débarque ici de son propre chef, essaye de la faire sortir.

— Oui.

— N'hésite pas si tu as besoin de quoi que ce soit. Transmets ça aux personnes ici et je viendrai sur-le-champ.

— Non, je ne veux pas mettre Lux dans l'embarras alors ne lâchez pas votre travail pour moi.

Hodgins prit congé et tenta de lui déposer un baiser sur la joue, mais sa bouche fut arrêtée par une main brûlante de fièvre.

Lorsqu'il demanda d'une voix triste si elle ne voulait pas, Violet répondit qu'il risquait d'attraper son rhume. Tout en faisant un bruit de bouche intentionnel, il embrassa la paume qui couvrait ses lèvres.

— Bonne nuit, petite Violet.

— Bonne nuit, Président Hodgins.

En sortant silencieusement de la chambre, Hodgins parcourut le large couloir à pas vifs. En chemin, il informa un serviteur qu'il s'apprêtait à partir. Son empressement se refléta également dans sa conduite. Comme la résidence qu'il avait visitée était éloignée de la capitale, Leiden, le soleil était sur le point de se coucher lorsqu'il atteignit la ville. Le ciel rouge sombre se teintait progressivement de nuances plus sombres.

La destination de Hodgins était une zone d'habitation sécurisée située un peu en retrait du paysage urbain de Leiden. Ce quartier abritait à la fois des auberges accessibles seulement via réservation et des établissements dont l'entrée était interdite sans une invitation préalable. L'endroit où il sonna appartenait précisément à cette dernière catégorie.

Le rez-de-chaussée servait d'entrée pour les résidents et abritait les employés chargés de l'administration. Au-dessus, cinq étages s'élevaient. Malgré la prédominance de bâtiments à trois étages dans les environs, celui-ci pouvait être considéré comme une véritable tour. Chaque étage était occupé par un unique locataire, et ces appartements haut de gamme comprenaient des chambres, salles de bain et cuisines aménagées avec luxe. Même une seule nuit d'hébergement y coûtait une petite fortune. Les résidents étaient triés sur le volet.

Lorsque Hodgins sonna à l'appartement situé au dernier étage, des pas se firent entendre à l'intérieur.

— Qui est-ce ? demanda une voix.

Hodgins sourit face à cette question posée avec politesse.

— C'est moi. Le petit renard qui t'a sauvé ce jour-là.

— Je ne connais aucun renard, répondit l'habitant d'un ton qui s'aggravait en reconnaissant Hodgins.

— Alors, celui qui t'a mis un coup lors de notre première rencontre, Hodgins.

— Attends, j'arrive.

Le résident ouvrit la porte en chêne, une arme à la main. Il s'agissait d'un homme dans la trentaine, au sommet de sa carrière, qui était également le chef d'une famille bien connue dans l'armée de Leidenschaftlich. Bien que ce fût le milieu de la nuit, il portait encore son uniforme militaire, avec seulement le col légèrement déboutonné. Ses cheveux, habituellement soigneusement plaqués, étaient en bataille, et une barbe mal rasée recouvrait son visage fatigué. Il avait retiré son cache-œil, révélant son orbite lacérée.

— Comment va Violet? demanda-t-il dès que leurs regards se croisèrent.

Hodgins haussa les épaules.

— « Bonsoir Hodgins, tu as travaillé dur jusqu'à tard ce soir. » Tu ne peux pas me dire ça avant de poser ta question ?

— Bonsoir Hodgins, tu as travaillé dur jusqu'à tard ce soir. Je suis épuisé.

Hodgins, incapable de supporter ce regard pressant qui réclamait des réponses immédiates, finit par céder.

— Ce n'est qu'un rhume. Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter, non? Si tu comptes lui rendre visite demain, ça ne sert à rien que je te fasse un rapport ce soir.

— J'étais inquiet...

Peut-être parce qu'il repensait au passé, Hodgins trouva que le Gilbert actuel semblait beaucoup plus avenant. Lui qui, adolescent, était si irritable et distant, aimait désormais quelqu'un. Cette pensée fit naître un rire que Hodgins dut retenir.

— Hé, qu'est-ce qui te fait rire? demanda Gilbert, fronçant les sourcils.

— Rien. Au fait, cet endroit semble coûteux... Tu as fini de payer ce que tu devais à ton ancien logement ?

— Je le loue à prix réduit grâce à mes relations familiales. C'est temporaire. Avant, je changeais régulièrement de logement pour éviter que Violet ne me trouve. Mais ce n'est plus nécessaire...

Après l'incident du détournement de train, Gilbert s'était excusé auprès de Hodgins et de la famille Evergarden, cessant de se cacher et reprenant contact avec Violet. Tous deux travaillaient à reconstruire leur relation. L'un était colonel de l'armée et l'autre une poupée de souvenirs automatiques célèbre. Les petits moments où ils pouvaient se voir étaient précieux.

— Pas étonnant que tu ne veuilles pas retourner dans la résidence principale avec ta mère et tes sœurs, fit remarquer Hodgins.

Gilbert hocha la tête.

— Je ne veux pas la faire venir là-bas... Hodgins, merci de m'avoir tenu informé de sa situation. Cela m'a beaucoup aidé. Entre donc.

Il semblait vraiment fatigué. Ses mots étaient ponctués de fréquentes pauses. Hodgins entra dans la pièce principale, la plus grande. Peut-être parce que les lumières n'étaient pas correctement allumées, l'endroit était sombre. Seule une lampe posée sur un meuble éclairait faiblement un coin de la pièce.

— N'ouvre pas la fenêtre. Les papiers s'envoleraient, prévint Gilbert.

Le bureau face à la chaise où Hodgins s'assit silencieusement était encombré : un poinçon, de la corde pour relier des documents et des piles de papiers. Il y avait aussi de la cire à cacheter, un stylo-plume et des lettres partiellement écrites. Une liasse de lettres attachées avec une corde reposait à côté des fournitures. Hodgins, surpris, tendit la main vers ces lettres. Pendant ce temps, Gilbert s'éloigna vers la cuisine. En lisant l'une d'elles, Hodgins commença à parler à Gilbert avec calme.

— Tu dormais ?

Il y eut la détonation d'un bouchon de liège en réponse.

— Oui, jusqu'à il y a peu. Hodgins, je vais préparer à manger. Tu veux rester dîner ?

— Hmm, tu avais vraiment besoin de repos, hein. J’imagine que ça va être un festin. Gilbert, tu comptes boire un coup en cuisinant ?

Un doux parfum flottait soudainement dans l’air.

— Je ne suis pas toi... Je vais le mettre dans la nourriture.

— Alors, tu fais la cuisine maintenant.

— Quand un ami me rend visite en tout cas.

Hodgins leva les yeux de sa lecture et tourna la tête en direction de la cuisine, où Gilbert n’était pas visible.

— menteur. Tu as juste faim parce que tu viens de te réveiller, non ? lança Hodgins avec un sourire dans la voix, même si son visage restait sérieux.

— Alors je mangerai tout ça moi-même.

— Tu m’appelles « ami » comme ça, d’un coup. C’est nouveau ?

— « Nouveau » ? Est-ce que c’est le cas ? Mais quel autre terme devrais-je utiliser ? Cela fait plus de dix ans que nous avons cette relation. T’appeler comme ça n’est pas une faveur que je sache.

Les paroles de Gilbert percèrent Hodgins droit au cœur.

— Non. Mais tu traites parfois les gens bien comme des outils et tu n’affiches pas le respect dû à quelqu’un de plus âgé, moi inclus.

— Pour Violet, je m’excuse. Pour le respect dû à l’âge, pourquoi devrais-je commencer maintenant ? demanda-t-il, avec une pointe d’ironie.

Un silence s’installa.

— Hodgins ?

Hodgins, bien qu’interpelé, resta silencieux un instant, son regard fixé sur la lettre qu’il avait entre les mains. C’était la première fois qu’il en lisait une, mais il connaissait leur existence. Chaque fois qu’il venait, il remarquait ces lettres scellées, sans adresse, empilées quelque part. Il connaissait également une autre personne qui avait accumulé des lettres sans jamais les envoyer.

— Tu n’es qu’un idiot.

Tout comme Gilbert l'avait dit, leur relation durait depuis plus de dix ans. Ils avaient même traversé une période sans se parler. Et pourtant, dans ces lettres, Hodgins voyait pour la première fois les sentiments que Gilbert n'avait jamais pu exprimer directement. Des excuses répétées pour ce qu'il avait fait, des mots de gratitude pour les lettres innombrables qu'il avait reçues d'elle. Hodgins tourna doucement la tête vers le dos de Gilbert, qui se trouvait dans la cuisine. Lui aussi était un idiot et il avait réalisé à quel point ils avaient vieilli.

*Dire que vous vous êtes retrouvés après tout ce temps...*

C'est une histoire d'amour banale, comme on en voit partout, mais c'était justement pour ça...

*...Je veux qu'ils soient heureux, suffisamment pour compenser tous les détours qu'ils ont pris.*

Qu'elle et lui étaient irremplaçables pour Hodgins.

— Gilbert.

— Quoi ?

— Je crois que l'amitié peut aussi ne pas être réciproque.

— Oui, répondit Gilbert, sans nier la déclaration.

Hodgins sentit qu'il donna une réponse comme s'il n'avait pas écouté. Son mécontentement se fit ressentir à son ton devenant plus acerbe.

— Est-ce que tu comprends vraiment ? Je ne pense pas. J'ai ce sentiment qui m'habite depuis longtemps déjà. Gilbert, toi, tu pourrais vivre sans amis contrairement à moi. Mais je ne voulais pas que notre relation soit ainsi. Moi étant le seul à vouloir que tu ailles bien ou à discuter de futilités du genre « Suis-je le seul à t'apprécier ? ». C'est ta nature d'être froid alors j'avoue que ton comportement ces derniers temps me surprend. Mais j'imagine que tu ne t'en rends pas compte.

Tous deux connaissaient le tempérament de l'autre et comprenaient que leur amitié existait. Ils se faisaient également pleinement confiance. La preuve en était que Gilbert avait confié à Hodgins la personne qu'il tentait actuellement de protéger, au risque de sa propre vie.

Cependant, Hodgins pensait malgré tout que, pour Gilbert, il n'occupait pas la place qu'il avait en tête. Il ne l'avait jamais exprimé à haute voix, car de tels attachements lui semblaient absurdes dans une amitié entre hommes. Après avoir dit cela, Hodgins le regretta rapidement. Mais...

— Non, je comprends, dit Gilbert. Je n'ai pas d'amis à part toi.

Peut-être parce qu'il avait serré le papier dans ses mains avec force, celui-ci s'était légèrement froissé. Hodgins le posa maladroitement sur le bureau en tentant d'enlever les plis avec soin. Il entendit néanmoins les pas de Gilbert se rapprocher et replaça rapidement la lettre à sa place initiale. Les deux hommes restèrent silencieux lorsqu'ils se retrouvèrent face à face.

Peut-être que Gilbert avait finalement remarqué la lettre à moitié écrite. Il la mélangea rapidement à ses documents et l'écarta des yeux de Hodgins. Ce dernier suivit la trajectoire de la lettre du coin de l'œil. Une fois les documents soigneusement rangés, Gilbert poussa un long soupir, comme s'il s'agissait d'un poids qu'il relâchait.

— Tu penses que je ne comprends pas, mais même quelqu'un comme moi y arrive, dit-il, tandis que sa voix s'estompait petit à petit. — Tu étais toujours entouré de nombreux compagnons contrairement à moi. Mais toi... tu es mon seul et véritable ami.

Hodgins sentit une vague de chaleur envahir sa poitrine. Une pointe de nostalgie et de satisfaction s'entremêlèrent dans son cœur.

*Mensonge...*

Même sans compagnons avec lesquels il entretenait une relation similaire à celle qu'il avait avec Hodgins, Gilbert était déjà une personne qui attirait naturellement les autres. Il n'était pas le genre à jouer au loup solitaire. Durant leurs années à l'école militaire, il participait aux réunions de classe et aux divers événements sociaux de l'école.

Il pouvait tenir une conversation parfaite avec n'importe qui. Mais avant que Hodgins ne puisse contredire ses propos, Gilbert s'exprima.

— J’ai beaucoup de connaissances, mais tu es mon seul véritable ami. Après ton diplôme, j’en suis venu à penser que j’aurais préféré naître deux ans plus tôt pour m’amuser plus longtemps avec toi.

On aurait dit qu’il faisait la moue. L’illusion d’un garçon de quatorze ans se superposa à la figure d’un homme marqué par les années, désormais dans la trentaine. Hodgins ressentit qu’il avait lui aussi été transporté à l’époque où il avait seize ans. Durant cette période, il passait son temps à courir après Gilbert et à faire des bêtises avec lui.

*Nous étions toujours ensemble.*

La douleur qui transperçait sa poitrine s’adoucit peu à peu, teintée de chaleur. Un sourire se dessina sur son visage malgré lui, satisfaisant son cœur égoïste.

*Gilbert, tu...*

L’homme nommé Gilbert Bougainvillea n’était pas du genre à dire de telles choses. Avec le temps, il avait appris à montrer une autre facette de lui-même, différente de celle d’un « outil » voué à administrer habilement son environnement et sa personne.

*Cette facette de toi, ce n’est pas du jeu.*

Et, curieusement, la fille que Gilbert aimait avait également été un « outil » à son service. Pourtant, cet « outil » apprenait doucement à démêler les cordes qui l’entravaient fortement et à montrer un visage humain. Qui avait été le responsable de ces progrès ? Claudia Hodgins, indifférent à ce qu’il dégageait, se contenta de se réjouir et d’avoir un grand sourire devant le visage embarrassé de son ami.

— Hu—Ahah, ahahahaha !

— Hé, ne ris pas. Tu m’as fait dire quelque chose d’embarrassant. Compte pas sur moi pour redire ça un jour.

— Ahahah, non... tu te trompes. Ce n’est pas comme si je me moquais de... Ah, Gilbert. Ce que tu as laissé dans le four, ça va le faire ? Ça fait un drôle de bruit.

— Ça ne va pas.

Hodgins se leva et suivit Gilbert, qui retourna brusquement dans la cuisine. Une querelle des plus conviviales avait fait son nid, emplissant confortablement l'appartement et se transformant en une mélodie nocturne.

Et il en allait de même pour le temps, peu importe combien de temps il s'écoulait. Pour deux personnes liées par ce qu'on appelle l'amitié, la nostalgie de leur jeunesse et de leur camaraderie refaisait surface même après une longue période où ils ne s'étaient pas vus.

— Pousse-toi, je vais ajouter les épices.

— Idiot, ce n'est pas du sel.

— Tu n'as aucune épice ? Tu vis uniquement avec du sel et du sucre ?

— J'ai pris l'habitude de manger à l'extérieur. Hodgins, arrêtons, ce n'est pas de la nourriture.

— Ne dis pas de bêtises. Rien n'est irrécupérable.

— Vraiment ?

— Oui. Ne renonce pas.

Peu importe qu'ils vivent des centaines ou des milliers d'années, ils allaient toujours rester ces versions de cette période-là.

Le Gilbert de quatorze ans et le Hodgins de seize.



## La compagnie postale et la poupée de souvenirs automatiques

---

Les temps actuels étaient qualifiés d'ère de surabondance concernant les services postaux. Sur un continent regroupant de petits pays, les acteurs de l'industrie postale se livraient à une concurrence acharnée. Pour résumer simplement, cela se traduisait par tenter de voler les clients des autres. Ces derniers, les clients, choisissaient eux-mêmes l'agence postale à laquelle confier leurs envois sur divers critères : les tarifs, les zones de livraison, et même le degré de courtoisie des facteurs.

À l'heure actuelle, la tendance était à une activité annexe, celle des poupées de souvenirs automatiques. Il était impossible pour une société de s'imposer sur le marché en se concentrant uniquement sur la livraison postale. Plus la concurrence augmentait, plus la différenciation était de mise. C'est ainsi que les meilleures compagnies se démarquaient, tandis que les moins innovantes finissaient par fermer.

Dans un tel contexte de rivalité intense, un pays nommé Leidenschaftlich, situé sur la côte sud du continent, abritait une agence postale appelée « *CH Postal Service* », dont le nom s'était imposé dans le milieu. Bien qu'elle fût une entreprise fondée depuis seulement quelques années, elle jouissait d'une remarquable réputation. Le taux de satisfaction clients était élevé ce qui avait donné lieu à une forte fidélisation.

Deux principales raisons expliquaient ce succès.

D'une part, la CHPS n'imposait aucune restriction quant à ses zones de livraison. Si un client le souhaitait, il pouvait être livré dans n'importe quelle partie du globe. Bien sûr, des frais supplémentaires étaient appliqués pour les destinations éloignées, mais cette initiative était une première dans l'industrie. Même les agences postales les plus influentes limitaient leurs zones de livraison. La CHPS, en revanche, desservait même des régions en conflit, rendant ainsi un service précieux aux clients ayant des proches ou des êtres chers sur les champs de bataille. L'augmentation du nombre de ses clients semblait donc logique.

Pourtant, réussir une telle prouesse aussi naturellement était extrêmement difficile pour des entreprises ordinaires. Si la CHPS avait réussi, c'est parce qu'elle avait le personnel pour en plus du système nécessaire à sa bonne mise en marche.

D'autre part, il y avait la présence d'une étoile montante dans la profession des poupées de souvenirs automatiques dont la réputation croissait à vitesse grand V. La croiser dans la ville suffisait pour que les passants se retournent car captivés par sa beauté. Même entendre sa voix faisait rougir d'admiration ceux qui l'écoutaient. Elle incarnait une beauté parfaite, semblant tout droit sortie d'un mythe. Récemment, une pièce écrite par le célèbre dramaturge Oscar, s'inspirant de cette dernière, avait été jouée et rencontra un vif succès, la rendant célèbre bien au-delà de son secteur d'activité.

Grâce à ce cercle vertueux, les gens avaient une image fantasmée et, dans la plupart des cas, voyaient leurs attentes dépassées en la rencontrant. C'était logique car elle défait toutes les catégories de l'imaginaire.

Son nom était Violet Evergarden.

Le plus grand hub du continent se trouvait dans un port ouvert sur la mer. Ce lieu représentant un intérêt stratégique pour Leidenschaftlich attisait les convoitises, déclenchant ainsi des guerres. D'innombrables pays avaient tenté de l'envahir, attirés par ses ressources abondantes et sa position géographique. Bien que la ville jouisse d'une aisance financière grâce à la prospérité de son économie, les cicatrices des anciens conflits demeuraient visibles à certains endroits. Les symboles des longs services militaires passés ne se limitaient pas aux remparts ou aux routes pavées de pierre. On pouvait dire que la fontaine érigée dans la capitale, Leiden, lors de la célébration du centenaire de Leidenschaftlich, était le symbole le plus connu de son histoire.

Composée de neuf statues de déesses tenant des vases d'où coulait de l'eau souterraine, la fontaine fonctionnait grâce à ce mécanisme ingénieux. Bien qu'il s'agisse d'une œuvre d'art créé par un artiste nationally reconnu, les déesses avaient été décapitées. Cela n'avait jamais été réparé afin de ne jamais oublier la honte pour Leidenschaftlich d'avoir laissé faire l'invasion de cette ville-forteresse par un autre pays.

En dépit de son statut de grande nation commerçante, Leidenschaftlich était un État militaire. Même en temps de paix, des soldats armés étaient présents au milieu des paysages urbains animés. C'est dans un tel pays que vivaient les membres de la CHPS.

— Oh, qu'est-ce que tu fais là ?

— Mon dieu.

— Ça fait un bail.

Sous un magnifique ciel d'automne, un groupe qui se réunissait rarement se retrouva devant la fontaine des déesses sans tête. Deux femmes, un homme.

— Regardez-moi ça ! Si ce n'est pas Cattleya et V. Vous êtes sorties pour accueillir ma grande personne car incapables d'attendre mon retour ?

Un facteur vêtu d'une chemise d'un vert de jade près de sa moto garée au bord de la route dégustait avec enthousiasme un morceau de poulet grillé. Ses bottes fines à talon aiguille dégageaient un charme que l'on pourrait qualifier plein d'audace. Derrière ses mèches d'un blond sablé cachaient des yeux bleu clair provocateurs. Ses traits délicats et doux contrastaient avec sa dureté intérieure. C'était Benedict Blue, employé de la compagnie postale CH.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je vais me répéter mais qu'est-ce que tu racontes ? Ne crois pas une seconde que je sois venue te chercher ! Je faisais juste des courses pour mon très cher Président. Violet, dis quelque chose, toi aussi. À cet homme grandit par les chaussures, que personne ne se souciait de lui.

Cette voix irritée n'ayant pas lésiné sur la contrattaque appartenait à une magnifique femme aux cheveux noirs soyeux et ondulés. Ses yeux d'améthyste et sa silhouette en sablier pouvaient en captiver plus d'un. Son corps, d'une telle sensualité pouvant asservir n'importe quel mâle, était enveloppé dans une robe-manteau couleur carmin doté d'un ruban à la taille semblant sur le point de s'arracher. C'était Cattleya Baudelaire, elle aussi employée de la CHPS.

— Vous êtes bien trop bruyants. Nous sommes dans un lieu public.

Les réprimanda une voix douce mais claire.

Elle appartenait à une jeune fille d'une grande beauté vêtue comme une poupée de porcelaine. Un ruban de lacets brodés ornait ses cheveux ondulés, et elle portait une robe garnie de nombreuses pièces de dentelle, ainsi qu'un trench-coat couleur mousseline.

— V.

— Violet.

C'était Violet Evergarden, la plus demandée des poupées de souvenirs automatiques de la CHPS, dont les yeux bleus fascinaient n'importe qui, tout comme la broche en émeraude sur sa poitrine. Benedict et Cattleya se tournèrent vers Violet, détournant leur conversation sur elle.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive au juste ?

— Y'a pas à dire Violet, tu te lâches aujourd'hui. Tu as décidé de détacher tes cheveux pour un rencard ou quoi ?

Pressée par leurs questions, la poupée qui faisait la fierté de la CHPS, Violet Evergarden, baissa les yeux pour regarder le sol.

— C'est Lady Tiffany, une femme de la Maison Evergarden qui s'est chargée de m'arranger ainsi. Est-ce si étrange ?

Sa voix trahissait une légère gêne. Cattleya observa Violet avec un regard doux.

— Pas du tout. Tu es juste assez mignonne pour faire au moins jeu égal avec moi. Tu as prévu d'aller voir le Major ?

— Oui. Il est encore tôt pour l'heure du rendez-vous, alors je comptais acheter un livre en chemin.

— C'est génial en tout cas ! En plus tu as l'air d'attendre ça avec impatience ! Hé, tu ne la trouves pas changée, Benedict ? s'exclama joyusement Cattleya.

— Tch, fit Benedict en claquant la langue.

Cela faisait vraiment longtemps que tous les trois ne s'étaient pas retrouvés. C'était tout à fait naturel. À la compagnie postale CH, chacun travaillait avec acharnement chaque jour.

Il arrivait parfois, de manière sporadique, qu'ils soient réunis pour des missions, mais seulement lorsque leurs emplois du temps concordaient par miracle. Tous les trois avaient été embauchés au même moment d'ailleurs lors de la fondation de l'agence. Benedict jeta les os du morceau viande qu'il venait de manger sur la route, tout en fixant le visage de Violet avant de lécher l'huile restante sur ses doigts.

— Hu~n, eh bien, ça lui va plutôt bien. Pas mal.

Bien que leurs visages soient proches, Violet le fixa calmement de ses grands yeux sans reculer. Benedict posa un doigt sur son front, pile entre ses deux grands yeux, et le pressa légèrement.

— Mais celui qui doit te guider c'est moi en tant que ton grand frère spirituel. Je n'accepte pas que ma petite sœur se fasse avoir par un vieil homme. Je suis forcément mieux vu que je suis jeune et cool.

Dire une chose pareille avec autant d'aplomb était assez rare dans le commun des mortels. Avec un ton irrité, Cattleya intervint.

— Moi qui suis étrangère à tout ça, je peux te dire que M. Gilbert est quelqu'un de super merveilleux. C'est un homme mature et Violet est dingue de lui. C'est toi qui es de trop là !

— Que signifie « dingue de lui » ? réagit immédiatement Violet à un terme qu'elle ne connaissait pas.

— Ça veut dire être obsédée. Tu n'as pas dit que le major était ton tout ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

Ses sourcils se froncèrent comme si elle était troublée, et ses yeux bleus s'humidifièrent légèrement. Elle était très probablement "gênée". Peut-être incapable de trouver autre chose à dire, Violet finit par détourner le visage. Les sentiments d'affection pour cette fille maladroite, L'envie qu'elle trouve son bonheur et les émotions complexes liées au fait que leur amie sera prise par un homme, traversèrent l'esprit de Benedict et Cattleya. Ainsi, pour chasser toutes ces pensées, ils décidèrent silencieusement de serrer les poings et de pousser Violet de part et d'autre en lui donnant des petits coups.

— Purée, tu nous fais ce visage alors que tu es une experte en combat.

— C'est frustrant. Tu es aussi forte qu'un ours, mais ce que tu es mimi !  
Peut-être qu'elle ne ressentait pas de douleur, ou peut-être essayait-elle de comprendre comment réagir dans une telle situation, mais elle se résigna calmement, acceptant cette agression gratuite. De l'extérieur, cela ressemblait à du harcèlement, mais Violet était en réalité la plus forte des trois. Si on prenait la chose en compte, ce n'était rien de plus qu'un jeu.

— Ne le laisse pas te toucher sans que tu sois sur tes gardes, d'accord ? Mais c'est fou ça, tu as la mollesse d'un chiot. Touche Cattleya.

— Hé, applique tes conseils pour toi, déjà ! En plus tu la souilles de tes mains huileuses ! L'insolence a ses limites !

— Oh, ça va. Ce n'est pas comme si je venais de sortir des toilettes.

— Hey, ça veut dire que tu ne te laves jamais les mains !? C'est ça, hein ? C'est pas possible ! Violet, viens ici. Benedict, garde tes distances maintenant ! Si tu entres dans notre espace, je te réduis en bouillie !

Tandis que Cattleya traçait une ligne sur le sol avec ses bottes suède, Benedict réagit de la même manière, refusant de lui céder du terrain. Il ramassa une branche morte au pied d'un arbre en bord de route et traça une ligne de démarcation.

— Haah~ ? Dans ce cas, tout ce qui est de ce côté devient mon territoire ! D'ailleurs, le chemin menant au bureau de ton cher président est derrière moi, alors ne compte pas y retourner non plus !

— Ah~, ça se fait pas ! Ce...n'est... pas... juste !

— Bien sûr que si ! C'est toi qui as commencé~ !

C'était une scène enfantine pour quiconque en soit témoin. Violet, la plus jeune du groupe, les observait avec intérêt, comme si elle regardait une querelle entre animaux d'une espèce inconnue.

Ce fut une courte période de paix avant qu'un tumulte ne survienne

\*\*\*

Au même moment, dans le même pays et dans la même ville, le temps s'écoulait paisiblement au siège de la CHPS, personne n'ayant conscience du cauchemar qui allait les rendre visite quelques minutes plus tard.

L'entreprise était située dans une ruelle à l'écart de la rue principale, s'élevant littéralement au-dessus des rangées de petites boutiques. Elle se composait d'une flèche surmontée d'un toit en forme de dôme vert clair, avec une girouette à son sommet, d'un toit vert foncé s'étendant comme si elle était là pour entourer la flèche, et de murs extérieurs en briques rouges, patinées par le soleil en une teinte élégante. Une plaque en fer sur la porte voûtée de l'entrée affichait le nom de la compagnie en lettres dorées.

Lorsqu'on ouvrait la porte, le son joyeux d'une clochette annonçait l'arrivée d'un client. Dès l'entrée, on tombait sur le comptoir où se faisaient les réceptions des articles postaux. Le bâtiment comptait deux étages : le rez-de-chaussée était dédié à l'accueil, le premier abritait les bureaux, et la flèche du deuxième étage servait de résidence au président.

Bien qu'éloigné de la rue principale, le bâtiment était assez onéreux. Son propriétaire, connu des employés sous les noms de «Président» ou «L'Ancien» – sirotait un thé noir accompagné de brandy sur un balcon offrant une vue imprenable sur la ville.

— Je suis tellement brillant que ça en fait peur.

C'était un homme séduisant, au point de pouvoir se permettre un certain narcissisme. Il avait la trentaine, des yeux tombants gris-bleu, des cheveux roux légèrement longs, une carrure virile, et bien qu'il ne fût pas jeune, ses traits doux reflétaient une élégance naturelle. Son allure suscitait probablement l'envie et la jalousie des hommes de sa génération. Ses bottes en cuir brillaient d'un profond éclat, polies avec un soin presque obsessionnel.

— Président Hodgins !

La voix qui s'était écriée dans la pièce appartenait à une jeune fille aux traits innocents. Ses cheveux d'un gris lavande coiffés avec soin s'arrêtaient au-dessus de ses épaules. Elle avait de grands yeux, une petite tête et un corps frêle.

Sa silhouette était encore celle d'une adolescente, mais ses yeux vairons visibles derrière les lunettes dégageaient une fascinante aura de mystère. Le terme « charmant » lui allait à merveille.

— Dites cela après avoir terminé votre travail !

Son autorité, pourtant, était digne d'une secrétaire au service d'un président égocentrique. Hodgins rétorqua doucement :

— Petite Lux, ce dont j'ai besoin maintenant ce ne sont pas des heures de dur labeur mais de détente. Laisse-moi humer la douce brise d'automne tout en savourant mon thé.

— Y mettre la forme ne changera pas la réalité ! S'il vous plaît, tamponnez au moins les documents, je vous apporterai autant de tasses de thé que vous voulez ! Notre deadline est pour demain alors nous devons nous débarrasser de la majorité de la paperasse afin de tout envoyer aux concernés demain. C'est le retour des Lettres Volantes !

— Tu es déjà une parfaite secrétaire en tout point de vue. Je suis si heureux. Je me rappelle de ta première fois ici. Tu étais telle un petit lapin effrayé et maintenant, tu es une jeune femme accomplie. Et dire que c'est moi qui t'ai façonnée, quelle satisfaction !

— Président Hodgins ! S'il vous plaît ! Prenez le tampon ! Si vous le tenez, je peux vous guider pour le geste et même lire à haute voix pour vous !

— Petite Lux, dans ce cas, pourquoi ne pas tamponner toi-même ?

— Je le ferais si je pouvais mais vous êtes le seul pouvant donner son approbation, président. Mettez-vous au travail !

— Ce ton autoritaire et formel venant d'une adolescente me donne la chair de poule. Hmm, Petite Lux, écoute. Ta blouse et ta jupe évasée te vont bien, mais pourquoi ne pas essayer une autre tenue ? Je te recommanderais une robe tablier noire sur un chemisier à manches bouffantes, des collants noirs et des chaussures avec un rouge éclatant.

— Par pitié, écoutez-moi !

Lux Sybil, figure autrefois vénérée comme une demi-déesse au sein d'une secte renvoyait maintenant seulement l'image d'une employée à moitié en pleurs, tentant de convaincre un patron tire-au-flanc. Depuis que Violet l'avait fait entrer au sein de la CHPS, Lux travaillait avec sérieux et sans relâche. Peut-être pour son côté organisé, elle s'était vu confier le rôle de secrétaire de direction. Mais elle avait toujours du mal à gérer sa désinvolture.

La compétence de Hodgins en affaires était indiscutable mais il aimait un peu trop se la couler douce. Il continuait à plaisanter même dans les périodes de rush. C'était le rôle de Lux de veiller à ce qu'il ne s'égare pas mais cela lui arrivait même d'aller le chercher dans des maisons closes du quartier chaud.

— Si vous ne tamponnez pas ces documents, ce n'est pas vous qui allez mourir, Président, mais moi.

Lux était à bout.

— Bon, je vais tout tamponner. Je vais le faire, je vais les tamponner. Ne sois pas si accablée, petite Lux. En plus d'être trop pessimiste, tu prends tout au pied de la lettre. Je t'ai dit pourtant qu'il faut ignorer 80 % de ce que je dis. Reprends ton calme, veux-tu ? Il faut apprendre à tout apprécier, même les situations les plus embêtantes.

— Président... vous diriez ça même avec un trou dans le ventre. Je dois dire que votre manière de voir les choses me rend jalouse.

— Merci. Les compliments m'aident à m'épanouir.

Elle avait voulu exprimer quelque chose qui n'avait rien d'un compliment, mais les mots ne vinrent pas. Lux se retrouva distraite par autre chose. Ses yeux vairons, l'un doré et l'autre rouge, captèrent une chose étrange dans le ciel, au-dessus du magnifique paysage urbain visible depuis le balcon.

— Président Hodgins... là-bas, il y a quelque chose...

Au même moment, Hodgins tira brusquement Lux par le bras, la serra contre lui et bondit vers l'extrémité de la pièce. Lux fut totalement plaquée contre la poitrine de Hodgins, sans même pouvoir crier ni émettre un son.

Quelques secondes plus tard, une explosion retentit.

\*\*\*

— N’entendez-vous pas un bruit étrange ?

La voix posée de Violet s’interposa finalement entre Benedict et Cattleya, qui étaient en pleine chamaillerie. Ses yeux bleus fixaient le ciel, observant un ovni noir qui passa en un éclair. Ce dernier frappa l’un des bâtiments chics de la ville de Leiden.

— On attaque le siège !

À peine avait-elle prononcé ces mots que Violet s’élança. Elle se fraya un chemin parmi les passants figés, leurs bouches grandes ouvertes, distraits par le bruit de l’explosion qui avait résonné en ce paisible début d’après-midi.

— Comment ça ?! Comment ça ?! Hein ?! Et le Président !?

— Monte, idiote !

Benedict avait déjà enfourché sa moto. Après avoir parlé, il passa une main autour du dos de Cattleya, la souleva sans effort avant de la poser sur ses genoux, tout en démarrant le moteur.

— Hey ! Faire ça tout d’un coup comme ça, ça me donne la chaire de poule ! C’est terrifiaaant ! cria Cattleya, s’agrippant au cou de Benedict.

— Bougez ! Bougez ! Vous bloquez le passage !

Une jeune femme qui vendait des bouquets de fleurs avec un chariot ambulant tomba sur place, son cheval hennissant fortement. Ignorant complètement la situation chaotique de la rue, Benedict poursuivit Violet à toute allure. Peu à peu, il se rapprochait de sa silhouette, déjà réduite à la taille d’un grain de haricot à l’horizon.

Benedict tendit la main.

— V !

Violet courait à une vitesse étonnante, mais en entendant la voix de Benedict, elle bondit avec agilité sur la moto. Tous deux, partageant une compréhension mutuelle sans avoir besoin d’un « monte », échangèrent quelques mots sans prêter attention à une Cattleya outrée.

- Au vu du bruit, c'est une arme de Leidenschaftlich
- As-tu repéré la position de tir ?
- Je peux affirmer que c'est depuis l'ouest de la ville. Regardez, de la fumée s'échappe du deuxième étage du siège. Si l'on suppose que le tir vient d'un endroit à hauteur égale, cela réduit les endroits.
- C'est l'étage de l'Ancien qui a été touché, la liste des ennemis va être longue à restreindre.
- Comment peux-tu rester si calme !? Le Président est peut-être mort !

Cattleya lança un regard noir à Benedict et Violet, mais les expressions qu'ils arboraient étaient différentes de d'habitude. Elle se calma aussitôt.

- Dans aucun monde tu nous verrais ne pas nous inquiéter en fait, répliqua Benedict, parlant également au nom de Violet.

Le moteur de la moto qui transportait le trio émit un rugissement alors qu'elle gravissait la montée à toute allure.

\*\*\*

Coincé sous une étagère, Hodgins était penché au-dessus de Lux, ses mains de part et d'autre d'elle pour ne pas l'écraser. Lux le regardait, abasourdie.

— Petite Lux, tu peux... tu peux y aller délicatement mais sors de là !

Le verre des fenêtres brisées était éparpillé partout. Le bureau du président, conçu sur mesure par un maître artisan, avait été réduit en éclats. Le tapis était carbonisé et la pièce commençait à être enveloppée par les flammes.

— Président Hodgins... j-je suis désolée !

Lux rampa hors de la zone, tentant de soulever l'étagère avec ses bras frêles. Cependant, elle ne bougea même pas d'un centimètre.

— Ça va, ça va. Purée, j'avais un peu négligé les pompes ces derniers temps, alors ça me coûte... Allez hop.

D'un geste brusque, Hodgins rassembla sa force et souleva l'étagère d'un coup, roulant sur le côté pour échapper à l'écrasement. Il était doté d'une force musculaire considérable. Hodgins se redressa et observa la pièce. Le regard qu'il portait n'avait plus rien de celui d'un président insouciant.

— Désolé. Tu n'as rien de cassé ?

Seule la douceur de sa voix était restée la même.

— Pourquoi vous excusez-vous, Président ?

— Parce que c'était une attaque qui me visait à 100%. S'il t'était arrivé quelque chose, je n'aurais eu aucune excuse à donner à tes parents.

— Je n'ai pas de parents.

— C'est vrai. Alors, je n'aurais eu aucune excuse à te donner. Maintenant, il faut vérifier si les autres employés vont bien...

— Allons vite au rez-de-chaussée avant de finir brulés vifs ici !

Prenant une décision rapide, Lux se précipita vers les escaliers. Prévoyant de descendre par ceux de secours du balcon, Hodgins l'appela avec force.

— Petite Lux ! Attends !

Mais avant que Lux ne franchisse la porte, celle-ci s'ouvrit automatiquement. Hodgins vit un bras brusque s'étendre sous ses yeux, attrapant Lux. Elle fut tirée dans l'obscurité, laissant disparaître son corps.

— Petite Lux... ?

Lorsque Lux réapparut devant Hodgins, dont les lèvres tremblaient, il y avait un pistolet pointé sur sa tempe. Celui qui la poussait en avant en la tenant par l'épaule était un homme vêtu d'un costume noir de la tête aux pieds. Six autres hommes habillés de la même manière se révélèrent à leur tour. Le regard de Hodgins s'assombrit progressivement.

— Comment vas-tu, Claudia Hodgins ?

L'homme venait de s'adresser à Hodgins par un prénom qu'il s'efforçait de ne jamais utiliser lui-même. C'était celui que ses parents avaient imaginé en étant convaincus qu'il serait une fille. Affichant un sourire tordu, Hodgins répondit :

— T'es vraiment le sacré enfoiré que tu penses être, Salvatore Ridaudo.

Salvatore répondit par un sourire sarcastique. Ses cheveux, fixés au gel, ne présentaient pas une seule mèche rebelle. Il avait des yeux tombants d'un brun boisé, des lèvres épaisses et une peau pâle comme de la cire.

— Alors, qu'est-ce que tu espères accomplir en détruisant mon bureau au mortier et en pointant une arme sur ma secrétaire ?

— Eh bien, je te tire mon chapeau pour nous avoir reconnus.

— J'ai ma petite idée, mais est-ce que tu pourrais éclairer ma lanterne... M. le Président de la compagnie postale Salvatore ? De mémoire, j'avais des moins bonnes notes que toi à l'école militaire.

— Quelle modestie alors que tu es l'étoile montante de l'entreprenariat dont le nom est désormais sur toutes les lèvres du monde postal. Ce que je veux est évident, non ? La SPC et la CHPS. Deux entreprises qui se disputent le marché à Leidenschaftlich. Bien entendu, je suis dans cette industrie depuis bien plus longtemps alors tu es l'élément perturbateur ici. Tu me frustres au plus haut point. Tes actions... bref, viens avec nous sans faire d'histoires. Faut qu'on discute dans un endroit tranquille si tu ne veux que rien n'arrive à tes employés, dont cette charmante fille.

Pour quelqu'un à la tête d'une entreprise postale, il était un individu des plus inquiétants. Le qualifier de parrain d'une mafia aurait été plus approprié. Les hommes en noir sous ses ordres ne semblaient guère plus respectables.

— Tu crois que tu pourras vivre tranquillement après avoir fait un truc pareil ? La police militaire va bientôt débarquer.

— Il semble que tu as des contacts dans l'armée, mais moi aussi, j'ai de solides relations. La police militaire qui surveille cette zone ne bougera pas d'un pouce. J'ai eu la confirmation qu'ils allaient faire les sourds toute la journée, peu importe le vacarme. Claudia... Tu m'excuseras mais je compte t'appeler par ton prénom.

Hodgins serra les dents à tel point qu'un craquement s'en échappa.

— Vas-y. C'est le prénom que mes chers parents m'ont donné.

— Alors, Claudia. Si nous continuons à discuter aussi tranquillement, nous allons tous les deux finir par brûler. Viens avec nous de suite.

— Compris, je vais venir. Mais laisse ma secrétaire ici.

À ces mots, Salvatore sembla stupéfait. Il posa son regard sur Lux qui, peut-être trop effrayée, avait des larmes qui coulaient naturellement de ses yeux. Puis, il esquissa un sourire, presque trop miséricordieux pour un ennemi avant de finir par lui assener un coup de poing à la joue. Hodgins ouvrit de grands yeux, son visage se teintant visiblement de rage.

— Toi... ! Tu as osé frapper une femme !!

Un des hommes derrière rattrapa Lux alors qu'elle semblait sur le point de s'effondrer. Ignorant Hodgins, qui fulminait, Salvatore essuya le sang sur son poing avec la manche du costume de l'un de ses subordonnés.

— Je déteste les femmes qui pensent que tout va s'arranger en pleurant. Désolé.

Sa voix était dénuée de la moindre trace de remords. Au moment où le trio arriva sur les lieux, les commerçants des environs aidaient les pompiers à éteindre les flammes. En voyant cela, Violet fit un petit murmure.

— On dirait presque que l'incendie était couru d'avance.

En effet, l'intervention des pompiers fut rapide et remarquablement bien exécutée. Grâce à cela, seul le deuxième étage avait subi des dégâts.

— Hey ! Par ici !

En se retournant vers la voix qui les appelait, ils virent des employés en uniforme de la CHPS debout à l'extérieur, dans un état déplorable. Un homme d'âge moyen, probablement le plus âgé du groupe, agitait la main.

— Anthony, tout le monde, ça va ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Anthony, le chef de section des réceptions de colis, avait des traits délicats et distingués. Il s'exprima avec une attitude et un ton dignes de son apparence.

— Tous les employés présents sont indemnes. Mais... le Président et sa secrétaire Lux ont été emmenés.

— C'est pas vrai ! s'écria Cattleya d'une voix proche d'un hurlement.

Benedict regarda Violet. Elle cligna des yeux plusieurs fois. Ses longs cils, tremblants, exprimaient « le choc », elle qui d'habitude n'affichait aucune émotion. Sa main se posa sur la broche, qu'elle serra fermement.

— Qui... et où... est le coupable ? demanda-t-elle à voix basse, tout en continuant de la tenir sans la lâcher.

— Qui... et... où ?

Son ton était glacial. Si froid qu'il semblait capable de donner l'illusion à l'auditoire que la température avait chuté soudainement. L'atmosphère qui l'entourait était étrange, amplifiée par son aspect habituellement mécanique. Une seule personne bougea dans cette ambiance figée.

— V !

Résonna le surnom affectueux que seul Benedict utilisait pour s'adresser à elle. Violet tourna la tête sur le côté.

— Tout ira bien.

Le ton était si doux qu'il était difficile d'imaginer qu'il venait de Benedict.

— Je m'occuperai de tout, quoi qu'il arrive.

Ces mots ressemblaient presque à ceux qu'un véritable grand frère dirait à sa petite sœur. Les cils de Violet battirent une nouvelle fois doucement.

— Non, je vais y aller !

— Non, ne compte pas y aller sans nous. Et puis tu as ton rendez-vous.

— Aucun problème, le Major comprendra. D'ailleurs, il me donnerait probablement l'ordre de sauver le Président Hodgins et Lux.

Peut-être agacé par l'attitude de Violet, qui montrait une confiance inébranlable, Benedict lui ébouriffa les cheveux brusquement.

— Ah, oui ?

Ses mèches légères et ondulées se dispersèrent davantage. Contrairement à tout à l'heure, Violet protesta avec un « arrêtez, s'il vous plait » mais avec un ton normal. L'instabilité qui avait brièvement révélé son ancienne nature s'éclipsa. Les personnes alentour laissèrent échapper un soulagement.

— Dis-nous ce que tu sais Anthony. Je sais que tu es sous le choc.

Après un coup reçu sur le tibia, Violet finit par hocher la tête. Anthony reprit :

— c'est la compagnie postale Salvatore. Leur président, qui ressemble à un vampire, et ses hommes en noir sont responsables de tout ce désastre. J'ai essayé d'informer la police militaire avec un rapport détaillé de la situation, mais ils n'ont rien voulu savoir. Il semble que Salvatore ait de bons contacts. En tout cas, c'est la seule explication logique.

Hodgins et Lux avaient été capturés par Salvatore et leur localisation était inconnue. Les employés restants semblaient toujours reprendre leur esprit.

— En partant, le Président Hodgins nous a dit de nous occuper du reste.

— Je suis tellement soulagée ! Ils vont bien pour l'instant, hein ? ! s'exclama Cattleya larmoyante en tapotant sa poitrine.

— Salvatore, c'est bien ces facteurs en uniforme noir ? Si je ne me trompe pas, leur siège est à Leiden, non ? Ces types étaient déjà venus pour revendiquer des secteurs de livraison, alors je leur ai foutu une raclée. Ce serait de ma faute ?

— Hein ? Ce nom est difficile à prononcer. Certes, je l'ai entendu qu'une seule fois, mais... Salva... Sal... Salfa...

— Salvatore, Cattleya.

Imitant Violet, en le prononçant lentement. Cattleya le répéta à son tour :

— Salvatore, Salvatore... d'accord. Il faut que je le dise correctement. Ce sont eux que l'on va envoyer dans l'autre monde après tout. Bon, quand est-ce que l'on commence ce festival sanglant ? C'est ce qu'on va faire, pas vrai ? On va sauver le Président et Lux, hein ?

C'était une déclaration brutale, mais les personnes présentes acquiescèrent à la suggestion de Cattleya avec un sérieux absolu.

— S'il vous plaît, écrasez-les.

Benedict esquissa un sourire canassier à la demande d'Anthony.

— Oh. Bien sûr. L'Ancien peut s'en sortir tout seul, mais on doit sauver la naine.

Il se frappa vigoureusement la poitrine du poing. Anthony laissa échapper un soupir de soulagement face à cette attitude.

— Que devons-nous faire, alors ? Devons-nous appeler les autres employés ? La SPC possède d'innombrables succursales, même à l'étranger. Est-ce que ça ira ?

Violet répondit en levant la main :

— Nous allons les prendre d'assaut simultanément. Dans les antennes nationales, il doit y avoir un espace près des fenêtres où il n'y a qu'un bureau de réception. Tous les trois, on va se charger de tout ça. Cependant, la priorité est de frapper leur siège en premier. C'est là que doivent être logiquement nos deux captifs, avec leur leader. Si les employés recrutés pour le combat sont disponibles, veuillez leur notifier que la SPC sera attaquée. Diffusez l'information de sorte à ce qu'ils saisissent l'ampleur de la situation. Nous vous confions la gestion des informations, Anthony.

— Compris, Violet.

Elle était à la hauteur des attentes pour une ancienne militaire. Ainsi, la chaîne de commandement fut établie. En regardant Violet, Benedict demanda :

— V, t'as pas l'impression de redevenir un soldat ?

Violet conservait son expression impassible habituelle, mais ses paroles n'étaient en rien tendres.

— Non. Cependant, une contre-attaque pour des motifs légitimes est autorisée même en déplacement. Nous allons simplement régler une querelle entre agences postales. C'est bien le deuxième étage qui brûle, n'est-ce pas ?

Violet avait une raison de demander ça.

\*\*\*

Le trio se tenait devant une porte épaisse en fer, intégrée de manière inhabituelle dans le mur de briques rouges à l'arrière du bâtiment. Tandis que Benedict était accroupi pour creuser le sol, une petite boîte couverte de terre apparut en à peine quelques minutes. À l'intérieur se trouvait une clé en bronze. Lorsqu'il l'introduisit minutieusement dans la serrure, la porte émit un grincement métallique avant de s'ouvrir pour accueillir les visiteurs. Ils prirent une petite lanterne et descendirent les escaliers dans la faible obscurité. Bientôt, ils atteignirent leur destination.

Le sous-sol, faiblement éclairé, abritait un équipement qu'on ne s'attendrait jamais à trouver dans une entreprise ordinaire. Il contenait des armes à feu, des épées, des lances, des haches, des arcs, des boucliers parmi d'autres. Même si cela relevait des loisirs du président, une telle collection n'était pas à la portée d'un amateur.

— Il s'attendait à ce genre de situation et s'était préparé, hein. Il est bien conscient que des gens lui en veulent, dit Benedict d'un ton presque admiratif.

— Ah~ ! Le président a pris les tonfas que j'avais dit vouloir ! Et le fouet aussi !

— Tu n'as pas besoin d'armes, non ? En tout cas ne prend rien de dangereux. V, qu'est-ce que tu vas choisir du coup ? Puisque l'opportunité est là, je vais essayer celles que je n'ai jamais utilisées. Je...

En scrutant les armes cachées ici, Violet tendit la main vers un objet enveloppé dans un chiffon usé, placé contre le mur le plus éloigné.

— J'ai décidé que ce sera mon arme. Benedict, Cattleya.

Violet souleva l'objet, aussi grand qu'elle, avec des mouvements qui ne laissaient rien percevoir de son poids.

— Partons de la manière la plus discrète possible.

Les trois se regardèrent en silence pendant un moment.

— Impossible, non ? Raah, ça me fout en rogne.

— Impossible, n'est-ce pas ? Pas avec ce groupe.

— Il en est donc ainsi.

Après une discussion, ils conclurent que les amocher était acceptable tant qu'ils ne les tuaient pas.

\*\*\*

Salvatore Rinaudo fixait Claudia Hodgins du regard. L'homme qu'il méprisait se trouvait là, sur un tapis artisanal en cuir d'ours provenant de l'étranger. Affaibli et les poignets liés, ils se trouvaient dans une salle entourée de meubles noirs. Le fait que cette pièce reflète la personnalité de son propriétaire était évident. Des portraits de lui-même ornaient les murs, ainsi que des bibliothèques à doubles portes vitrées qui n'avaient pas l'air d'être souvent ouvertes. On pouvait également y voir des spécimens de papillons et des vases avec des fleurs blanches fraîches. Une musique de violon discrète émanait d'un gramophone, mais elle ne parvenait pas à alléger l'atmosphère pesante.

Lux Sibyl, avec sa joue gonflée, était sur une chaise, un pistolet pointé sur sa tempe par l'un des sbires de Salvatore. Lux ne cessait de jeter des regards anxieux vers l'extérieur. Depuis le balcon, elle pouvait voir, au loin et à la même hauteur, le bureau de Hodgins. Une fumée noire s'élevait de l'endroit. La structure du siège de la CHPS et celle de ce bâtiment étaient étrangement similaires. Un autre détail notable sur le balcon : une pièce d'artillerie. Peu probable que sa présence soit pour le décor.

— Dois-je te dire pourquoi je te déteste ?

Dit-il, tendant le bras comme pour étreindre Lux, caressant sa joue droite gonflée, presque comme s'il apaisait un chat de compagnie. Alors que sa joue continuait de la faire souffrir, Lux frissonna sous la douleur du contact.

— Déjà parce que c'est toi. Tu es né dans une famille de marchands aisés et tu appartenais à l'armée de Leidenschaftlich. Bien que tu sois monté jusqu'au grade de major, tu as préféré vite quitter l'armée après la Grande Guerre pour fonder ensuite une entreprise postale dont le succès est connu aujourd'hui. Il existe donc des gens comme toi, hein ? Des gens qui réussissent tout ce qu'ils entreprennent sans problème. Dans la plupart des cas, ils écrasent les efforts des autres sous la semelle de leurs chaussures. Et tout ça avec nonchalance. Moi, j'ai beau posséder tout cela, je fais partie des gens qui doivent quand même subir des épreuves, alors je déteste les types comme toi.

— Si être supérieur est un péché, va te plaindre à Dieu.

— La deuxième raison pour laquelle je te hais, c'est que tu te rebelles contre les principes et règles établis par nos prédécesseurs. « La CHPS livre partout. » Tu me dégoûtes !

Hodgins lança un regard enflammé à la main de Salvatore.

— La qualité à prix réduit pour les clients, c'est la base des affaires, non ?

— Ne finiras-tu pas par écraser ceux qui ne peuvent pas faire de même si tu transformes ça en norme ?

— Ce genre d'attitude te rebute parce que tu restes les bras croisés. Tu sais, quand j'étais soldat, je pensais juste qu'avoir une agence postale comme celle-là serait géniale, alors je me contente de concrétiser cette idée. Des lettres pouvant être envoyées sur n'importe quel champ de bataille. Des postiers capables de les livrer. Des poupées de souvenirs automatiques qui viennent à toi, même si tu habites au cœur d'une forêt. Qu'y a-t-il de mal à faire ce que j'aime avec mon propre argent ?

— Il y a encore d'autres choses... Ton siège, là. Ce n'est pas presque comme si tu revendiquais remplacer la SPC ? Le fait que seule la girouette soit perchée tout en haut est également irritant.

La main de Salvatore glissa de la joue de Lux à ses cheveux argentés, qui brillaient d'un éclat soyeux.

— Ne touche pas à ma secrétaire... Oui, je t'ai déclaré la guerre. Je te connaissais avant même d'entrer dans cette industrie. Tu es partout dans le pays que j'ai protégé, à faire des choses qui ne lui profitent pas.

— Comme quoi, par exemple ?

Une mèche de cheveux, que les doigts de Salvatore avaient saisie, glissa entre eux dans un mouvement fluide, produisant un léger bruit.

— Le fait que tu vendes des armes sous couvert d'une agence postale... Tu vendais des armes produites nationalement à l'étranger, pas vrai ?

— Notre groupe postal met un point d'honneur à être serviable alors nous livrons tout ce que les gens demandent. Cependant, je ne me souviens pas avoir livré quoi que ce soit au Nord.

— Ce n'est pas la question. Même si tu n'as rien vendu directement pendant les combats, il suffit de réfléchir un peu pour comprendre que ce genre de choses finit toujours par circuler, non ? C'était très bizarre... Comment se fait-il que l'ennemi ait eu des armes fabriquées à Leidenschaftlich ? Comment se fait-il que mes camarades se faisaient tirer dessus avec ces armes et mouraient... ? J'ai enfin pu enquêter sur ce mystère après la guerre.

Lux se fit brutalement tirer les cheveux, sa nuque ramenée vers l'arrière. Son écharpe fut arrachée, dévoilant sa clavicule sous son chemisier. Salvatore prit l'arme de son subordonné et la pointa sur sa poitrine.

— Si tu sais tout ça, tu sais aussi qu'une partie de mes revenus allait à l'armée, non ? Ce n'est pas quelque chose que j'ai souhaité seul. Certains dans ton pays, celui auquel tu as dédié ta vie, voulaient simplement augmenter un peu leur pension de retraite. Ce n'est pas une histoire banale. Tu peux arrêter de jouer les moralistes ? Ça me dégoûte.

— Je ne suis pas un moraliste... Hey ! combien de fois je dois te dire d'arrêter de la toucher ?!

— Ce n'est pas comme si ton mode de vie était irréprochable non plus. Tu as misé toute ta fortune sur des paris liés à la guerre et tu as gagné une grosse somme. L'argent récolté par le jeu alimente les organisations clandestines et les réseaux du marché noir. Avec cet argent, ils vendent des armes, de la drogue et exploitent des femmes et des enfants. Même si tu n'es qu'un simple parieur, dès l'instant où tu as misé, tu as rejoint le circuit et tu es devenu un agresseur.

— C'est pour ça que je t'ai dit que je ne suis pas un moraliste ! J'ai tout fait parce que je le voulais. Toi et moi, nous avons les mains sales. Mais tu sais, ma secrétaire là-bas est une fille respectable. Je t'ai dit de ne pas la toucher plein de fois ! Si tu ne peux pas t'empêcher de toucher quelque chose alors frappe-moi ou fais ce que tu veux de moi.

Peut-être vexé, Salvatore accepta la proposition. Il lâcha Lux et donna un coup de tibia au visage de Hodgins. Ses cheveux cramoisis vacillèrent alors qu'il s'effondrait au sol. Mais Hodgins esquissa un sourire.

— Merci. Je peux me déshabiller aussi si tu veux, ça t'exciterait, non ?

Salvatore attrapa le col de Hodgins avec rage.

— Quelle vulgarité. Ton entreprise reflète ta nature. Je suis une victime. Je veux que tu me rendes les clients, les routes, tout ce que tu m'as volé. Être soldat te convenait mieux que d'être un homme d'affaires. Allongé sur le sol comme ça te va à ravir. Je vais simplement te faire signer un document me promettant de ne plus empiéter sur mes secteurs. Voistu, difficile de gérer mon business avec toi dans les environs.

Il le lâcha brusquement, laissant le visage de Hodgins heurter le sol.

— Président !

La voix de Lux, mêlée de larmes, résonna. Hodgins releva immédiatement la tête et lui sourit. Il alla même jusqu'à lui adresser un clin d'œil. Salvatore ordonna sèchement à son subordonné d'appeler un notaire, chargé de témoigner . Il avait manifestement l'intention d'écraser la compagnie postale CH en faisant signer un contrat avec des clauses déséquilibrées.

— Mou... Tu es devenu bien mou.

Hodgins lécha le sang qui coulait du coin de sa bouche.

— Tu étais beaucoup plus vif sur les champs de batailles.

Alors qu'il toussait brièvement et subtilement, sa voix parvint à Salvatore.

— Mon entreprise n'est pas seulement la mienne.

Hodgins regarda par la fenêtre. Il vérifiait si quelque chose arrivait et attendait patiemment.

\*\*\*

— Siège de la SPC en vue, murmura Violet.

Benedict conduisait sa moto, avec Cattleya derrière lui. Accrochée aux épaules de Cattleya, Violet se tenait debout à l'extrémité du siège passager. Traversant le paysage urbain en ce début d'après-midi, la moto transportait non seulement trois personnes mais aussi une arme bien visible.

— Hey~, présence d'un mortier bien visible sur le balcon~.

— Très bien~. Je pensais qu'on allait forcer l'entrée par le portail principal, mais changement de plan. V, rends-toi sur ce balcon, dit Benedict avec une légèreté déconcertante.

— Compris. Cattleya, s'il vous plaît, soutenez-moi.

Violet saisit un objet long et épais de forme cylindrique qui était posé sur le porte-bagages de la moto. Un mix entre un fusil et un lance-roquettes. Elle le posa sur son épaule, toujours sur le véhicule en mouvement, et ajusta sa cible.

Une fois que Cattleya s'accrocha à ses jambes pour stabiliser son corps, Violet tira sans hésiter. Une explosion résonna dans toute la ville de Leiden pour la seconde fois de la journée.

— Impact confirmé.

Des pigeons s'envolèrent vers le ciel tandis que les habitants, alarmés, regardaient autour d'eux à la recherche de l'origine du bruit. Pendant ce temps, la moto sur laquelle le trio était embarqué s'approchait progressivement du siège de la compagnie postale Salvatore.



- Ça fait peur~ Mais c'est aussi incroyable~ ! Moi aussi je veux tirer avec ça ! s'écria Cattleya avec joie en voyant le balcon détruit.
- Hors de question. Jamais.
- Tu peux rêver. Jamais.

Benedict et Violet secouèrent la tête à l'unisson. Tous deux comprenaient qu'il serait dangereux de laisser une femme aussi insouciante manipuler une arme.

- Pourquoi ?! Moi aussi je veux me déchaîner un bon coup~ ! Je peux pas ?
- Laissons Cattleya être la première à entrer. Contentons-nous de ça.
- Pourquoi tu décides ça toute seule ? Je serai le premier !
- Contente-toi de suivre surtout parce que celle qui sauvera notre princesse de président c'est moi ! Aaah, attendez-moi cher Président !
- Tss... Un gars aussi costaud que lui, c'est quel genre de princesse ?
- Si tu faisais sa taille, tu n'aurais pas besoin de porter ces talons.
- Tu te trompes ! Ce n'est pas pour ça que je les porte ! Je trouve ces bottes juste stylées ! Tu ne perds rien pour attendre, je compte bien te faire pleurer ce soir ! Prépare-toi à ce que je débarque chez toi !
- Q... Qu..Quoi ? Débile ! Pourquoi tu dis ça devant Violet ?!

Écoutant silencieusement l'échange entre les deux, Violet attrapa lentement depuis le porte-bagage la poignée de l'arme dépassant du tissu en lambeaux.

- Sur ce, je vais profiter de cette opportunité et y aller.

Ils n'avaient aucune idée de quelle opportunité elle parlait, mais Violet sauta habilement dans les airs sans rien ajouter. Tandis qu'elle atterrissait, la moto s'arrêta juste devant le siège de la SPC avec un drift spectaculaire, en synchronisation avec l'arrivée de Violet sur le sol.

- J'y vais, Major.

Ce que les yeux bleus de Violet fixaient, c'était le siège, un bâtiment identique à la CHPS. Malgré le jour de semaine, une pancarte « Fermé » pendait à la porte.

Cinq postiers en costume noir se tenaient devant l'entrée, fumant des cigarettes. La femme resplendissante, le motard et la beauté derrière lui apparurent devant leurs yeux. Les cendres de leurs cigarettes tombèrent à terre, comme pour remplacer la surprise du trio mystérieux.

— Q-Qui êtes-vous ?!

Tandis que les hommes restaient figés devant le visage sans maquillage de Violet et ses cheveux couleur de clair de lune, elle déchira le tissu en lambeaux qui enveloppait l'arme dans ses mains. Une hache de combat, d'une taille démesurée pour être maniée dans une rue de la ville, apparut.

— Enchantée. Je suis une poupée de souvenirs automatiques de la compagnie postale CH. Mon nom est Violet Evergarden.

Le nom de la hache de combat brandie par cette femme aussi sinistrement belle qu'une sorcière était *Witchcraft*. Elle avait une lame argentée, et la pluie rouge qui l'avait imbibée au fil des vies qu'elle avait prises était le témoignage de son existence de mauvais augure.

— Désolée de vous interrompre en plein travail, mais pourriez-vous nous laisser passer ? Depuis que notre président et notre secrétaire ont disparu chez vous, nous cherchons leur localisation exacte.

Tandis qu'elle tenait l'arme, illuminée par la lumière de l'après-midi, sa silhouette donnait une étrange impression de décalage.

— Si vous ne répondez pas à notre demande, nous userons de la force, conformément aux principes directeurs de notre compagnie.

Mais lorsqu'elle maniait cette arme, son allure semblait tout à fait à sa place. Tout semblait naturel. Brandissant la gigantesque hache de combat avec légèreté, Violet pointa la lame vers les hommes. Plutôt que de les faire parler, les hommes sortirent des pistolets, les pointant sur Violet.

— La CHPS est là ! Ne les laissez pas passer quoi qu'il arrive !

— Violet ! hurla Cattleya, sa voix résonnant dans les rues de la ville.

Cependant, la magnifique poupée de souvenirs automatiques réagit en même temps que ses adversaires, frappant le premier en un clin d'œil.

— Négociations rompues.

Un seul coup de la hache de combat balaya les postiers. L'attaque ne les trancha pas mais les mit hors d'état de nuire. Les trois hommes heurtèrent leur tête contre le mur extérieur de leur bâtiment avant de s'effondrer. Les deux hommes restants, ayant esquivé l'apparition et la disparition de la hache, tirèrent avec une frénésie certaine. Sans changer d'expression, Violet fit tourner la hache et repoussa les balles avec la lame. Changeant de main, elle pointa l'extrémité du manche vers ses adversaires. Un bruit métallique retentit.

— Je vous prie de pardonner mon impolitesse.

L'ornement en forme de bourgeon de fleur décorant la pointe du manche jaillit, accompagné d'une longue chaîne, frappant les pistolets des deux hommes et les confisquant. Elle ne leur laissa pas le temps de reprendre leur garde. Cette fois, Violet ancrâ la hache contre le mur du bâtiment, utilisant son bras pour la stabiliser. Tout en déployant la chaîne et tournoyant dans les airs, elle asséna un coup de pied volant au visage de l'un des hommes, utilisa sa tête comme tremplin et effectua un coup de pied circulaire sur l'homme à côté. Sa série de mouvements ne laissait place à aucune hésitation ni pitié.

— Mais c'était censé être moi la première !

— Non, moi.

Indignée, Cattleya attrapa un sac attaché au porte-bagages, qui contenait ses armes. Après une longue hésitation entre les tonfas, le fouet et d'autres équipements, elle opta finalement pour des poings américains. Avant que quiconque ne s'en aperçoive, Benedict tenait deux pistolets en main. Il désactiva la sécurité avec des mouvements d'expert.

— V ! Ne prends pas ça trop au sérieux ! Si tu es en colère, laisse-moi l'être à ta place.

Comme si les employés de la SPC avaient anticipé une attaque, des postiers apparurent aux fenêtres des étages supérieurs, fusils en position. Les balles des pistolets de Benedict transpercèrent leurs bras alors qu'il parlait, créant une pluie de sang.

— Si c'est de la colère, je veux m'en débarrasser rapidement. Cattleya.

Violet pointa du doigt le bazooka désormais à court de munitions, tandis que Cattleya ajustait ses poings américains. Attrapant agilement la poignée de l'arme en question d'une main, Cattleya la lança avec une rotation accrue après avoir pris de l'élan pour le récupérer en bonne main.

— Un, deux, et voilà !

Avec son cri adorable si caractéristique, ce qui sorti de l'arme se heurta aux postiers à l'étage supérieur, traversant la vitre. Sa puissance destructrice équivalait à celle d'un mortier. Cattleya sauta sur place, ravie.

— Kyah~ ! Touché !

Ce n'était pas un acte qu'une personne normale, encore moins une jeune femme, pouvait accomplir. Elle possédait une force physique impressionnante.

— C'est bien notre idiotie ça ou plutôt notre force de la nature écervelée.

— Tais-toi, M. Je mets des talons compensés.

— Ah, tu veux te battre ?

— Quoi, toi aussi ?

Le bruit de la chaîne de la hache *Witchcraft* de Violet couvrit leur petite querelle. Un des hommes hurla avant de se jeter par la fenêtre, tombant dans un parterre de fleurs devant le bâtiment.

— Benedict, Cattleya. À en juger par la situation, le Président et Lux se trouvent sans aucun doute dans ce bâtiment. Le Président Hodgins m'a dit qu'il avait imité le siège de Salvatore lors de la construction du nôtre. Si c'est le cas, alors l'étage le plus haut, le deuxième, est probablement là où il se trouve. Je compte sur vous pour suivre le plan.

Les deux acquiescèrent d'un signe de tête.

— Allons leur botter les fesses d'un coup et fêter ça.

— On dérange déjà assez les voisins de toute manière.

Avant que quiconque ne s'en rende compte, la ville était devenue silencieuse.

La compagnie postale Salvatore était située dans une rue commerçante tout à fait ordinaire de la ville de Leiden. Cependant, les passants avaient fui en l'espace de quelques minutes, et les commerçants des bâtiments voisins, ainsi que ceux des rues adjacentes, avaient fermé les vitrines de leurs boutiques.

L'on pouvait voir ainsi des rideaux de fer abaissés en lieu et place des vitrines qui exposaient habituellement les produits de chaque commerce.

Cette réaction rapide provenait de leur compréhension instinctive que la ville était prise dans un tourbillon d'affrontements. C'était une particularité des citoyens d'un pays qui, depuis sa fondation, avait l'habitude de repousser les envahisseurs.

Les habitants attendaient silencieusement la fin du conflit.

— Eh bien, entrons, dit Violet d'une voix claire.

Son allure, tandis qu'elle donnait cet ordre, était différente de d'habitude.

\*\*\*

À l'intérieur de la salle du président, située au dernier étage de la compagnie postale Salvatore, on pouvait admirer depuis le balcon un ciel d'automne rempli de cirrocumulus surplombant la ville de Leiden, digne d'une scène de tableau. Cependant, cette beauté avait disparu il y a quelques secondes, avant que le balcon ne subisse de lourds dommages causés par une attaque soudaine, laissant échapper de la fumée.

Autrefois ornées de sculptures délicates, dorénavant les balustrades s'étaient effondrées et le balcon à la limite de l'affaissement. Si la pièce d'artillerie avait été chargée, les dégâts auraient été encore plus conséquents.

Dans ce chaos figé, le visage pâle de Salvatore Rinaudo devint encore plus livide, sa bouche ouverte sous l'effet de la stupeur, tandis que Claudia Hodgins mordait l'intérieur de ses joues pour réprimer son rire, tremblant de contenir son amusement.

— Qu... qu'est-ce qu'il se passe ?

— Ahah—AHAHAHAHAH! Aah, je n'en peux plus! Impossible de me retenir! C'est génial!

Hodgins éclata de rire en voyant l'expression de Salvatore.

— Qu'est-ce qui te surprend autant, Salvatore? Ce n'est pas exactement ce que tu nous as fait? Ne me dis pas que tu pensais que l'on ne répliquerait pas, hein? Pas de chance! Ahahahah!

Même Lux, qui était jusque-là secouée avec le visage assombri, eut une étincelle d'espoir qui la raviva, laissant échapper un léger rire.

— C'est l'œuvre de la CHPS ?

— Qui d'autre? Notre philosophie d'entreprise, c'est « œil pour œil ».

Hodgins semblait si joyeux qu'il aurait pu se mettre à chanter sur-le-champ. Quelques subordonnés de Salvatore descendirent aux étages inférieurs. Des coups de feu et des cris résonnèrent bientôt à nouveau.

Le fait que ces cris proviennent des subordonnés de Salvatore accrut son anxiété et son impatience.

— Ils font tout ça alors que tu es retenu en otage... C'est quoi la formation que tu leur as fait suivre ?

— Un principe de liberté, essentiellement. La plupart des employés que j'ai recrutés quand je construisais ma société étaient des gens qui n'avaient nulle part où aller. J'ai dû les convaincre et je les ai accueillis... Peut-être que ce sont mes goûts, mais il se trouve que beaucoup d'entre eux sont incroyablement forts. Ceux qui sont là aujourd'hui ? Deux poupées de souvenirs automatiques en congé et probablement un postier qui avait prévu de revenir en ville aujourd'hui. Ce sont nos meilleurs éléments. Salvatore, tu es du genre prévenant pourtant. Tu n'étais pas censé m'avoir étudié de A à Z ?

— Tes employés sont d'anciens soldats et mercenaires, non ? Dans ce cas, les miens aussi...

— Ce ne sont pas de simples anciens soldats et mercenaires. Benedict est un ex-mercenaire célèbre, le « Monstre assoiffé de combats » sur un autre continent. Cattleya était boxeuse. Elle a des bras si puissants que personne ne peut la battre en force brute. Et cette magnifique fille, dont tout le monde connaît le nom dans le secteur des poupées de souvenirs automatiques... ma petite et adorable Violet, elle était autrefois le soldat le plus puissant de Leidenschaftlich. Mais c'est du passé.

Hodgins adressa un sourire à Lux.

— Au passage, ma secrétaire est une ancienne demi-déesse.

— « Le soldat le plus puissant de Leidenschaftlich » ?

— On ne t'a rien dit ? Enfin, Ce n'est pas comme si on le criait sur tous les toits. L'armée avait même créé une unité spécialement pour elle et l'utilisait pour ses missions difficiles. Mais elle n'a jamais eu de reconnaissance ou de distinction. À l'époque, elle n'avait pas de nom de famille, et il semble que les gens l'appelaient simplement "Violet". Mon ami l'a trouvée et l'a élevée. Elle était une figure centrale de la Grande Guerre et a opéré dans l'ombre.

Salvatore se rappela les photos des employés de Hodgins que ses subordonnés avaient examinées. Une image restait particulièrement gravée dans son esprit : celle d'une femme d'une beauté exquise pleine de raffinement. Même si on déclarait qu'elle était la femme soldat la plus forte, personne n'y aurait cru.

— Comment as-tu fait pour la faire tienne ?

— Elle n'est pas à moi, répondit Hodgins avec un sourire provocateur. Et elle n'appartient plus à l'armée non plus. Depuis le début, elle... Arrêtons là. Te raconter cette histoire serait une perte de temps.

Le tumulte des combats se rapprochait progressivement à l'étage supérieur. À en juger par la situation, cela prenait une tournure encore plus chaotique, avec des cris de colère raisonnant clairement. Il semblait que la voix provenait d'une jeune femme. Même au milieu des coups de feu, la conversation entre ces deux hommes ne s'interrompit pas. Le sourire de Hodgins s'élargit davantage, tandis que le visage de Salvatore s'assombrissait.

— Prépare-toi à saluer poliment ceux qui vont faire leur entrée.

Les subordonnés de Salvatore braquèrent leurs armes d'un seul geste. La tension atteignit son paroxysme, chaque personne dans la pièce focalisant son attention sur la porte. Pourtant, le moment était venu.

— Lux, couvre tes yeux.

Une voix magnifique, qui semblait totalement déplacée dans cet endroit transformé en champ de bataille, se fit entendre derrière les membres du personnel. Une masse noire surgit du balcon. Elle ressemblait d'abord à une bête. Une bête à la fois splendide et terrifiante, qui se déplaçait avec une grâce saisissante tout en écrasant ses ennemis.

Peu importe la pluie de balles des « chasseurs », la bête ne ralentissait pas d'un pouce, ses crocs toujours acérés. Elle se déplaçait avec intelligence sur ce champ de bataille, dansant dans les airs et maniant son arme avec une précision chirurgicale. Tous les adversaires mordaient la poussière.

— A-Aaaah !!

Le bras libéré de la hache de guerre transperça et déchiqueta l'épaule de l'homme qui pointait une arme sur Lux.

La bête fit tourner la hache et plaça Hodgins et Lux derrière elle. Salvatore recula de quelques pas, et deux factions bien distinctes se positionnèrent de chaque côté de la pièce.

— Major Hodgins, nous vous prions de nous excuser pour l'attente.

— Je t'ai dit de m'appeler « Président », petite Violet, non ?

La bête, ou plutôt, la femme, lança un regard glacial à celui qu'elle percevait comme son ennemi.

— Q...Qui es-tu ?

Cracha Salvatore, déboussolé par cette intruse qui brandissait une hache complètement rouge de sang. Elle avait une peau blanche et lisse, semblable à celle d'une poupée de porcelaine. Ses yeux bleus évoquaient des billes de verre, et ses cheveux dorés semblaient exhaler un parfum sucré. La jeune fille était d'une beauté rare, mais ce n'était pas ce qui frappait le plus. Une légende vivante que Salvatore ne connaissait pas se tenait devant lui.

— Violet.

La douceur qu'il avait observée sur la photo était désormais voilée par une ombre. Un air tumultueux, presque délirant, l'entourait, créant une tension relevant du mind game. Qui allait faire le premier pas ? Mais cette stagnation ne dura pas.

— PRÉSIDENT——— ! LUX—— !

— L'ANCIEN !

Les appels résonnèrent en même temps depuis l'extérieur de la pièce. La porte massive fut ensuite brisée comme si elle n'était qu'une feuille de papier. La première à entrer fut Cattleya, marchant sur la porte effondrée tout en tenant par le col un ennemi vaincu à coups de poings américains en argent.

— Aa~ ! Je vous ai trouvés tous les deux~ !

Elle lança sa proie, à moitié morte, en direction de Salvatore et de son groupe. Pouvoir projeter un être humain comme un simple objet était la preuve que ses bras étaient de véritables forces de la nature.

Juste après elle, le bout d'un fusil apparut en premier. Après une salve de coups de feu, Benedict se dévoila. Il avait tiré sur ceux mis à terre par Cattleya comme pour les achever, touchant finalement les jambes de tous les hommes en noir sauf Salvatore, Benedict siffla en voyant la scène chaotique.

— Sérieux ? V a déjà bouffé la plupart d'entre eux, hein ?

Avec un soupir, il jeta l'arme qu'il tenait pour en sortir une autre.

— Hey l'Ancien, on lui a rien fait à ce vieux, car il a l'air important~.

— Lux ! Violet te protège, n'est-ce pas ? Président ! Vous êtes attaché !

Cattleya courut vers Hodgins, étendu sur le sol. Sans utiliser de couteau, elle déchira les cordes qui le retenaient en utilisant ses poings américains, puis l'enlaça grandement. Hodgins tapota doucement son dos et la serra légèrement dans ses bras.

— Désolé, mon adorable Cattleya. Tu n'as rien ?

— Je n'ai rien !

— Bien joué, ma grande.

Hodgins déposa un baiser qui se fit bien entendre sur le front de Cattleya. Le visage de cette dernière vira au pourpre. Elle lui tourna le dos, visiblement gênée, et piétina le sol dans un mélange d'embarras et de bonheur. Benedict l'arracha à Hodgins et se plaça entre eux. Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, il frappa Hodgins avec force, de son visage à son torse, vérifiant agressivement qu'il était bel et bien en vie.

— Aïe, aïe ! C'est quoi ça ? Une nouvelle façon d'exprimer ton amour ?

— T'es encore en un seul morceau, hein, la princesse en captivité ?

— Tu étais inquiet pour moi, mon chou ?

Hodgins répondit à la provocation de Benedict avec son air frivole habituel, visiblement ravi. Benedict mordilla brièvement sa lèvre avant de fixer le sol. Hodgins avait l'impression que les yeux azurés de Benedict, juste avant qu'il ne détourne le regard, étaient légèrement humides. Il fut surpris à l'intérieur.

*Tiens, se pourrait-il qu'il était vraiment inquiet ?*

— Hey Benedict, mon chou.

Benedict secoua la tête énergiquement, décoiffant ses mèches d'un blond sablé comme pour protester :

— Arrête ça, l'Ancien ... !

— Tu veux dire que tu étais vraiment inquiet pour moi ?

Hodgins était sûr que Benedict allait nier.

— Ouais, je l'étais. Ne me fais plus jamais ça !

Ces mots prononcés avec une franchise brutale, laissèrent Hodgins bouche bée. Lentement, son visage s'empourpra. Il s'était attendu à ce qu'ils viennent le sauver, mais c'était la première fois qu'il réalisait être autant apprécié.

— Ah... vraiment ? D-Désolé...

— Tsss... Ne te fais plus kidnapper avec un corps pareil ! Et la princesse captive numéro deux, elle va bien ?

— À peu près. La petite Lux a besoin de premiers soins... !

Violet défit les liens de Lux. Le corps de cette dernière qui tremblait, ainsi que les battements bruyants de son cœur, retrouvaient peu à peu leur calme.

— Merci, Violet.

Lux, endurent la douleur de sa joue tuméfiée, adressa un sourire à son amie venue à son secours.

— Je pensais voir un prince charmant.

Violet fronça les sourcils, visiblement troublée. Puis, avec une certaine gravité, elle prit les mains de Lux, l'aidant à se relever.

— Je suis désolée de ne pas avoir été là pour faire barrière. Ces moments effrayants ne se reproduiront plus.

Tel un chevalier, elle plaça Lux derrière elle. Bien que Salvatore avait toujours son arme, il demeura incapable de tirer un seul coup sur les trois personnes qui avaient pris le contrôle de son entreprise. En jetant un coup d'œil sur le côté, il aperçut ses subordonnés effondrés, gémissant dans le couloir.

— Il était censé y avoir... cinquante, murmura-t-il, la voix tremblante.

— Ah ? Tes sbires ? Peu importe la quantité si la qualité est médiocre. Sérieusement, ils étaient si nombreux ? Je comptais, mais... Hé, l'idiot, t'en as éliminé combien ?

— C'est toi l'idiot, Benedict ! Heu... dix. J'en ai cogné dix environ.

— J'en ai eu vingt. Le reste, c'est V, hein ?

— Je suis juste arrivée ici en escaladant les murs extérieurs, donc hormis le début et maintenant...

— Personne n'a fui ? Les comptes ne collent pas.

Ils discutaient tranquillement, mais le contenu de leur conversation concernait le nombre de personnes qu'ils avaient vaincues. De plus, il y avait une différence écrasante en termes de force de combat : ils étaient indemnes, et même leurs vêtements ne portaient aucune éraflure. Cela témoignait également de la puissance de leur entreprise. Mordant sa lèvre comme frustré, Salvatore se mit à invectiver Hodgins :

— Ils sont arrivés tard, et c'est pour ça que tu as perdu ! Notre contrat n'est plus ici ! Le notaire est parti le soumettre au bureau du gouvernement pour qu'il soit officiel. Il a probablement déjà été accepté. Partez si ça vous chante, mais je vous facture les dégâts causés par vos subordonnés et les blessures infligées aux miens !

Salvatore avait prévu de causer à Hodgins des douleurs tant psychologiques que physiques, de lui instiller la terreur et de lui faire perdre toute envie de riposter. Mais il avait abandonné cette idée.

Ce qu'il désirait le plus était que ce contrat aux clauses inégales soit validé juridiquement. Tant qu'il le possédait, peu importe les plaintes, l'avantage de Salvatore ne pâlirait pas.

— Salvatore Rinaudo. De quoi tu parles ?

Mais Hodgins affichait une expression trahissant une incompréhension totale.

— Comme je l'ai dit, ton entreprise ne peut plus empiéter sur nos secteurs.

— Et alors ?

— La force ne vaut rien face à un document officiel valide !

— Encore une fois... et alors ? Les papiers ont bien été déposés. Il semble qu'ils aient aussi été soumis avant que les renforts n'arrivent. Du coup ?

Claudia Hodgins, président de la CHPS et ancien major de l'armée de Leidenschaftlich, montrait une attitude insouciante, joviale et désinvolte. Cependant, il fixait Salvatore sans sourire, avec un regard assassin.

— Tout sera réglé en détruisant ton entreprise, non ?

Il retroussa les manches de sa chemise et retira une montre qui, à première vue, valait chère. Ensuite, il serra la sangle entre ses doigts pour que le boîtier repose sur son poing. Quiconque avait l'habitude de se battre le savait. Lorsqu'on combattait sans arme, une montre était un objet extrêmement utile.

— Salvatore, si seulement tu n'avais pas frappé Lux, je ne serais pas aussi furieux.

Salvatore tira sur Hodgins alors que ce dernier levait la main, mais la balle ne l'effleura même pas. Curieusement, le projectile manqué alla se loger au milieu du front du portrait de Salvatore dans la pièce.

— A-Ar...

Le mot que Salvatore réussit à prononcer fut le dernier. Le poing d'un homme mesurant 1,94 m pour 85 kg heurta le visage de Salvatore dans un bruit sec. Son nez se brisa immédiatement, déversant une grande quantité de sang. Quelques-unes de ses dents tombèrent sur ce tapis de haute qualité. Après une brève convulsion, il devint complètement immobile.

— Tu l’as tué ? demanda Benedict.

Hodgins colla son oreille contre la poitrine de Salvatore, secouant la tête après avoir vérifié simplement son pouls.

— Il est vivant. On va le laisser là.

Dès qu’il se retourna, Hodgins était redevenu lui-même.

— Vous avez tous fait un excellent travail. Ça me rend tellement heureux ! Mes employés sont vraiment les meilleurs. Et je suis aussi le meilleur pour vous avoir choisis !

Hodgins chantait les louanges de ses employés avec des gestes exagérés, les embrassant tous à la fois pour leur aide. Il s’approcha ensuite de Lux et déposa un baiser sur sa joue non blessée.

— Tu as traversé beaucoup de choses, hein. Excuse-moi, ma petite Lux.

— Mais non, je suis la secrétaire du président après tout.

Voyant qu’elle n’était pas trop gênée, ce genre de baiser semblait être une action peu rare. Lorsque la tension se dissipa, Lux s’effondra et se mit à pleurer abondamment. Hodgins s’excusa à nouveau plusieurs fois.

— J... Je suis juste frustrée... J’aurais aimé être comme tout le monde, avoir la force de protéger le président. Si je n’avais pas été prise en otage, les choses ne se seraient pas passées comme ça...

Cattleya caressa doucement le dos voûté de Lux, toujours en pleurs.

— Comment ça ? Lux, tu es très bien comme tu es, une fille normale et fragile. Ah, mais ce n’est pas comme si je n’étais pas normale non plus. Je suis forte et jolie, mais je suis une fille super normale...

— Cattleya, ce que vous dites est incohérent.

Violet tendit à Lux un mouchoir en soie. Peut-être à cause de leur taille similaire, seule chose en commun qu’elles avaient, la scène de ces trois-là blotties ensemble les faisait étrangement ressembler à des sœurs.

— Voir des filles soudées comme ça, c’est sympa, non, Benedict ?

— L’Ancien, bouge-toi et fais quelque chose pour arranger tout ça.

— On se prend dans les bras aussi ? Ça te dit ?

— Arrête de plaisanter et donne des instructions !

Alors que Benedict lui administrait un violent coup de pied latéral dans le derrière, Hodgins cessa ses plaisanteries.

— Eeh~, alors, vachez à vos occupations... ! C'est ce que j'aimerais dire, mais j'ai une requête. Ceux qui n'ont rien de prévu pour plus tard, vous m'aidez à détruire la société de Salvatore !

— Hey, l'Ancien !

— Quoi donc, M'sieur Benedict ?

— Tu ne pouvais pas le savoir, mais on a déjà envoyé nos combattants s'occuper de leurs agences internationales. Nos gars du siège les ont contactés. Et vu qui ils sont, ils vont tout gérer sans problème.

— Incroyable ! Mais nous n'avons pas de personnel combattant ! Enfin, ce n'est pas comme si je vous avais embauchés pour ça à la base. Mais vu qu'il fallait bien des gens capables d'aller sur des champs de bataille, disons que je n'avais pas totalement exclu l'idée, mais bref...

— C'était notre objectif depuis le départ, Président Hodgins. Pour éviter que ce genre de choses ne se reproduise, nous pensons qu'une annihilation complète est la meilleure solution.

— Que c'est flippant ! Oui, flippant ! Tu fais vraiment peur là que ça gâche ton joli minois !

— Hey ! Je veux un nouveau collier en guise de gratitude. Regardez-moi ça, j'ai perdu toutes mes perles ! C'était mon préféré en plus !

— D'accord, Cattleya. Que ce soit des colliers, des vêtements ou n'importe quoi, l'Ancien t'achètera tout ce que tu veux.

— Hum... Président. Et moi ? Que devrais-je faire ?

Lux, qui n'était pas membre du personnel combattant, serra nerveusement sa jupe.

— Petite Lux, rentrons au siège. Tu te feras soigner là-bas. Ça ira, tout le monde au siège a dû contacter les autres employés, donc il devrait y avoir du monde. Ce sera plus sûr que de venir avec nous. Benedict, emmène notre Petite Lux au siège, puis rejoins-nous.

— Bien reçu ! Laissez-m'en un peu pour que je m'amuse aussi.

— On ne parle pas de se partager un gâteau là... Maintenant, Petite Violet, Cattleya, vous venez avec moi détruire leurs antennes. Définissons une règle : pas de coups sur les filles. Les types, par contre, c'est permis.

— Compris.

— D'acc~.

Les membres de la CHPS continuèrent leur réunion stratégique sans prêter attention aux gens qu'ils avaient mis à terre et qui gisaient sur le sol. Une fois terminés, ils sortirent du bâtiment tout en s'assurant que les postiers de Salvatore, qui avaient réussi à se relever, ne puissent plus jamais se remettre sur pied.

Allumant une cigarette, Hodgins se mit à marcher avec elle en bouche, et tout le monde le suivit.

Ce jour-là, dans Leidenschaftlich, des coups de feu retentirent dans plusieurs quartiers de la capitale, Leiden, mais personne ne tenta d'intervenir. De plus, la police militaire ne bougeait pas d'un pouce, peu importe le nombre de signalements reçus.

\*\*\*

La nuit avançait, plongeant la ville dans une obscurité profonde.

Les lumières d'un bar, niché à l'angle d'un quartier d'affaires, brillaient intensément. Une feuille accrochée au tableau de menu devant l'établissement, avec une écriture quelque peu maladroite, indiquait : « Complet pour ce soir. » Le dessin d'une danseuse séduisante ornait le tableau, suggérant qu'il s'agissait d'un lieu où l'on pouvait apprécier des spectacles tout en savourant un repas.

Des éclats de rire et de la musique joyeuse s'échappaient de l'intérieur, témoignant de l'ambiance festive. Il semblerait que c'était une soirée organisée par une entreprise. La parité entre hommes et femmes était respectée, et les convives, de tous âges et de toutes origines, arboraient des couleurs de peau, de cheveux et d'yeux variés.

Parmi eux, certains attiraient particulièrement l'attention.

Un jeune homme virevoltait avec élégance sur une table, chaussé de bottes à talons aiguille généralement portées par les femmes. Les danseurs l'accompagnaient, ondulant leurs corps et se laissant emporter par leur simple plaisir. À une autre table, une femme d'une beauté saisissante souriait tout en engageant un bras de fer avec un homme au visage féroce et aux muscles saillants. Elle renversa son bras en quelques secondes, bien qu'il fût peut-être semblant de perdre. Pourtant, l'homme frottait son bras avec un air suffisamment convaincant pour laisser planer le doute.

Non loin, une jeune fille aux cheveux argentés et portant un large pansement sur la joue jouait à un jeu de cartes avec une jeune femme blonde à l'apparence très négligée. C'était probablement du poker. La jeune fille paraissait déconcertée, incapable de déchiffrer les expressions de son adversaire. Tandis que les autres vidaient des bouteilles d'alcool, ces deux-là sirotaient tranquillement des tasses de thé, absorbés dans leur quête de victoire.

— Ah ! J'ai gagné ! J'ai gagné de quoi m'acheter une belle paire de chaussures ! Ah, Lux, ces cartes ne seraient-elles pas gagnantes ?

— Les femmes qui dansent, c'est quelque chose... V, tu n'es pas douée pour ça, pas vrai ?

Benedict, lassé de danser, et Cattleya, fatiguée de ses bras de fer, vinrent s'installer à cette table paisible, comme pour s'y incruster. Lux posa les cartes qu'elle tenait près de ses lèvres sur la table.

— Tu veux arrêter le poker, Violet ?

— C'est exact. Les cartes dans nos mains ont de toute manière été compromises par une tierce personne.

Il n'y avait pas lieu de se fâcher. Au contraire, Lux était tellement heureuse de retrouver cette vie quotidienne banale avec ses compagnons qu'elle éclata de rire. Mais, sentant la douleur à l'endroit où elle avait été frappée, elle se recroquevilla en grimaçant.

— Aïe, aïe, aïe...

— Tu vas bien ? Ne vaudrait-il pas mieux que tu te reposes ?

— Oui, mais je pense qu'il est plus sûr d'être avec tout le monde aujourd'hui...

Le président Hodgins est ici, alors je ne peux pas rentrer chez moi. Cattleya réagit aussitôt, se tournant vers Lux avec une énergie débordante.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je dois rester avec le président ce soir. Tu vois, comme il vivait au dernier étage du bureau de l'entreprise, on n'a plus d'endroit où dormir. Et puis, après avoir été kidnappée... Il s'est inquiété et m'a pris une chambre d'hôtel en ville. Il semble qu'il y restera aussi pendant un moment. Tant que tout cela n'est pas réglé, je travaillerai aussi depuis là-bas. On rentre ensemble ce soir alors je l'attends.

Alors que Violet acquiesçait, montrant qu'elle était rassurée, Cattleya devint rouge écarlate. À voir son visage, il était évident qu'elle imaginait toutes sortes de choses. Elle saisit le bras de Lux et la secoua vivement.

— Toi ! Tu te rends compte de ce que tu dis ?

— Euh... Nos chambres sont séparées, tu sais ?

— Cattleya, Lux est blessée.

— Je sais pas combien de temps ça va durer, mais malgré tous ses défauts, il n'est pas aussi effronté ».

— Hé ! Ne t'en mêle pas, c'est une conversation entre filles !

— Ah, dans ce cas, ne t'immisce plus dans mes discussions avec l'Ancien sous aucun prétexte.

Comme une autre dispute semblait inévitable, Violet et Lux, habituées à ce genre de querelles, les laissèrent à leur affrontement et reprirent leur conversation tranquillement.

— À propos... Violet, tu vas bien ? Tu es bien apprêtée aujourd'hui... Est-ce que par hasard tu allais rejoindre quelqu'un... M. le Major, peut-être ?

Au moment où cette question fut posée, le regard de Violet se posa précisément sur l'entrée du bar.

— Je vais bien.

Quelqu'un se dirigeait vers elle.

Peut-être avait-il accouru, car cette personne était essoufflée. Son front humide de sueur témoignait des efforts qu'il avait fournis pour arriver jusqu'ici. Intercepté brièvement par Hodgins, il ne perdit cependant pas son objectif de vue et se précipita aussi vite que possible dans sa direction.

Dès qu'il franchit l'entrée, il repéra Violet immédiatement. Et elle, figée sur place, sembla également sous l'effet d'une force invisible. On aurait dit qu'une gravité étrange les attirait l'un vers l'autre.

Violet se leva naturellement et se précipita vers lui.

*Ah, Violet.*

Lux comprit aussitôt.

*Je vois, c'est donc ça.*

Quiconque était proche d'eux aurait pu comprendre.

*Vous êtes déjà comme ça, tous les deux.*

Après tout, c'était comme si l'atmosphère autour de Violet avait changé complètement dès qu'il était apparu.

— Colonel.

Celui qui se tenait là était le colonel Gilbert Bougainvillea de l'armée de Leidenschaftlich. Peut-être était-il en congé, car il portait une simple veste finement taillée et une chemise. Les regards curieux des clients bruyants du bar convergèrent aussitôt vers lui.

— Violet.

Il était cet homme dont on murmurait qu'il avait mobilisé l'armée pour protéger Violet. Cet événement remontait à l'incident de détournement du train intercontinental, survenu un peu plus d'un an auparavant. Bien sûr, cette histoire était gardée en interne, et Hodgins était publiquement reconnu comme le principal stratège de cette opération.

Les membres de la compagnie postale qui s'étaient réunis pour secourir Violet avaient vu de leurs propres yeux cet homme accourir en la portant comme une princesse. À l'époque, ils avaient aussi été témoins du moment où Gilbert confia Violet à Benedict, ce dernier restant bouche bée comme s'il avait perdu la raison.

— Colonel, je suis désolée... J'ai brisé notre arrangement.

Sa chevelure soyeuse était en désordre. La tenue qu'elle avait choisie avec soin pour lui et qu'elle portait avait été réduite à l'état de haillons. Tout ce qu'elle avait préparé pour ce jour était désormais dans un état lamentable. Pourtant, la voir ainsi apprêtée fit battre le cœur de Gilbert plus fort.

— Tu...

« Tu es magnifique » était ce qu'il avait commencé à dire, mais il s'interrompit en remarquant un regard féroce venant du côté. Benedict paraissait extrêmement contrarié, claquant sa langue lorsque leurs regards se croisèrent.

— Un problème... ?

— Non. Y'a-t-il une loi m'interdisant de fixer le gars qui apparait devant V à chaque fois que les poules ont des dents depuis l'incident du train ?

— Tu m’as aidé avec elle ce jour-là. Je te suis reconnaissant... Et, je ne connais pas une telle loi, mais s’il est question de jouer au chien de garde, je suis celui ayant la priorité.

Une tension électrique sembla jaillir entre eux. Benedict, toujours méfiant à l’égard de Gilbert, ne cachait pas son agacement. L’idée que cet homme puisse être un rival amoureux potentiel, s’il travaillait dans le même environnement que Violet, semblait l’irriter au plus haut point.

— C’est l’heure du duel pour l’amour !

Lança Hodgins d’un ton théâtral, coupant court à l’échange naissant entre les deux hommes.

Il y eut un silence.

Gilbert et Benedict se tournèrent simultanément vers Hodgins, le regard plein de mépris, comme s’ils observaient une créature pitoyable. Hodgins, ignorant l’atmosphère glaciale, passa un bras autour de chacun d’eux et éclata de rire :

— Ne vous battez pas pour moi ! Haha, j’ai toujours voulu dire ça au moins une fois.

— La ferme, l’Ancien !

— Recule, Hodgins. Tu pues l’alcool.

Le dialogue, chargé d’une intensité explosive, sembla renforcer leur entente tacite. S’ils ne s’entendaient pas entre eux, leur exaspération envers Hodgins était au moins partagée.

— L’Ancien, ne bois pas trop au risque de le regretter. Tu n’es plus tout jeune.

— Mon chou... Tu dis ça parce que tu t’inquiètes pour moi, n’est-ce pas ?

— Arrête, stop. Je ne suis pas une femme, abruti.

Alors que Benedict s’éloignait de Hodgins, qui semblait sur le point de l’embrasser, Gilbert et Violet purent enfin échanger un regard. Violet avait une expression qui témoignait de l’enfer qu’elle venait de traverser.

— Rien de cassé ? demanda-t-il doucement.

— Rien de grave. L'équivalent d'un genou éraflé.

— C'est une bonne chose... murmura-t-il sincèrement soulagé.

Voyant Cattleya et Lux les observer avec anxiété, Gilbert ajouta :

— Et vous deux, ça va ? Aah... Vous avez besoin d'un médecin.

— Non, non, ça ira, répondit Lux.

Elle avait déjà reçu des soins, mais son expression laissait entendre que sa blessure risquait de la faire souffrir encore le lendemain. Peut-être par habitude, Gilbert sortit un stylo-plume et un petit carnet de la poche intérieure de sa veste, arrachant une feuille qu'il tendit à Lux. Une adresse y était inscrite.

— C'est la clinique de mon médecin personnel. En donnant mon nom, vous n'aurez rien à payer. Vous allez sûrement avoir besoin de calmants pour quelques jours. Même à l'hôtel où vous logez, donnez mon nom au réceptionniste si vous avez besoin de quoi que ce soit. Nous avons de bonnes relations alors il prendra soin de vous.

Lux hésita légèrement en prenant le papier.

— A-ah. Merci beaucoup. Vous êtes très généreux... Est-ce que... la réservation de l'hôtel, Monsieur Bougainvillea... enfin, Colonel Bougainvillea, c'est vous qui l'avez faite ?

Après avoir jeté un coup d'œil à Hodgins, toujours accroché à Benedict, Gilbert hocha la tête.

— C'est ce type-là qui me l'a demandé. Et... je ne peux pas le dire à voix haute, mais j'ai également pris soin des documents soumis au gouvernement au nom de votre compagnie. Utiliser mon influence en dehors de ma juridiction me fait perdre une carte que je pourrais jouer en cas d'urgence, mais...

Il fronça légèrement les sourcils, pensif, avant de sourire doucement.

— Hodgins s'est occupé de Violet. Je ne ménagerai pas non plus mes efforts pour vous en cas de besoin. Si vous avez des inquiétudes, même via Violet, n'hésitez pas à m'en parler.

— O-Oui, répondit Lux.

Cattleya et Lux, les joues rouges, restèrent muettes. Y avait-il une femme au monde qui aurait pu résister à la prestance de Gilbert, si différente de la nature espiègle de Hodgins ?

— Colonel, vous êtes si élégant.

— Colonel, vous êtes merveilleux.

Non, il n'y en avait pas. Pour une raison quelconque, les deux femmes joignirent leurs mains devant leur poitrine, prenant la même pose admirative. Gilbert répondit calmement :

— Vous n'êtes pas mes subordonnées, vous n'avez donc pas besoin de m'appeler par mon grade.

Violet tira légèrement sur l'ourlet de la veste de Gilbert.

— Colonel, hum... voudriez-vous vous asseoir ? Vous devez être fatigué.

— Aah, non. Désolé, mais je vais partir. Toi aussi, Violet. Ces deux-là nous attendent à la maison Bougainvillea, et ils s'inquiètent. Je les ai déjà contactés pour dire que je te ramènerais, alors viens donc. Une calèche nous attend un peu plus loin, marchons jusque-là. Miss Lux, vous... vous étiez avec Hodgins aujourd'hui, n'est-ce pas ? Miss Cattleya, qu'en est-il de vous ? Nous pouvons vous raccompagner si nécessaire.

— V... Vous connaissez mon nom ? ! Vraiment ?

— Bien sûr, Violet m'a parlé de vous. Alors, que décidez-vous ?

Peut-être par un bonheur extrême, Cattleya tapa plusieurs fois avec vigueur dans le dos de Violet, rayonnante.

— Ça ira ! Je vais rester ici avec tout le monde jusqu'au matin !

— C'est probablement mieux de rester en groupe. Eh bien, mes excuses de vous interrompre dans une conversation agréable, mais je l'emmène. Merci... d'être toujours si proches de Violet. Revoyons-nous à nouveau quelque part, j'aimerais vous inviter pour un repas.

Tout naturellement, Gilbert retira sa veste et la déposa sur les épaules de Violet. Il commença à l'escorter ainsi.

— Ah ! Espèce de... ! Attends ! V est ma petite sœur !

— Bonne nuit à tous. Benedict, à vous aussi.

— Attends ! V~ ! Hey, l'Anc...!

Repliant les bras de Benedict derrière son dos, Hodgins envoya un clin d'œil à Violet. Certes, il était ivre, mais sa tactique visait sans doute à maintenir Benedict éloigné de Gilbert. Peut-être voulait-il compenser la faute d'avoir privé les deux du temps qu'ils auraient pu passer ensemble à cause de son enlèvement.

Hodgins et Gilbert échangèrent de brèves salutations du regard comme s'ils se disaient qu'ils allaient entrer en contact bientôt.

— Benedict a subi une défaite écrasante, hein.

— L'Ancien !

— C'est un rival pour toi... et en même temps, il ne l'est pas.

Les deux jeunes femmes restées derrière observèrent toujours l'entrée du bar.

— Pour être honnête, le président m'a raconté beaucoup de choses sur le passé de Violet après cet incident, et je me demandais si quelqu'un comme lui convenait vraiment pour elle... mais, quand on le voit...

— Oui, le voir en vrai c'est quelque chose.

— C'est parce qu'il tenait vraiment à elle qu'il a fait autant d'erreurs. Il s'est efforcé de rattraper beaucoup de choses, et maintenant ils en sont là, hein, murmura Lux, pensive.

\*\*\*

Marchant à travers une nuit d'automne où le vent nocturne glacial leur volait un peu de la chaleur corporelle procurée par l'intérieur du bar, Violet, blottie dans la veste de Gilbert, le regarda. Avec seulement sa chemise, il semblait exposé au froid, et elle l'interrogea du regard. Il remarqua rapidement ses yeux fixés sur lui, et leurs regards se croisèrent. Il lui sourit alors.

— Tu n'as pas froid ?

Rien que par cette simple phrase, le cœur de Violet s'emballa, encore peu habituée à ce genre d'attention.

— Non, Major. Et vous ?

Les moments où ils se retrouvaient étaient encore si rares qu'ils pouvaient se compter sur les doigts d'une main. Durant ces instants, la retenue provoquée par sa longue absence se manifestait sous forme d'agitation. D'un point de vue extérieur, c'était presque imperceptible. Après tout, ses expressions faciales ne révélaient guère grand-chose.

— Je vais bien. J'ai couru partout et beaucoup transpiré aujourd'hui, alors j'ai encore chaud.

— Je m'en excuse, Colonel.

— Tu n'as pas à t'excuser. J'ai fait cela parce que je le voulais. Violet, c'était aussi pour Hodgins.

— Je vois, Colonel.

— Marchons un peu plus lentement. Une fois dans la calèche, le trajet jusqu'à la maison passera en un éclair.

— Est-ce si mauvais... ?

Celui qui avait fait cette demande était Gilbert, et les mots que Violet s'appropriait à prononcer moururent avant de prendre forme. C'était parce qu'il ajouta doucement :

— Je n'ai pas assez de temps avec toi.

— Je vois, Major.

Ses yeux étaient plus expressifs que son visage. Les orbes bleus de Violet étaient fixés les orbes émeraude de Gilbert.

— J'aimerais discuter un peu aussi. Tout va bien avec ce jeune homme appelé Benedict ?

— Que voulez-vous dire par là ?

— Il semble avoir un faible pour toi.

— Il a une autre femme qui lui plaît. Il semble qu'ils soient en couple, et bien qu'ils essaient de le cacher, tout le monde autour d'eux est au courant.

— Ah, vraiment ?

— Oui, il est... dans une sorte de position de frère aîné... à mon égard, m'a-t-il dit.

— Te l'a-t-il dit ? Cet homme ?

Leur couleur de cheveux et d'yeux était certainement similaire, et on pouvait le qualifier de beauté androgyne, mais son discours et son comportement étaient bien trop différents de ceux de Violet.

— C'est lui-même qui le disait.

— Ah, il t'a effectivement appelée sa « petite sœur ». Dois-je interpréter cela comme une marque d'affection ? Mais il ne semble pas que nous allons nous entendre.

— Vraiment ?

— Cela risque d'être compliqué.

Comme Violet avait entendu l'histoire du passé de Hodgins et Gilbert, elle estimait que cette hypothèse finirait par être contredite. Gilbert et Hodgins avaient en effet fini par s'entendre contre toute attente.

— Il semble qu'il voudra gâcher mes moments avec toi.

Puisque Gilbert fit une grimace comme s'il avait avalé quelque chose d'amer, Violet n'exprima finalement pas son avis.

— Major.

— Oui ?

Dès que Violet l'interpella, l'expression de Gilbert s'adoucit aussitôt.

— Si vous aviez pu me retrouver comme prévu aujourd'hui, où comptiez-vous aller ?

— Ah, j'avais prévu qu'on fasse de l'équitation.

— Des chevaux.

— Tu as fait de l'équitation militaire, et je pense que les longues promenades sont agréables par beau temps d'automne... Cela ne t'aurait pas plus ?

— Colonel, il n'y a rien que je n'apprécie pas en votre compagnie.

— Cette réponse me rend heureux, mais je veux tout de même découvrir peu à peu ce que tu aimes. Kukuh.

Comme Gilbert éclata soudainement de rire, Violet pencha la tête.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu ne t'en es probablement pas rendue compte, mais tu mélanges « Major » et « Colonel » en parlant de moi.

Puisqu'il avait été promu de major à lieutenant-colonel, puis de lieutenant-colonel à colonel, il était techniquement incorrect de l'appeler par un grade inférieur. Violet redressa sa posture et s'excusa à nouveau :

— Je... suis désolée. Toutes mes excuses, Colonel.

— Non, je ne suis pas en colère... Depuis petite tu m'appelles ainsi. C'est même le premier mot que j'ai entendu de toi. Je veux dire que si tu n'arrives pas à t'habituer, « Major » ne me dérange pas.

— « Colonel »... Colonel, je ne me tromperai plus.

Concentrée à essayer de mémoriser cela pour ne plus se tromper, elle afficha une expression pleine d'entêtement. Gilbert aperçut un fragment de son passé à travers cet aspect immature d'elle.

Au début, ils échangeaient de manière maladroite. Presque comme des enfants, ils s'étaient dit leurs noms.

— *Ma... jor.*

— *Est-ce que tu comprends ce que je dis, Violet ?*

— *Major.*

Après avoir appris les mots et connu la discipline, elle était devenue son arme.

— *Si c'est l'ordre du Major...*

— *Ce n'est pas un ordre...*

— *Si... tel est votre désir...*

Il avait fini par aimer cette fille faisant office d'arme.

— *Les yeux du Major sont là.*

— *Je me demande... comment on appelle ça...*

C'était un amour à sens unique.

— *Je serai votre bouclier et votre arme.*

— *Je te protégerai.*

— *Gardez à l'esprit que je serai toujours votre atout.*

Et pourtant, il l'aimait quand même.

— *Je t'aime !*

— *Je ne veux pas te laisser mourir ! Violet !*

— *Je t'aime, Violet.*

Cette arme déguisée en fille avait pleuré, incapable de comprendre.

— *Qu'est-ce que... « aimer » ?*

Personne ne lui avait appris.

— *Qu'est-ce que... « aimer » ? Qu'est-ce que... « aimer » ? Qu'est-ce que... « aimer » ?*

— *Je ne comprends pas, Major...*

Elle n'avait pas non plus compris pourquoi il lui avait dit une telle chose.

— *Qu'est-ce que... « aimer » ?*

Elle avait cherché la signification de la chose et celui qui avait disparu, les trouvant finalement par hasard.

Et maintenant, les voici dans ce présent.

— Violet.

Gilbert prit les doigts artificiels de Violet alors qu'elle restait immobile. Son index émit un grincement métallique.

— Puisque nous y sommes, ne veux-tu pas m'appeler par mon prénom ?

Il pointa son propre torse avec son doigt. Les doigts qui étaient autrefois doux et dotés de température corporelle ne l'étaient plus. C'était également le cas pour un des bras de Gilbert.

— Je suis Gilbert. Gilbert Bougainvillea.

Il pointa Violet ensuite.

— Et toi, tu es Violet. Violet Evergarden.

Il fit bouger le doigt dans les deux directions, répétant :

— Gilbert, Violet... Gilbert, Violet.

Les deux, désormais dotés de parties mécaniques, avaient grandi et changé. Ils n'étaient pas, à l'origine, parent et enfant. Pas non plus frère et sœur. Ils n'étaient plus non plus supérieur et subordonnée.

— Lord Gilbert.

À la réponse prévisible de Violet, Gilbert sourit amèrement.

— Le « Lord »... n'est pas nécessaire.

Il avait pourtant parlé doucement, mais Violet montra un visage empreint de désarroi.

— Je vous prie de m'excuser... Est-ce que... vous êtes venu à me détester... ?

— Non. Je ne saurais ressentir autre chose que de l'affection pour toi...  
Il semblerait que...

Tout en pensant que cela valait aussi pour lui-même, Gilbert déclara :

— Hum... certes, tu sembles manquer de confiance à ce sujet, mais je ne te détesterai jamais.

— Comment ça ? demanda Violet

Que ce serait merveilleux s'il pouvait lui dévoiler les tréfonds de son cœur ! Présenter ses sentiments de manière explicite, comme pour dire : « Voilà ce qu'est l'amour », aurait été si simple. Mais c'est précisément parce qu'une telle chose était impossible que les gens utilisaient des mots pour exprimer leur amour.

— Parce que je t'aime plus que tout.

Violet chercha cette expression dans l'océan de mots gravés en elle.

— « Aimer... plus que tout »...

Tandis qu'elles franchissaient ses lèvres, quelles paroles à la fois terrifiantes et pleines de passion ! Il n'existait pas de phrase plus représentative de Gilbert Bougainvillea.

— M'aimer... plus que tout ?

— Je ne vois personne d'autre que toi. Tu es la seule qui compte pour moi.

— C'est cela signifie... aimer plus que tout ?

— Je te chérirai pour toujours et continuerai de t'aimer.

Elle ne se répéta pas. Violet se mit à rougir peu à peu, son cœur s'accélérait jusqu'à en devenir douloureux au point que son champ de vision se brouille. Incapable de soutenir le regard de Gilbert, elle baissa involontairement la tête, mais lui, curieux, s'inclina pour la regarder dans les yeux. La distance entre leurs visages était réduite au point où leurs lèvres pouvaient presque se rencontrer. Il faisait nuit, et ils étaient seuls. Quoi qu'ils fassent, personne ne les verrait. Peut-être que même Dieu les laisserait à leur intimité.

—J'ai traversé une phase où je t'appréciais... puis je suis tombé amoureux de toi, et maintenant, il s'avère que je t'aime plus que tout. Le comprends-tu ?

— Cela ne peut jamais diminuer ?

— L'affection ?

— L'amour.

— Je ne sais pas. Mais je ne veux pas que cela arrive. Et probablement, je vérifierai à de nombreuses reprises si je t'aime toujours, donc cela s'intensifiera probablement au lieu de diminuer. Tu me combles entièrement.

— D'amour ?

— Oui. La raison pour laquelle je sais que je t'aime, c'est parce que tu m'as donné ce sentiment.

Violet Evergarden, qui apprenait et imitait tout de lui et des autres, fut capable d'assimiler la signification de ces mots.

— C'est ce que je vous procure, Major ?

De nouveau, sa manière de s'adresser à lui avait changé. Gilbert pensa que cela importait peu, quel que soit le choix.

— Oui, c'est c'est bien ça.

Silencieusement, Gilbert déposa un baiser, non pas sur la joue ou les lèvres de Violet, mais sur les doigts artificiels qu'il tenait dans les siens.



Et le silence apparut...

C'étaient des doigts artificiels. Ils ne pouvaient rien ressentir. Ses bras étaient partis, et ne reviendraient jamais. Déposer un baiser sur un tel endroit ne pouvait transmettre aucune sensation.

Et pourtant, il les avait embrassés, avec une tendresse délibérée. Pour une raison qu'elle ne pouvait expliquer, ce simple geste, empreint des sentiments de Gilbert, fit brûler les yeux de Violet jusqu'à ce qu'ils s'emplissent de larmes. Violet tenta de les retenir, car ces larmes étaient incompréhensibles.

Pourquoi coulaient-elles à cet instant précis ? Elles risquaient de troubler l'homme en face d'elle. Mais il était déjà trop tard. Les larmes s'accumulaient dans ses yeux, brillantes et lourdes, jusqu'à ce qu'une goutte solitaire glisse finalement sur sa joue. Cette larme silencieuse, tombée de l'un de ses orbes, laissa Gilbert complètement déconcerté.

— Violet.

Voyant sa réaction, Gilbert lâcha immédiatement ses doigts.

— Je suis désolé.

Il recula d'un pas, levant les mains comme pour montrer qu'il s'arrêtait là.

— Je suis vraiment désolé.

Violet ne répondit pas. Elle fixait Gilbert, immobile, sans même essuyer la larme qui coulait sur son visage. Son attitude n'exprimait ni colère ni tristesse. Quelque chose d'autre émanait d'elle, une sorte de rêverie.

Les deux avaient vécu séparément, et Gilbert avait cru que ses expressions s'étaient enrichies depuis leurs retrouvailles. Mais lorsqu'elle se repliait ainsi dans le silence, ses traits parfaits, presque irréels, rendaient ses émotions indéchiffrables. Tout ce qu'il pouvait comprendre, c'était que son geste avait été une erreur.

*Qu'est-ce que je fais ?*

Il lui avait promis qu'il attendrait aussi longtemps qu'il le faudrait. Le baiser sur ses doigts avait peut-être constitué une entorse à cette promesse. Il aurait dû être le parfait gentleman pour elle, mais il se pouvait qu'il ait perdu ce droit.

Lorsqu'elle était à ses côtés, elle était d'une tendresse insoutenable. L'amour qu'il éprouvait pour elle débordait de son cœur, incapable de le contenir.

— Je jure que je ne recommencerais pas...

Le colonel de l'armée de Leidenschaftlich perdait contenance devant la jeune fille dont il était épris.

— Violet...

Quelle expression faisait-il à cet instant ? Que pensait-elle de lui ?

— Major, je...

Violet l'appela de sa voix cristalline, semblable au tintement d'un carillon. Elle saisit les doigts de Gilbert et fit un pas en avant. La distance entre eux se réduisit de nouveau. Puis elle fit un autre pas.

Elle était désormais assez proche pour être enlacée par Gilbert.

— Violet...

— Major... s'il vous plaît.

Elle plongea son regard dans l'œil émeraude de Gilbert, cet œil qui, depuis leur première rencontre, avait toujours renfermé beauté, gentillesse, et une pointe de mélancolie. À cet instant, Violet s'y reflétait.

Violet faisait partie de son monde.

— Ne jurez pas ainsi... que vous ne recommencerez pas.

Les mots simples, mais sincères de Violet firent battre les paupières de Gilbert.

En voyant de nouvelles larmes remplir les yeux de Violet, Gilbert tendit instinctivement un bras vers elle. Il caressa ses cheveux dorés avec une douceur infinie, comme pour l'apaiser, prêt à écouter avec tout son sérieux ce qu'elle cherchait à lui dire.

— Major, vous me l'avez expliqué, n'est-ce pas ? Qu'« aimer », c'est vouloir... protéger quelqu'un plus que tout.

De ses doigts, il essuya ses larmes.

Violet abandonna sa joue à sa main, laissant d'autres larmes couler.

— Cela s'applique à moi... depuis toujours.

Elle cherchait à combler ce qui manquait dans sa vie. En réalité, tous deux auraient pu y parvenir dès leur rencontre. Leur maladresse respective semblait se compléter, mais ils s'étaient manqués tant de fois, n'arrivant pas à s'accorder pleinement.

À cet instant, une chaleur inconnue emplissait la poitrine de Violet.

— Cela a toujours été le cas, depuis longtemps. Je ne le... savais juste pas...

*Ces battements si forts dans ma poitrine, cette extase, le fait que je sois bouleversée par chacun de vos gestes...*

— Je...

*...la raison pour laquelle j'ai pleuré, suppliant de rester à vos côtés et de ne plus me quitter...*

— Major... je...

*...la raison pour laquelle je pleure en ce moment...*

— Maintenant, je crois que...

*...c'est qu'une fois que l'affection et l'amour se sont accumulés comme des flocons de neige, incapables de fondre, j'ai voulu vous faire savoir que je ressentais la même chose pour vous.*

— ...je comprends mieux qu'avant.

Les gens prononcent la chose comme si c'était une prière.

— Je vous aime.

## Postface

---

Mes très chers, est-ce que tout va bien pour vous ? Printemps, été, automne, hiver, en quelle saison lisez-vous cette lettre ?

Elle demeure ici, aussi inébranlable que les arbres. Elle vous attend. Je serai la plus heureuse si cette histoire parvient à devenir de celles que l'on garde précieusement.

Cela fait un moment que nous ne nous sommes pas vus, alors c'est un peu embarrassant. Je me sens timide.

J'ai écrit plusieurs récits avant de formaliser Violet Evergarden pour de bon, alors j'ai intégré dans ce volume les histoires que je n'avais pas pu publier jusqu'à présent pour diverses raisons. Merci infiniment à ceux qui ont dit vouloir lire la suite. Tout comme une goutte d'eau tombant sur la surface d'un lac et provoquant des ondulations, vos voix ont été le déclencheur qui m'a offert cette opportunité. C'est clairement une œuvre que vous et moi avons créée ensemble.

Les livres sont comme des êtres vivants. Les écrivains aussi et les lecteurs nourrissent les deux.

Je sens que j'ai beaucoup mûri par rapport à l'époque où j'ai commencé à écrire pour la première fois. J'avais mentionné dans la postface du premier volume que j'avais commencé à écrire en pensant à vivre par moi-même, mais la vérité, c'est qu'il y avait une autre raison.

J'étais très éprouvée lorsque j'ai décidé de devenir romancière, mais je ne voulais pas perdre. J'ai commencé à souhaiter ardemment une arme pour lutter contre mon destin. Si j'avais su dessiner, je me serais tournée vers l'art. Si j'avais été douée pour chanter, pour la musique. Tout aurait convenu tant que c'était quelque chose que je pouvais bien faire. J'étais extrêmement vide à cette époque, et je voulais créer quelque chose par moi-même et le montrer aux gens, coûte que coûte. Je voulais qu'on me félicite.

Cette évaluation est différente de ce que je suis aujourd'hui, mais je pensais que cela deviendrait le seul et ultime défi d'écriture que quelqu'un d'aussi démuné que moi pouvait relever contre la vie.

Et ainsi, alors que je luttais désespérément, Kyoto Animation m'a tendu la main. En ayant conclu toutes sortes de choses, je trouve cela merveilleux que des entreprises aient les moyens de prolonger une œuvre après que vous ayez terminé de l'écrire. Je suis vraiment heureuse d'avoir pu présenter Violet au monde. J'espère que cette histoire, façonnée par les mains de plusieurs personnes, sera aimée comme on aimerait une jeune fille.

J'aimerais rester plus longtemps avec vous... mais il est temps pour nous de nous quitter.

Vous pourriez penser que je m'apprête à dire au revoir de manière extrêmement mélancolique, mais il n'y aura pas de fin à cela. Je continuerai sûrement d'écrire quelque part, et vous continuerez sûrement de lire ailleurs.

Nous avons en commun cet amour des livres. Alors, un jour, il viendra forcément un moment où nous nous retrouverons. Violet, elle aussi, apparaîtra dans n'importe quelle région, à n'importe quel moment, tant qu'il y aura un client pour elle.

Enfin, je tiens à offrir ma plus profonde gratitude à Kyoto Animation, aux personnes qui y travaillent, aux professionnels que j'ai rencontrés partout au cours de la création de l'anime, aux librairies, à mes amis, à ma famille, et à vous.

Oui, vous.

Merci infiniment d'être restés jusqu'à la fin.

Prenez soin de vous. Je vous encourage. N'oubliez pas que je vous soutiens. Je ferai de mon mieux aussi. Parce que vous existez.

Que tous ceux qui ont été liés par le destin puissent vivre un moment merveilleux

Traduction par des  
fans pour des fans.

Interdit à la vente !

Veillez acheter la série  
une fois licenciée  
en France pour  
soutenir l'auteur.

